This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

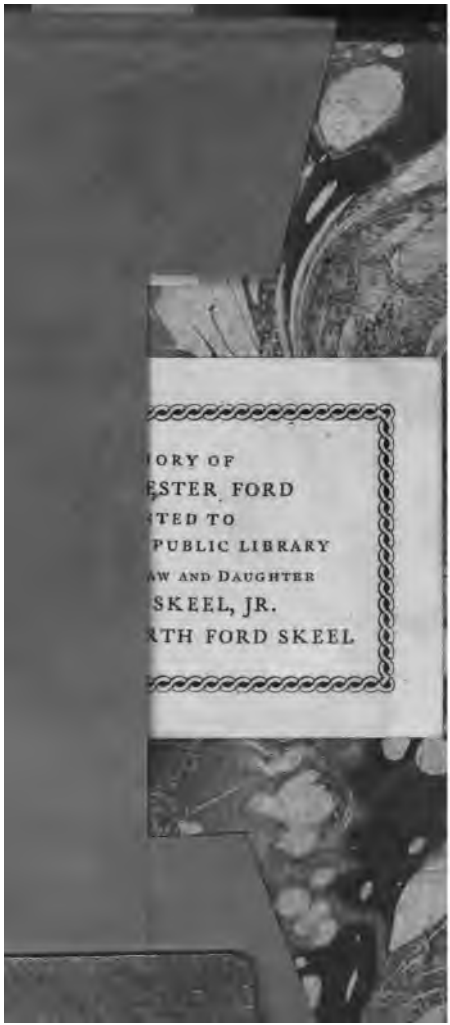
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

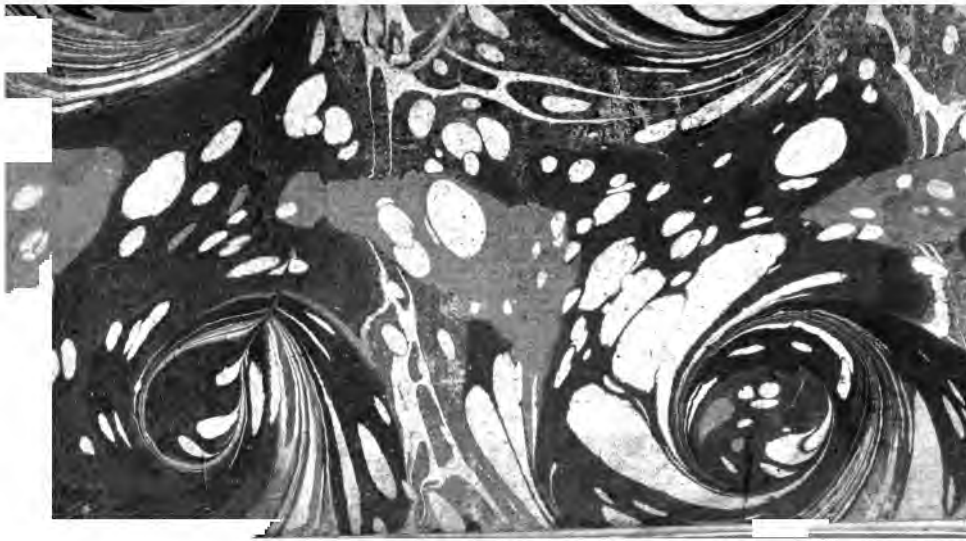
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00104675 8


ORY OF
ESTER FORD
TED TO
PUBLIC LIBRARY
AW AND DAUGHTER
SKEEL, JR.
RTH FORD SKEEL



ETRENNES
DU
PARNASSE.

NOTICE
DES POËTES LATINS.

SECONDE PARTIE.

NOTICE
DES POËTES LATINS.

Contenant la vie de chaque Poëte, les jugemens ſur ſes Ouvrages, avec un choix des plus beaux morceaux, traduits ou imités en vers François.

PAR M. M******.

Dulces ante omnia Muſæ
Quarum ſacra fero.

A PARIS;
Chez FETIL, Libraire, rue des Cordeliers, au Parnaſſe Italien, près celle de Condé.

M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
73242B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1940 L

TROISIEME AGE.

Environ 50 ans avant J. C.

§. XXXIII.

AUGUSTE.

AUGUSTE autrefois, favorable au génie,
Excitoit les talens des fils de l'harmonie ;
Il abaiſſoit ſur eux ſes fertiles regards.
D'une main il fermoit, dépoſant ſon tonnerre,
Le Temple de la Guerre,
Et de l'autre il ouvroit le Temple des beaux Arts.

LE régne d'*Auguſte* eſt l'époque de la grandeur & de la majeſté Romaine. Après avoir cimenté ſa puiſſance par le ſang, le carnage & les proſcriptions, ce Prince ſuivit enfin de plus douces maximes, & voulut goûter le plaiſir de ſe faire aimer. Il rendit à ſon Peuple la paix & la tranquillité, donna

des loix pleines de ſageſſe ; anima les travaux, fit régner le génie, & ſe gagna tous les cœurs.

Apprenez à régner par le droit des bienfaits,
O vous qui voulez vivre au Temple de Mémoire !
Qu'aux lauriers des beaux Arts l'olive de la paix
S'uniſſe ſur vos fronts couronnés par la gloire !
Du progrès des talens que vos cœurs ſoient jaloux !
Combien de noms ſeroient perdus dans la pouſſiere,
S'ils n'avoient du génie emprunté la lumiere,
Dont la trace brillante a paſſé juſqu'à nous !

Auguſte fit ſes délices de la Poëſie. Verſé dans la Littérature Grecque & Latine, il s'étoit fait un ſtyle uni, ſimple & naturel. Il fuyoit comme un écueil les penſées recherchées, & le vain étalage du bel eſprit. Il ſe ſervoit de la parole comme un homme modeſte de ſon habit pour ſe couvrir. Il ne parloit & n'écrivoit, à l'exemple des grands Maîtres, que pour ſe faire entendre, ſacrifiant l'élégance de la tournure à la clarté de l'expreſſion, & répétant plutôt un mot que de laiſſer un ſens douteux.

Le but de la parole eſt de peindre les idées avec clarté. Pourquoi la plupart des Auteurs ſont-ils inintelligibles ? C'eſt que craignant d'être trop ſimples, trop familiers, ils s'égarent dans un long circuit de paroles,

loigné de rendre leur diction ſimple,
, dégagée, & propre à répandre la
e. » Vous voulez, Acis, me dire qu'il
froid ? Que ne me diſiez-vous, il fait
? Eſt-ce un ſi grand mal d'être en-
ı, quand on parle, & de parler comme
le monde ». *Auguſte* penſoit à cet
comme *La Bruyere.*
t ce qui ſortoit de la nature bleſſoit
cateſſe de ſon goût. Il blâmoit éga-
, & ceux qui, courant après les orne-
lu ſtyle, tomboient dans des jeux de
dans l'afféterie, dans l'entortillement
s le galimatias, & ceux qui, donnant
extrême, écrivoient avec la rudeſſe
ıſe de la groſſiere Antiquité *. La
ion qu'il accorda aux hommes de
; lui fut très-utile. Ce ſont eux qui,
ran féroce, en firent un Prince bien-
, & d'un Soldat ſanguinaire un Ma-
équitable.

de ſa mémoire en fit un Prince juſte,
le & d'*Horace* il craignit les regards ;
ſes bienfaits le beau titre d'*Auguſte*,
être immortel, il invoqua les Arts.

almerent ſon ſein tumultueux, agité
ions violentes, & déchiré par de

* Hiſtoire de la Cour d'Auguſte.

longs remords. Enfin ils le rendirent heureux en proportion des vertus qu'ils lui perſuaderent d'acquérir. Ses converſations avec les plus habiles gens de Rome, le mirent en état d'être bon juge des écrits tant en vers qu'en proſe; & il ne dédaigna pas de devenir lui-même Auteur. Il fit une Tragédie d'*Ajax*, une réplique au *Caton* de *Bruțus*, des exhortations à l'étude de la Philoſophie, une vie de *Druſus*, & la ſienne propre. Tous ſes Ouvrages étoient eſtimés.

Nous ne devons pas oublier un trait de la vie d'*Auguſte*, qui lui fait beaucoup d'honneur. *Virgile* ordonna par ſon teſtament que l'on brûlât ſon *Enéide*, dont il n'étoit point ſatisfait. On n'obéit point à ſa derniere volonté; & l'Empereur ne voulut jamais condamner aux flammes le plus riche tréſor de la Poëſie Latine. Nous poſſédons encore les vers qu'il fit à ce ſujet: ils ſont très-beaux, & ſemblent partir du cœur.

Ergone ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas? ergo ibit in ignes?
Magnique deliloqui orietur muſa Maronis? &c.

Ce grand Prince faiſoit placer les ſtatues des hommes qui ornoient ſon ſiécle, dans la Bibliothéque d'*Apollon*. C'étoit une eſpéce de Temple conſacré aux Muſes, où

les Gens de Lettres faiſoient des conférences. *Auguſte* y préſidoit : *Virgile*, *Tarpa*, *Mécénas*, *Octavius*, *Fuſcus*, *Meſſala*, *Bibulus*, *Servius*, *Furnius*, *Tibulle*, *Piſon*, *Horace*, &c. voilà les hommes illuſtres qui avoient un libre accès dans cet aréopage littéraire, qui formoit, pour ainſi-dire, une aſſemblée de demi-dieux.

Tous les Poëtes, à l'envi, ont célébré le nom d'*Auguſte*, qui ſera immortel, comme celui de Rome & du Capitole.

Tel Prince n'eût été qu'un mortel ordinaire,
Que les Arts ſeuls ont illuſtré,
Et qui doit la ſplendeur d'un nom que l'on révere
Aux talens qu'il aimoit, & qui l'ont célébré.

§. XXXIV.

POLLION. *

Sola Sophocleo tua carmina digna Cothurno. (VIRG. Egl.)

POLLION fut à la fois Poëte, Orateur, Hiſtorien, Conſul & Triomphateur : il joua

* CAIUS ASINIUS.

un très-grand rôle à la Cour d'*Auguſte*, & ſe diſtingua autant par ſes lumieres que par ſa valeur. Il étoit l'appui de l'innocence, l'oracle du Sénat, & l'un des ſoutiens de la République. Il protégea les Lettres, & ouvrit le premier à Rome une Bibliothéque publique.

Pollion entra dans la lice des *Sophocle* & des *Euripide*, & fit paroître plus d'une fois la Tragédie dans toute ſa majeſté. Ce grand homme conſacra ſes talens à la gloire de ſa Patrie. Il puiſa ſes ſujets dans l'hiſtoire de la Nation, & mit ſur la Scène les événemens qui s'étoient paſſés depuis peu . . . La magnificence & la beauté de ſes vers, la hardieſſe de ſes ſujets, frapperent les Romains, & enrichirent la Scène d'un genre nouveau & intéreſſant. *Virgile* veut parler de ſes Tragédies, lorſqu'il dit dans ſa troiſiéme Eglogue.

Pollio & ipſe facit nova carmina, &c.

Dans cette Eglogue, deux Bergers chantent tour-à-tour, & ſe diſputent une victoire champêtre.

DAMETE.

Puiſque *Pollion* veut bien être
Le protecteur de mes chanſons,
Muſes, ſur ce hautbois champêtre
Que ſon nom ſoit chanté dans vos ſacrés vallons.

MÉNALQUE.

Pollion, lui-même avec grace,
Ecrit des vers d'un goût nouveau :
Savantes Nymphes du Parnaſſe,
A ce Héros ſavant offrez un fier Taureau.

DAMETE.

Illuſtre *Pollion*, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au Temple de l'honneur ;
Que dans ſon champ fécond, que ſur les buiſſons même,
Le miel & le parfum naiſſent en ſa faveur.

La gloire de *Cicéron*, dont il étoit extrêmement jaloux, n'éclipſa point la ſienne ; il fut mis au nombre des excellens modeles que fournit le bon ſiécle de l'éloquence latine.

Le ſtyle de *Pollion*, comme Hiſtorien, étoit grand, noble & proportionné au ſujet. *Valere Maxime* lui donne cette louange : *Aſinius etiam Pollio non minima pars Romani ſtili.*

Il compoſa l'hiſtoire des guerres civiles, ſujet très-délicat, & qui éxigeoit de grands ménagemens de ſa part. Un rien pouvoit déplaire à *Auguſte*, & c'étoit marcher ſur un feu caché ſous des cendres trompeuſes.

Et incedis per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

On connoît la belle Ode qu'*Horace* lui adreſſe à cette occaſion. Il lui fait ſentir le danger d'une pareille entrepriſe.

» Vous avez moiſſonné, lui dit-il, dans les plaines de Dalmatie des lauriers que le temps ne flétrira point. A tant de glorieux titres qui vous aſſurent l'immortalité, vous en voulez ajouter un nouveau, en nous donnant l'hiſtoire des guerres civiles qui éclaterent ſous le Conſulat de *Métellus*. Vous allez démêler les cauſes les plus cachées de ces guerres civiles; en développer toute la conduite, les circonſtances & les déſordres; nous retracer ces cruels revers, qui ont ſervi de ſpectacle & de divertiſſement à la fortune; dévoiler les ſecrettes intrigues de nos chefs, trop unis, hélas! pour le malheur de la République, &c. . . . Vous ſentez mieux que perſonne combien l'entrepriſe eſt haſardeuſe & difficile, &c. ».

Pollion étoit plus eſtimé qu'aimé de l'Empereur, parce qu'il conſerva toujours dans ſes diſcours & dans ſa conduite la fierté, la liberté républicaine. *Auguſte*, dans le temps du Triumvirat, publia des vers ſatiriques contre lui. Il fut aſſez ſage pour garder le ſilence, & répondit à ſes amis, étonnés de ſa modération,

Il n'eſt pas ſûr d'écrire
Contre un homme qui peut proſcrire.

Virgile entreprit ſes Poëſies paſtorales ſous les auſpices de *Pollion*. On lit dans la huitiéme Eglogue les vers qu'il adreſſe à cet illuſtre protecteur.

Soutiens mes foibles chants, ô toi, que la victoire
Ramene à nos déſirs ſur l'aîle de la gloire;
Jeune Triomphateur, quand viendra l'heureux temps
Où je ſaurai chanter tes exploits éclatans?
Prêt à quitter pour toi la ruſtique muſette,
Déja j'oſe eſſayer l'héroïque trompette;
Sous tes yeux autrefois, ma Muſe jeune encor,
Vers le double côteau prit ſon premier eſſor;
Elle oſa de ſes chants te vouer les prémices:
Elle veut les finir ſous tes brillans auſpices, &c.

§. XXXV.

CASSIUS SÉVÉRUS.

Amet ſcripſiſſe ducentos
Ante cibum verſus, totidem cœnatus : Etruſci
Quale fuit Caſſi rapido ferventius anni
Ingenium : capſis quem fama eſt eſſe, libriſque
Ambuſtum propriis. (HOR.)

Horace blâme avec raiſon la malheureuſe facilité de *Caſſius* de Parme : facilité qui ne ſe concilie gueres avec un goût pur & exquis, & nuit très-ſouvent à la réputation de bien des Auteurs, qui ont cependant du génie, de la verve & de la chaleur. On ſait que *Racine*, avant de connoître *Deſpréaux*, laiſſoit couler ſa veine avec trop d'abondance & de rapidité. Le ſévere Légiſlateur du Parnaſſe lui apprit à rimer difficilement.

Horace ne ſe contente pas de reprocher à ce Poëte l'affluence de ſa veine, il le maltraite en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages. Il faiſoit par là ſa cour à *Auguſte*, l'ennemi déclaré de *Caſſius*, qui avoit chanté les exploits de *Caſſius* & de *Brutus* contre les Trium

virs, dans ſon Poëme *ſur les guerres civiles.*

Caſſius de Parme fut un de ceux qui conſpirerent contre *Jules Céſar.* Après la défaite des conjurés, il ſe retira à Athènes, où *Auguſte* l'ayant mis au nombre des proſcrits, envoya *Varrus* pour le faire mourir: celui-ci le trouva occupé à l'étude, & le fit brûler ſur le champ dans l'endroit même où il étoit avec tous ſes écrits.

Ce Poëte avoit beaucoup de mérite. » C'eſt » un bon modele en bien de choſes, dit » *Quintillien*, pourvu qu'on le liſe avec » diſcernement. Il a beaucoup d'eſprit & de » véhémence, qu'il joint à une maniere de » railler tantôt infiniment piquante, tantôt » fine & délicate; mais il ſuit plus ſa paſſion » que ſon jugement, &c.

Il nous reſte de *Caſſius* une Epigramme ſur *Orphée*, &c.

§. XXXVI.

PEDO ALBINOVANUS.

Siderusque Pedo, &c.
(Ovid.)

Ce Poëte fut ſurnommé le *Divin*, par *Ovide*. Des Ouvrages excellens en pluſieurs genres de Poëſie ſoutinrent un ſi beau titre. Sa *Théſéide* ſur-tout annonçoit le génie de l'Epopée. *Martial* loue ſes *Epigrammes*. Il nous reſte de lui une Elégie très-élégante ſur la mort de *Druſus*, un autre ſur la mort de *Mécène*, d'une Poëſie aſſez foible, un fragment ſur le voyage de mer de *Germanicus*, & un très-petit Conte, conſervé par *Sénèque*, qui décele dans ſon Auteur le talent de plaiſanter agréablement.

§. XXXVII.

GALLUS.

Ibo, & chalcidico quæ ſunt mihi condita verſu
Carmina, paſtoris Siculi modulabor avenâ.
Certum eſt in Sylvis, inter ſpelæa ferarum,
Malle pati, teneriſque meos incidere amores
Arboribus: creſcent illæ, creſcetis amores.

Cornelius Gallus, l'un des Poëtes qui honore le plus le beau ſiécle d'*Auguſte*, naquit à Fréjus, dans la Gaule Narbonnoiſe. La faveur du Prince le tira de l'obſcurité. *Auguſte*, pour faire valoir ſon adoption, avoit beſoin d'amis capables de le ſeconder par leur habilité, de le ſervir par leurs exploits, & de lui ramener les eſprits par leurs talens. Or, *Gallus* étoit capable de conduire une entrepriſe: il avoit de la valeur, il étoit Poëte. Il commença par traduire quelques Ouvrages du Poëte *Euphorion*: & c'eſt par ces traductions qu'il dut s'attirer les premiers regards d'*Auguſte*.... C'étoit lui faire ſa cour que de préſenter aux Ro-

mains de fidelles copies des chef-
que la Grèce avoit produit *.

Sa paſſion pour *Lycoris* lui in
grand nombre d'Elégies, qui m
comble à ſa réputation. Toute la
du ſentiment y régnoit. On en
ger par l'état où le repréſente *Virg*
l'infidélité de *Lycoris*. Cette Ac
meuſe du Théâtre Romain, l'avo
donné pour ſuivre *Antoine*, qui,
ſon Tribunat, la conduiſit comme e
phe dans toutes les Villes Municipa
tout temps on a reconnu la vérit
fameux vers d'*Ovide*.

Auro conciliatur amor.

Confiné dans un déſert, & cou
une ruche : en vain tous les Berge
cadie, en vain tous les Dieux cha
& *Apollon* lui-même viennent pour
ler *Gallus*, rien ne peut calmer ſa

Triſtis at ille tamen : cantabitis, A
inquit,
Montibus hæc veſtris, &c.

D'une voix preſqu'éteinte, il dit en ſou
Derniers témoins des maux d'un Berger

* L'Abbé Souchay.

Pasteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un asyle à mes cendres ;
Mon ombre chez les morts descendra sans regrets,
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas ! de mon destin que n'ai-je été le maître!
Sous vos paisibles toits, si le ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encor le lieu de mon berceau.
Dans vos champs où l'amour a creusé mon tombeau,
Occupé parmi vous au soin des bergeries,
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries
De plus fideles cœurs, des plaisirs plus constans,
Et pour moi Lachésis eût filé plus long-temps.
J'aurois aimé sans crainte une simple Bergere,
Par sa naïve ardeur elle auroit su me plaire :
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté :
Elle auroit eu du moins plus de fidélité:
Sur la mousse & les fleurs, souvent assis près d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle ;
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté,
Le mien par elle-même auroit été chanté.
(*M.* GRESSET.)

Cet amant infortuné regrette que sa maîtresse ne partage plus avec lui les délices de la campagne. Il lui dit :

Hîc gelidi fontes : hîc mollia prata Lycoris ; &c.

Ce morceau, plein de douceur a été rendu de cette maniere par M. *Clément.*

Ici de frais ruiſſeaux ont des rives fleuries,
O Lycoris ! ici ſont de tendres prairies ;
Ici des bois charmans, ici des plus beaux jours
Avec toi je voudrois conſumer un long cours ;
Mais un amour aveugle, hélas ! retient tes charmes
Dans un camp, dans l'horreur de la guerre & des armes ;
Et loin de ta patrie, (eh ! puiſſé-je en douter !)
Sans moi, ſeule ! ah ! cruelle ! ah ! tu cours affronter
Les Alpes, leurs rochers, leurs neiges entaſſées,
Et les frimats du Rhin ſur ſes rives glacées.
Ah ! que le froid t'épargne ! ah ! qu'il ne bleſſe pas
De ſes âpres glaçons tes pieds ſi délicats !

Le ſentiment, la paſſion, une douce mélancolie régne encore dans les vers ſuivans.

Tanquam hæc ſint noſtri medicina furoris
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcat,
&c

Comme ſi de mes feux c'étoit là le remede ;
Ou que ce Dieu cruel, dont je reſſens les coups,
Témoin des maux qu'il fait, en devenoit plus
doux !
Mais les Nymphes, les vers, n'ont plus rien qui
me plaiſe.
Adieu forêts. Amour ! aucun ſoin ne t'appaiſe.
Non, quand même j'irois dans les plus durs cli-
mats,
Boire l'Hébre glacé, vivre au ſein des frimats ;
Quand j'irois ſous les feux dont le Cancer rapide
Des ormes élevés brûle la tête aride :
Rien ne vaincroit le feu dont je brûle en ce jour :
L'Amour ſait tout dompter ; rendons-nous à
l'Amour.

Aux talens pour la Poëſie, *Gallus* joignit les talens militaires. *Auguſte* le fit ſon Lieutenant dans la guerre d'Egypte. *Gallus* répondit à la confiance du Prince, & juſtifia ſon choix. Il ſignala ſon zèle tant qu'il en fut éclairé ; il fit réparer pluſieurs canaux du Nil, qui s'étoient comblés, & par là il rendit à l'Egypte ſa premiere fertilité. Il protégea les arts ; il étendit le commerce : la ſuite ne répondit pas à des commencemens ſi heureux . . . Loin d'imiter *Agrippa*, qui renvoya toujours au Prince la gloire des entrepriſes qu'il avoit conſeillées ou

exécutées, *Gallus* abuſa de ſa faveur. Il ſe fit ériger des ſtatues, & fit graver ſes exploits ſur les pyramides; il oſa même tenir de ſon maître & de ſon bienfaiteur des diſcours indécens & injurieux. *Auguſte* en fut bientôt informé: il rappella *Gallus*, & ſe contenta de lui interdire ſon Palais & ſes Provinces.

Gallus vivoit à Rome en favori diſgracié: ſes amis, ou ceux qu'il croyoit tels, l'abandonnerent auſſi-tôt.

Pauci ex multis ſunt amici homini qui certi ſient. (PLAUT.)

Pour comble de malheur, il fut accuſé d'avoir tramé une conſpiration: le Sénat le condamna à l'exil & à la confiſcation de ſes biens. On ordonna même des ſacrifices pour remercier les Dieux d'avoir délivré la Patrie d'un ſi dangereux citoyen.

Tout homme ambitieux doit prévoir la tempête.

Alors comparant ſa ſituation préſente au rang illuſtre où il s'étoit vu élevé, & ne pouvant ſoutenir un ſi triſte parallèle, il ſe délivra de la vie.

Auguſte, en apprenant ſa condamnation & ſa mort, s'attendrit juſqu'aux larmes, & s'écria: *Maître du monde, faut-il que je*

ſois le ſeul qui ne puiſſe donner à la punition de mes amis les bornes que je voudrois *.

L'Antiquité a prodigué à ce Poëte l'encens le plus flatteur. On le mettoit à côté de *Tibulle* & de *Properce*, pour l'Elégie, & pour le Poëme épique à côté de *Virgile* ſon ami, qui dans l'*Eglogue* VI, le fait conduire ſur l'Hélicon par une des Muſes, & peint toute l'aſſemblée ſe levant à ſon arrivée pour lui faire honneur.

Tum canit errantem Permeſſi ad flumina Gallum, &c.

Des rives du Permeſſe,
Conduit par une Muſe à la cour d'Apollon,
Et reçu par ce Dieu dans le ſacré vallon,
A le combler d'honneur tout ſe plaît, tout conſpire :
Linus, ce beau Berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier.
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre,
Le Paſteur Héſiode en fut le premier maître :
Avec elle il chanta les immortelles Sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs,

* V. Mém. des Belles-Lettres.

Attirés par ſes ſons du ſommet des montagnes,
Les cèdres deſcendoient au milieu des campagnes;
Pour charmer, comme lui, ce ſéjour adoré,
Héritez, cher *Gallus*, ce hautbois révéré:
Des bois ſacrés du Pinde oſez chanter la gloire
Ils en ſeront plus chers aux Filles de Mémoire

Ses Ouvrages d'éloquence, ſes traductions d'*Euphorion*, ſes quatre Livres d'Elégies, tout a péri. On prétend qu'il ne reſte de *Gallus* que ce vers.

Uno tellures dividit amne duas.

Et que les fragmens que nous poſſédons ſous ſon nom lui ſont fauſſement attribués parce qu'ils manquent de ce goût exquis de ces graces touchantes & de cette pureté qui caractériſent le ſiécle d'*Auguſte*.

Au lieu d'entrer ici dans une diſcuſſion inutile, nous allons préſenter quelques Pièces qu'on laiſſe juger à ceux qui ont quelque commerce avec les Anciens. Celle adreſſée à *Lydie*, peut être regardée comme un chef-d'œuvre de Poëſie. La chaleur & le ſentiment y reſpirent. Elle eſt animée des coloris le plus flatteur & le plus voluptueux

I.

AD LYDIAM.

Lydia, bella puella, candida
Quæ benè ſuperas lac, & Lilium;
Albamque ſimul roſam rubidam,
Aut expoſitum ebur Indicum.

Pande, puella, pande capillulos
Flavos, lucenteis ut aurum nitidum.
Pande, puella, collum candidum,
Productum benè candidis humeris.

Pande, puella, ſtellatos oculos,
Flexaque ſuper nigra cilia.
Pande, puella, genas roſeas,
Perfuſas rubro purpuræ Tyriæ.

Porrige labra, labra corallina,
Da columbatim mitia baſia.
Sugis amentis partem animi;
Cor mihi penetrant hæc tua baſia.
Quid mihi ſugis vivum ſanguinem?

Conde papillas, conde gemipomas,
Compreſſo lacte quæ modò pullulant.

GALLUS.

inus expanſa profert cinnama ;
Undique ſurgunt ex te deliciæ.
Conde papillas quæ me ſauciant
Candore , & luxu nivei pectoris.
Sæva , non cernis quod ego langueo ?
Sei me deſtituis jam ſemimortuum.

A LYDIE.

» Lydie , belle fille ! toi , plus blanche que l
lait , que le lys des jardins & que l'ivoire d
l'Inde , plus blanche que la roſe blanche , plu
roſe que la roſe pourprée : belle fille , étale - m
tes beaux cheveux blonds & brillans comme l'
même. Belle fille , montre-moi ce beau col ſi bi
attaché ſur tes épaules de neige. Montre-moi
beaux yeux brillans comme deux étoiles , f
l'arc de tes deux noirs ſourcils. Que je les v
ces roſes joues , où ſemble infuſé le pourpr
Sidon ! Tends-moi tes levres , tes levres c
nes. Donne-moi ces baiſers de colombe. P
avec eux mon ame entiere. Comme ils pén
bien mon cœur , tes doux baiſers attirent »,
pur de mon ſang que tes baiſers attirent »,
» Veux-tu cacher tes deux pommes d'
& leurs jolis boutons , d'où jaillit ce lait
lices : c'eſt le parfum pur de la myrthe
ſein exhale. Cache-le donc , ce ſein , dont
cheur m'irrite , dont la neige divine m'en
Cruelle , tu ne vois donc pas combien je
Eh bien ! cruelle , c'eſt donc à demi-mo
m'abandonnes ! ».

II.

Voici une autre Piéce très-agréable;

IN IMAGINEM PUELLÆ.

Soffrides, ſi virgo faces jacularis ocellis,
Et tua neſcio quo murmure labra ſonant;
Cur non ora mihi jamdudum in verba reſolvis?

» Charmante fille, toi, dont les yeux donnent de ſi douces eſpérances : toi, dont les levres ſemblent murmurer quelque choſe de ſi doux, ne s'ouvriront-elles jamais, ces levres de roſe, pour prononcer le mot que j'attends?

III.

L'Epigramme ſuivante eſt naturelle & délicate.

EPIGRAM. AD LYCOR.

Occurris cùm mane mihi, ni purior ipſa
Luce nova exoreris, lux mea, diſpeream;
Quod ſi nocte venis, jam verò ignoſcite, Divi!
Talis ab occiduis Heſperus exit aquis.

Si je te vois au point du jour,
Je prends Lycoris pour l'Aurore;
Si je te vois au ſoir encore,
Je crois voir ſe lever l'étoile de l'Amour.

§. XXXVIII.

VIRGILE.

FORTUNATE operum, tua præſtans gloria fama
Quo quemquam aſpirare nefas, ſeſe extulit alis
Nil adeo mortale ſonas. Tibi captur amore
Ipſe ſuos animas, ſua numera lætus Apollo
Addidit, ac multâ præſtantem inſigniit arte.

L'art, en développant les tranſports du génie,
Fait marcher devant toi l'ordre avec l'harmonie.
La ſageſſe préſide à tous tes mouvemens;
Tu ne te livrois point aux vains emportemens:
Toujours brillant ſans fard, toujours plein ſans enflure,
Tu peins le coloris de la belle nature;
On reconnoît par-tout ſon viſage & ſes traits:
Elle ſemble elle-même avoir fait ſes portraits.
L'univers applaudit à tes grandes images:
Régne ſur le Parnaſſe, & reçois des hommages, &c.

NOUS ne répéterons point ici ce qu'on a dit mille fois ſur *Virgile*, le plus pur, le plus

plus élégant, le plus ſage, le plus harmonieux, le plus éloquent de tous les Poëtes, le modele éternel & la régle ſouveraine du génie & du goût chez toutes les Nations éclairées. Il n'y a qu'une voix ſur ce Prince de la Poëſie Latine, & il n'a pas beſoin de louanges pour être connu. Il nous ſuffira de donner un léger crayon de ſon génie & de ſes mœurs.

Dryden obſerve un rapport parfait entre *Homère* & *Virgile*, leur naiſſance & leur fortune ayant été preſqu'auſſi conformes que leur ſtyle, & que les ſujets de leurs Poëmes épiques. *Homère* étoit né dans la baſſeſſe & l'indigence: les parens de *Virgile* étoient également pauvres. L'un vit le jour pour la premiere fois ſur le bord d'une riviere, l'autre dans un foſſé. Un peuplier prit racine ſur l'endroit où *Virgile* naquit; & il s'éleva à une hauteur ſi prodigieuſe, que le peuple des environs, naturellement ſuperſtitieux, lui attribua des vertus ſurnaturelles. *Homère* eut auſſi un peuplier qu'on viſitoit avec beaucoup de reſpect. Un Auteur ancien nous dépeint *Homère* d'un extérieur négligé. *Virgile* avoit un air ſimple & philoſophe. Ils avoient tous les deux le tempérament foible: tous deux étoient laborieux. Ils furent enviés & calomniés de leur vivant, &c. *

* V. Ce que nous avons dit dans la premiere Partie des Poëtes Grecs, vie d'HOMERE.

Virgile naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le Village d'Andès, à une lieue de Mantoue. On prétend qu'il ne cria point en naiſſant. Dans ſes tendres années, on crut appercevoir en lui quelque choſe d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'eſt point dans le commun des enfans. La douceur & la modeſtie brilloient ſur ſon viſage.

Son pere, qui étoit d'une condition commune, l'envoya à Crémone commencer ſes études. A l'âge de 17 ans, il prit la robe virile, & fut enſuite à Naples, où il s'appliqua avec une ardeur incroyable aux Belles-Lettres Grecques & Latines, à l'Eloquence, à la Médecine, aux Mathématiques, &c. Il y a des génies capables de tout par l'immenſité de leur eſprit. *Homère* & *Virgile* étoient heureuſement nés pour être de ce nombre. L'imagination pleine & féconde du Poëte Latin, les connoiſſances répandues dans ſes Ouvrages, décélent aſſez qu'il avoit acquis, par des longues études, une riche fonds d'idées & de lumieres. Les principes de toutes les ſciences ſont formés & raſſemblés dant les *Géorgiques* & dans l'*Enéide* : mais il ne fait point parade de ſon érudition. Son jugement exquis lui a toujours cette loi ſage & reſpectée *de ne dire, ni trop ni peu.*

Voſſius voulant montrer qu'on ne doit point ſe mêler de Poëſie, ſans avoir au moins les ſemences de toutes les ſciences, prétend nous en convaincre par l'exemple de *Virgile*.

Les Poëtes de l'Antiquité, avant de peindre la nature, vouloient la voir ſous toutes ſes faces, être maîtres de leur ſujet, & parcourir le champ vaſte & fertile des Arts!

Nulla ſit ingenio quam non liberavit Artem.

Afin que leur génie moiſſonne en liberté, & ne s'épuiſe pas dès le premier eſſor: ce qui arrive ſouvent à la plupart des Poëtes modernes qui ont la tête vuide, lorſqu'ils prennent la plume: auſſi n'enfantent-ils que des chimeres & des monſtres. *Homère*, *Sophocle*, *Virgile*, *Le Taſſe*, *Corneille*, *Racine*, &c. ne ſont au-deſſus des autres Poëtes que parce qu'ils ont ſu réunir dans un degré éminent les connoiſſances, le jugement & l'imagination.

Virgile, indépendamment des excellens modeles avoués par les Muſes, avoit lu & médité profondément *Epicure*, *Pithagore*, *Platon*, & tout ce que la Grèce produiſit de plus ſolide & de plus ſage. Il prit à Milan des leçons de *Syron*, grand Sectateur d'*Epicure*, qui paſſoit pour un des ſavans hommes de ſon temps. On peut avoir une idée de la doctrine de ce Philoſophe;

en lisant la VIe Eglogue de son Disci
adressée à *Varius*, excellent Poëte & grai
Guerrier, qui étudioit à la même Écol
Sylène instruit deux Bergers, & leur chan
l'origine & la formation de l'univers, s
du concours fortuit des atômes.

Namque canebat, uti magnum per inane coac
Semina terrarumque, animæque, marisqu
fuissent, &c.

Il décrivoit d'abord la naissance du monde :
Rien n'existoit encore. Une masse inféconde
Formoit un vaste amas d'atômes confondus
Dans les déserts du vuide au hasard répandus :
Ce néant eut sa fin, l'univers reçut l'être, &c.

Il paroît que *Virgile* avoit adopté ave
ardeur la doctrine d'*Épicure* & de son Di
ciple : il y revient encore dans ses Geor
ques. On connoît ces vers célébres.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas ! &

Heureux qui peut savoir les loix de la nature,
Et qui foule à ses pieds la crainte & l'imposture
Et le sort inflexible, & la mort qui le suit,
Et l'avare Achéron, dont on fait si grand bruit

Cet endroit fait allusion au passage har
de *Lucrèce*.

Quare Religio pedibus ſubjecta viciſſim
Obſteritur : non exequat victoria cælo , &c.

Virgile changea de ſentiment, lorſqu'il eut acquis un jugement plus ſolide, & arrêta ſes regards & ſon attention ſur les dogmes de *Platon* & de *Pithagore*, dont on peut tirer, ſelon quelques Peres de l'Egliſe, une morale pure, lumineuſe, ſatisfaiſante, propre à élever l'ame & à conſoler le cœur. Il ſuffit, pour juſtifier le Poëte, de lire le beau morceau du ſixiéme Livre de l'*Enéide*, où *Anchiſe* explique à ſon fils les principes les plus ſublimes de la Philoſophie, & lui développe les myſteres de la Phyſique générale, conformément à la doctrine de *Platon* & à celle de *Pithagore*, touchant la tranſmigration des ames, le dogme des peines & des récompenſes d'une autre vie, la fauſſeté du polythéiſme, & le dogme de l'unité de Dieu.

Principio cælum ac terras, campoſque liquentes, &c.

Virgile avoit plus de penchant pour la Philoſophie que pour la Poëſie. Sans *Auguſte* & ſon Favori, ce grand homme, au lieu de ſe montrer l'émule d'*Homère*, eût été peut-être le rival de *Platon*. Il ne demande aux Muſes que la connoiſſance des ſecrets de la nature, &c.

Me verò primum dulces ante omnia Muſæ,
Quarum ſacra fert ingenti perculſus amore
Accipiam, cœlique vias & ſidera monſtrent,
Defectus ſolis varios lunæque labores,
Unde tremor terris quâ vi maria alta tumeſcant. (Géor.)

Ce morceau plein de ſentiment & de poëſie, montre parfaitement le vrai caractere de *Virgile*, ſon goût pour la ſolitude, ſon averſion pour les affaires, ſes mœurs ſimples & champêtres, la modération de ſes déſirs, l'inſatiable envie qu'il avoit de s'éclairer, & ſon enthouſiaſme pour l'étude de la nature.

Virgile, paiſible poſſeſſeur d'une petite métairie, goûtoit en paix les douceurs d'une vie rapprochée de la nature.

Là, ſur la lyre & les pipeaux légers,
De Philomèle égayant les ramages,
Il allioit par de doux aſſemblages
L'eſprit des Dieux & les mœurs des Bergers.

Lorſque les Triumvirs, pour récompenſer leurs troupes, leur abandonnerent la poſſeſſion de pluſieurs contrées d'Italie; le territoire de Mantoue eut le malheur d'être du nombre, & les champs que *Virgile* cultivoit furent la proie des ſoldats.

Dépoſſédé de la maiſon paternelle par un miſérable Centurion, il vint à Rome pour la premiere fois, & eut recours à *Pollion*, pour ſe faire rendre ſon héritage. Cet illuſtre Romain le recommanda à *Mécène*, l'appui, le ſoutien des gens de Lettres, qui non content de lui accorder ſa protection, le préſenta à *Auguſte*. Ce Prince donna auſſitôt des ordres pour que ſon bien ſoit conſervé & mis à l'abri de tout pillage.

La premiere Eglogue de *Virgile* préſente un précieux monument de ſa reconnoiſſance. Il y chante les louanges de ſon bienfaiteur.

Neque ſervitio me exire licebat
Nec tam præſentes alibi cognoſcere divos,
&c.

Si je n'avois quitté ma triſte ſolitude,
Je ſouffrirois encor la même ſervitude ;
Dans ces maux Rome étoit mon unique recours,
Et ſes Dieux pouvoient ſeuls me faire d'heureux jours.
Là, j'ai vu ce Héros que chante ma tendreſſe :
Il eſt dans le printemps d'une belle jeuneſſe.
Allez, Bergers, dit-il, conſervez en repos
Votre ſéjour natal, vos champs & vos troupeaux, &c.

Virgile, lorſqu'il fit cette Eglogu
près de trente ans. On a ſagement
que plus les hommes ſont capables
ver, plus ils ont de degrés pour n
faîte de leur élévation. *Horace*, C
Racine, *Molière*, *Deſpréaux*, &c. n
guères connoître que lorſqu'ils eure
leur ſixiéme luſtre.

Encouragé par les applaudiſſe
Prince & par l'amitié de *Varius*,
cène, de *Pollion*, le jeune Poëte
trois années à la compoſition de ſ
rales, chef-d'œuvre de ſentiment,
cateſſe & d'élégance, qui fixa le goû
mains & commença ſa réputation
dans *Théocrite* la douce ſimplicité d
ſie. Le pere de l'éloquence Roma
céron, ayant entendu réciter par l
Roſcius la ve Eglogue de *Virgile*
frappé d'admiration :

Magnæ ſpes altera Romæ.

Ce Poëte dès lors fit entrevoir ce q
voit attendre de ſon génie ; & *Mé*
veilloit à la fois aux intérêts d'*Au*
la gloire des Lettres, l'engagea à e
dre un Ouvrage plus conſidérabl
premier. Ce Favori ſervoit la pol
Prince, en employant la muſe d
réconcilier les Romains à l
tivoit [illegible]. Les guerres civiles av

ſolé l'Italie ; les terres étoient incultes : le peuple s'étoit revolté : *Auguſte*, par ſon ambition, avoit porté la diſette dans tous les villages. Il protégea l'Agriculture, pour faire ceſſer des murmures légitimes : *Mécène* conſeilla donc à *Virgile* de compoſer les *Géorgiques*. Pour être moins diſtrait, & donner plus de liberté à ſon génie, il lui procura une heureuſe ſituation, & flatta ſon amour pour la retraite & les plaiſirs de la campagne.

Scriptorum chorus omnis amat nemus, & fugit urbes.

Homère avoit le même goût que le Poëte Latin. Il ſe peint lui-même dans ces vers.

Promenant ſes regards dans le calme des airs,
Le Berger ſolitaire, au ſommet des montagnes,
Sourit en contemplant les bois & les campagnes.

Virgile fuyoit les délices & la magnificence de Rome, & s'enfonçoit dans la ſolitude. Libre d'inquiétude du côté de la fortune, il ſe rendit à Naples, Ville charmante par ſa ſituation. Ce fut là qu'il conſacra ſept années à ſes *Géorgiques*, dont l'objet étoit plutôt de faire goûter aux Romains, fatigués de la guerre, les plaiſirs purs

Auguſte, au retour de ſes expéditions militaires, demanda qu'on lui fît la lecture de ce chef-d'œuvre des Muſes Latines. *Virgile* chaque jour lui en liſoit un Livre. Il avoit le talent de faire ſentir la beauté de ſes vers par une prononciation douce, articulée & harmonieuſe. Dès que ſa voix lui manquoit, *Mécène* prenoit ſa place pour le ſoulager. Une telle condeſcendance, comme le remarque un célèbre Traducteur de *Virgile*, paroîtroit aujourd'hui fort extraordinaire. Quel eſt le Miniſtre qui voudroit être le lecteur d'un Poëte? A Rome, la ſcience & les talens alloient de pair avec les plus hautes dignités. *Auguſte* faiſoit aſſeoir quelquefois *Virgile* & *Horace* à ſes côtés... il recevoit avec plaiſir leurs lettres, & ne négligeoit point de leur faire réponſe. La véritable grandeur ne riſque rien en ſe familiariſant. Heureux les Princes qui aiment les Muſes, & qui ſe contentent des plaiſirs qui ne coûtent ni crimes ni remords! Heureux les maîtres du monde qui aiment le commerce des Gens de Lettres, & qui préferent les charmes de l'étude aux frivoles amuſemens de la plupart des hommes!

Deux moyens ſeulement d'illuſtrer leur naiſſance,
Sont mis en leur puiſſance,

Les ſublimes talens & les fameux exploits.
C'eſt par là qu'au travers de la foule importune
Tant d'hommes renommés, malgré leur infortune,
Se ſont fait un deſtin illuſtre & glorieux;
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus ſombre,
Ont ſu diſſiper l'ombre
Dont les obſcurciſſoit le ſort injurieux.

Auguſte, qui s'entretenoit ſouvent avec *Virgile*, lui demanda un jour ce qu'il penſoit de la maniere de bien gouverner; le Poëte lui répondit qu'il falloit 1°. *mettre le timon d'un vaiſſeau entre les mains d'un Pilote habile*: 2°. *préférer les gens de bien aux méchans*: 3°. *récompenſer le vrai mérite*: 4°. *ne faire jamais d'injuſtice à perſonne*. L'illuſtre Archevêque de Cambrai eût-il donné de plus ſages conſeils ſur l'art de régner?

Virgile, après avoir célébré les travaux de l'agriculture, & ſemé des fleurs immortelles ſur ces matieres ingrates, ſentit de nouveau ſon génie s'échauffer aux bontés d'*Auguſte*. Il emboucha la trompette héroïque, abandonna *Héſiode*, qu'il avoit effacé dans le Géorgique, pour ſuivre un rival plus dangereux, & marcher ſur les traces d'*Homère*, vénéré comme un dieu ſur le Parnaſſe.

Après l'*Iliade* & l'*Odyſſée*, l'*Enéide* eſt, ſans contredit, le plus beau Poëme épique qui ſoit ſorti de la main des hommes. Tout y eſt grand, noble & majeſtueux; tout y eſt proportionné au ſujet, qui eſt l'établiſſement de l'Empire Romain, au héros qui eſt *Enée* & à la gloire d'*Auguſte* & des Romains. Le deſſein du Poëte eſt magnifique. Il chante les commencemens d'un Peuple, qui, glorieux par la conquête du monde, l'eſt encore par la nobleſſe de ſon origine. Il va chercher dans les temps les plus reculés, & juſques dans le ſang des Dieux, les fondateurs de Rome & les auteurs d'une maiſon qui devoit donner des maîtres à l'univers.

Tels ſont les ſujets mémorables
Que chériſſoit l'Antiquité;
Dans ſes travaux toujours durables,
Elle inſtruit la poſtérité.

Avant même que l'*Enéide* parût, Rome en parloit avec tranſports: les Auteurs de ce temps firent taire la jalouſie qui devoit les animer. *Properce* s'écrioit:

Cédez, Auteurs Grecs & Latins,
Un Poëte naiſſant vous ravit votre gloire:
Homère à ſes heureux deſtins
Lui-même cede à la victoire.

Ce Poëme fut entrepris à l'âge de 42 ans, âge où le génie eſt dans toute ſa force ; & de crainte que *Virgile* ne fût gêné par le beſoin, ou ne manquât de ſecours, ſon généreux protecteur lui donna une maiſon ſituée dans un des plus beaux quartiers de Rome, & une bibliothèque choiſie, où tous les Savans venoient puiſer des lumieres. Il avoit ſouvent à la bouche ce mot d'*Euripide : Tout doit être commun entre amis.* Douze années furent employées à ce riche & précieux Ouvrage. Ce grand Poëte luttoit ſans ceſſe avec le Chantre ſublime d'*Achille* & d'*Hector*. Il limoit & retouchoit ce qu'il compoſoit avec une extrême ſévérité ; praquant à la lettre le précepte ſi ſage d'*Horace*.

Carmen reprehendite quod non
Multa dies & multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non caſtigavit ad unguem.

Tandis que *Virgile* faiſoit ſes premiers pas vers l'immortalité, *Auguſte* terminoit ſes exploits contre les Calabres. Il revint à Rome, preſſa vivement le Poëte de lui lire quelques Livres de l'*Enéide*. Il obéit en tremblant à ſes ordres, & lut le IVe. & le VIe. en préſence d'*Octavie*, ſœur de l'Empereur. Elle venoit de perdre ſon fils, Prince d'un mérite infini & qu'*Auguſte* avoit adopté pour ſon ſucceſſeur à l'Empire. *Virgile* plaça très-adroitement ſon éloge dans le VIe Livre.

Il eſt tourné d'une maniere ſi ad
que nous ne pouvons réſiſter au
le tranſcrire ici, & d'en embellir
vrage.

At que hic Æneas : unà namque ire
Egregium formâ juvenem fulgentibu
Sed frons læta parum, & dejecto lum
Quis, Pater, ille virum qui ſic comit
tem ?
Filius ? anne aliquis magnâ de ſtirpe
Quiſtrepitus circa comitum ! quantun
ipſo eſt !
Sed nox atra caput triſti circumvola
Tum pater Anchiſes lacrymis ingre
tis :
O nate, ingentem luctum ne quære t
Oſtendent terris hunc tantum fata,
tra
Eſſe ſinent : nimiùm vobis Romana pr
Viſa potens, ſuperi, propria hæc ſi
ſent.
Quantos ille virum magnam Mavortis
Campus aget gemitus ! vel quæ, T
videbis
Funera, cùm tumulum præterlabere r

Nec puer Iliacâ quiſquam de gente Latinos
In tantum ſpe tollet avos ; nec Romula quondam
Ullo ſe tantum tellus jactabit alumno.
Heu pietas ! heu priſca fides ! invictaque bello
Dextera ! non illi quiſquam ſe impune tuliſſet
Obvius armato ; ſeu cum pedes iret in hoſtem,
Seu ſpumantis equi foderet calcaribus armos,
Heu miſerande puer ! ſi qua fata aſpera rumpas,
Tu MARCELLUS ERIS. *Manibus data lilia plenis ;*
Purpureos ſpargam flores, animamque nepotis
His ſaltem accumulem donis, & fungar inani
Munere.

» Enée ayant alors apperçu près de ce Romain un jeune homme d'une aimable figure, couvert d'armes éclatantes, mais triſte & abattu, interrompit Anchiſe. Quel eſt celui qui l'accompagne, demanda-t'il ? eſt-ce ſon fils ? eſt-ce quelqu'un de notre illuſtre race ? Quelle foule s'empreſſe autour de lui ! Qu'il reſſemble au héros qui eſt à ſes côtés ! Cependant une triſte nuit l'environne de ſes ombres. O mon fils, répondit Anchiſe les larmes aux yeux, ne m'interrogez point ſur l'éternel objet des pleurs de vos deſcendans. Les deſtins ne feront que le montrer à la terre, & le lui enleveront auſſi-tôt. O Dieux ! ſi Rome eût pu

jouir du préſent que vous lui aviez fait, e
auroit paru trop puiſſante ! De combien d
ſemens & de cris ſa mort fera retentir le cl
Mars ? Dieu du Tibre, quelle pompe fur
verras ſur tes bords, lorſqu'on lui ele
tombeau que tu baigneras de tes ondes.
aucun rejeton de la Nation Troyenne ne
tant d'eſpérance à ſes ayeux. Jamais Ro
glorifiera d'un citoyen ſi accompli. Que
gion ! que de probité ! que de valeur ! A
nemi ne ſe ſeroit offert impunément à ſ
ſoit qu'il eût combattu à pied, ſoit que
ſur un ſuperbe courſier, il eût entrepris d
un eſcadron. Jeune Romain, dont le ſ
plaindre, ſi tu peux te dérober aux rigu
deſtin, tu ſeras un Marcellus. Que n'ai-j
& toutes ſortes de fleurs pour en couvrir ſ
beau ! que ne puis-je au moins rendre c
honneurs à ſa cendre ! ».

Octavie fut ſi touché de l'endroit q
cernoit ſon fils, & ſur-tout de ce den

Tu Marcellus eris.

qu'elle s'évanouit. *Auguſte* & tous c
étoient préſens fondirent en larmes.
fit donner à *Virgile* autant de talens
éloge contenoit de vers, ce qui ſe r
à trente-deux mille cinq cens livres

Nous regardons l'*Enéide* comme u
me accompli. *Virgile* en penſoit bi
féremment; il avoit réſolu de le cc
& il en étoit ſi peu ſatisfait, qu'il or
avant de mourir, qu'on le jettât a

comme indigne de voir le jour. Rare exemple de modeſtie bien propre à éclairer les Poëtes qui croient enfanter des merveilles au bout de quelques mois ! Mais les gens qui ſe piquent de travailler avec tant de facilité, doivent bien peſer ces paroles du ſage *Fenelon*. Quiconque a vu comme ce grand homme, d'une vue nette, le grand & le parfait, ne peut ſe flatter d'y avoir atteint. Rien n'acheve de remplir ſon idée & de contenter toute ſa délicateſſe. Rien n'eſt ici-bas entierement parfait.

Nihil eſt ab omni
Parte Beatum.

Ainſi, quiconque a vu le vrai parfait, ſent qu'il ne l'a pas égalé ; & quiconque peut ſe flatter de l'avoir égalé, ne l'a pas vu aſſez diſtinctement. On a un eſprit foible & vain, quand on eſt bien content de ſoi & de ſon Ouvrage. L'Auteur content de ſoi eſt d'ordinaire content tout ſeul.

Quin ſine rivali, teque, & tua ſolus amares.

Auguſte heureuſement s'oppoſa en Souverain aux dernieres volontés de *Virgile*. Il remit l'Enéide à *Tucca* & à *Varius*, défendit d'ajouter, & ne permit que de retrancher. Ainſi, c'eſt à ce Prince que nous ſommes redevables du plus illuſtre monu-

[illegible] élève aux Muses & à la gloire d
Rome.

César, l'ami de *Virgile*, adressa ces ver
au Prince, lorsque ce grand Poëte mouru

« *César*, nos beaux jours sont changés en d
[illegible] de cette Jeune Plante : la mort nous l'
[illegible] Qui le croiroit ? *Virgile* a condamné au
flammes ces beaux vers, par qui *Enée* est immor
tel. *César* ne le souffrira pas : Rome te prie, (
l'univers unit ses prières à celles de Rome. Ef
ce aux flammes à dévorer les noms de tant de He
ros ? Ce seroit pour toi un nouvel incendie, (
celui-là seroit le plus funeste. Ordonne que le
fastes de Rome & la progre histoire puisse être lu
qu'*Enée*, dans toi, trouve un panegyriste plus il
lustre encore. Ordonne : un mot de *César* peut plu
que le destin : ».

Virgile ne vécut que 52 ans. Il étoit all
en Grece pour jouir de quelque tranquillité
& mettre la derniere main à son Ouvrage
Il desiroit apparemment examiner les lieu
qu'il décrit dans son Enéide, & consulte
quelques monumens. *Auguste* le trouva
Athènes, & l'engagea de revenir à Rom
avec lui. Il étoit malade lorsqu'il s'emba
qua. Le mal empira pendant le voyage, (
le força à rester à Brindes, où il finit
carriere. Il ordonna que son corps fût tran
porté à Naples, où il avoit passé les mo
mens les plus agréables de sa vie. Il sort
de la vie avec la même tranquillité qu'il
étoit entré, & fit lui-même son épitaphe

ſans oſtentation ni orgueuil, en deux vers, qui renferment le lieu de ſa naiſſance, de ſa mort, de ſa ſépulture, & le dénombrement de ſes Ouvrages.

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Partenope. Cecini Paſcua, Rura, Duces.

» J'ai chanté les Bergers, les Laboureurs & les Héros : Mantoue me donna la vie, Brindes la mort, Naples la ſépulture ».

Il eſt le ſeul de tous les Poëtes Epiques, comme le remarque M. *de Voltaire*, qui ait joui de ſa réputation pendant ſa vie. Les ſuffrages de l'amitié d'*Auguſte*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne ſervirent pas peu, ſans doute, à diriger les jugemens de ſes contemporains, qui peut-être, ſans cela, ne lui auroient pas rendu ſitôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle étoit la vénération qu'on avoit pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint à paroître au Théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations : honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'Empereur. Il étoit né d'un caractere doux, modeſte, & même timide. Il ſe déroboit très-ſouvent, en rougiſſant, à la multitude qui accouroit pour le voir. Il étoit embarraſſé de ſa gloire ; ſes mœurs étoient

ſimples, il négligeoit ſa perſonne & ſes
billemens : mais cette négligence étoit
mable. Il faiſoit les délices de ſes amis
cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien a
le génie, & qui ſemble être donnée aux
ritablement grands hommes, pour ado
l'envie.

Virgile étoit d'une candeur & d'une r
deſtie qui lui attiroient l'eſtime de tous
honnêtes gens. Loin d'être jaloux des
grands hommes de ſon ſiécle, leurs ſu
le flattoient autant que les ſiens propre
embraſſoit avec chaleur l'occaſion de l
rendre ſervice. Il aimoit, il admiroit mé
ſes rivaux, lorſqu'ils étoient honnêtes & v
tueux.

Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à l
biens ;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont
miens !
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins qui s'élevent enſ
ble ;
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt c
les cieux ;
Leur tronc inébranlable & leur pompeuſe tê
Réſiſte, en ſe touchant, aux coups de la t
pête.

Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps !
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

Cependant ni la vie retirée de *Virgile*, ni l'innocence & la douceur de ſes mœurs, ne purent le garantir de l'envie même & de la calomnie. Avec des talens auſſi ſublimes peut-on ſe flatter d'y échapper ?

Sitôt que d'Apollon un génie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux, contre lui, les cabales s'amaſſent;
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent;
Et ſon trop de lumiere importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.

Virgile cependant n'eut que deux ennemis, hommes ignobles & ſans génie, ames viles du Parnaſſe, qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre à jamais odieux.

Quand ſes Bucoliques parurent, un Auteur inconnu fit contre lui deux Piéces inſipides qu'il intitula les *Anti-Bucoliques* : c'étoit une miſérable Parodie. Il en reſte encore quelques vers qui ne méritent pas d'être rapportés.

Un certain *Cornificius*, l'opprobre des

Lettres, tâcha de flétrir la gloire de *V*
Elle étoit un ſupplice pour lui. Il fit
des lambeaux de Piéces obſcènes qu
ſous le nom reſpectable du Chantre d
Il décria ſes Poëſies. Le ſage *Virg*
contentoit de dire : » Je ne ſais po
» *Cornificius* déchire ma réputation
» l'ai jamais offenſé ; au contraire, je
» beaucoup ; mais j'ai la vengeance en
» car je m'étudierai à devenir plus hab
» il crevera d'envie.

Le Poëte *Silius Italicus* avoit des
mens bien oppoſés à ceux de ces imb
contempteurs. Plein de vénération pou
gile, il célébroit religieuſement le j
ſa naiſſance : tous les ans il faiſo
voyage à Naples, pour invoquer ſes
ſacrées, & couvrir de fleurs ſon tombea
viſitoit comme un Temple. Il avoi
vent imité l'*Enéide*, & devoit une
de ſa réputation à l'étude conſtante
avoit fait de ce beau modele. *Silius*
de reconnoiſſance, devoit dire ſur la
de ce génie preſque divin : *Si mon fr*
couronné de quelques lauriers :

C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous qu
dois !

Il y avoit à Rome des Poëtes imp
qui profitoient de la modeſtie de *Virg*
de la ſimplicité de ſon caractre, pour lui

ſes vers. On raconte à ce ſujet un trait aſſez ſingulier. Ce Poëte avoit fait deux vers à l'honneur d'*Auguſte* ſur la félicité & la gloire de ſon régne. Il les fit afficher aux portes du Palais, ſans marquer qui les avoit faits, peut être parce qu'il ne les jugeoit pas aſſez bons pour s'en déclarer l'Auteur. Voici ce diſtique.

Nocte pluit tota, redeunt ſpectacula mane;
Diviſum imperium cum jove Cæſar habet.

Qu'on peut rendre ainſi :

Il pleut toute la nuit; les ſpectacles, les jeux
Renaiſſent quand Phœbus quitte le ſein de l'onde.
Jupiter & *Céſar* entr'eux
Partagent l'empire du monde.

Auguſte, flatté par ces vers, chercha long-temps en vain qui pouvoit les avoir faits. Dans cette incertitude, un mauvais Poëte nommé *Bathyle*, eut la hardieſſe de s'en déclarer l'Auteur, & en fut récompenſé. Que fit *Virgile?* Pour punir ce Charlatan maladroit, il fit afficher ces mots répétés quatre fois, *Sic vos non vobis* . . . . . au même endroit où il avoit mis les vers qu'on lui avoit dérobés, les propoſant comme des vers à remplir. L'Empereur ſouhaita de les voir achevés; il n'y eut que *Virgile* qui pût

Lettres, tâcha de flétrir la gloire de *Virgile*? Elle étoit un ſupplice pour lui. Il fit courir des lambeaux de Piéces obſcènes qu'il mit ſous le nom reſpectable du Chantre d'*Enée*. Il décria ſes Poëſies. Le ſage *Virgile* ſe contentoit de dire : » Je ne ſais pourquoi » *Cornificius* déchire ma réputation, je ne » l'ai jamais offenſé ; au contraire, je l'aime » beaucoup ; mais j'ai la vengeance en main, » car je m'étudierai à devenir plus habile, & » il crevera d'envie.

Le Poëte *Silius Italicus* avoit des ſentimens bien oppoſés à ceux de ces imbécilles contempteurs. Plein de vénération pour *Virgile*, il célébroit religieuſement le jour de ſa naiſſance : tous les ans il faiſoit un voyage à Naples, pour invoquer ſes manes ſacrées, & couvrir de fleurs ſon tombeau qu'il viſitoit comme un Temple. Il avoit ſouvent imité l'*Enéide*, & devoit une partie de ſa réputation à l'étude conſtante qu'il avoit fait de ce beau modele. *Silius*, plein de reconnoiſſance, devoit dire ſur la tombe de ce génie preſque divin : *Si mon front eſt couronné de quelques lauriers :*

C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le doi s !

Il y avoit à Rome des Poëtes impudens qui profitoient de la modeſtie de *Virgile*, & de la ſimplicité de ſon caractre, pour lui voler

ſes vers. On raconte à ce ſujet un trait aſſez ſingulier. Ce Poëte avoit fait deux vers à l'honneur d'*Auguſte* ſur la félicité & la gloire de ſon régne. Il les fit afficher aux portes du Palais, ſans marquer qui les avoit faits, peut être parce qu'il ne les jugeoit pas aſſez bons pour s'en déclarer l'Auteur. Voici ce diſtique.

Nocte pluit tota, redeunt ſpectacula mane;
Diviſum imperium cum jove Cæſar habet.

Qu'on peut rendre ainſi :

Il pleut toute la nuit; les ſpectacles, les jeux
Renaiſſent quand Phœbus quitte le ſein de l'onde,
Jupiter & *Céſar* entr'eux
Partagent l'empire du monde.

Auguſte, flatté par ces vers, chercha long-temps en vain qui pouvoit les avoir faits. Dans cette incertitude, un mauvais Poëte nommé *Bathyle*, eut la hardieſſe de s'en déclarer l'Auteur, & en fut récompenſé. Que fit *Virgile?* Pour punir ce Charlatan maladroit, il fit afficher ces mots répétés quatre fois, *Sic vos non vobis* . . . . . au même endroit où il avoit mis les vers qu'on lui avoit dérobés, les propoſant comme des vers à remplir. L'Empereur ſouhaita de les voir achevés; il n'y eut que *Virgile* qui pût

en remplir la meſure & le ſens. Il les rétablit de la ſorte.

Hos ego verſiculos feci, tulit alter honores;
Sic vos non vobis *nidificatis aves,*
Sic vos non vobis *vellera fertis oves,*
Sic vos non vobis *mellificatis apes,*
Sic vos non vobis *fertis aratra boves.*

C'eſt moi qui fis ces vers, un autre en a la gloire;
Ainſi, petits oiſeaux, vous bâtiſſez vos nids,
Et d'autres, à vos yeux, enlevent vos petits.
Ainſi, diligentes abeilles,
D'autres mangent le miel, ce doux fruit de vos veilles.
Ainſi, foibles troupeaux, innocentes brebis,
D'autres de vos toiſons font filer leurs habits.
Ainſi, laborieux taureaux,
D'autres mangent le bled qu'ont produit vos travaux.

Le Plagiaire fut couvert de confuſion. M. de *Voltaire*, dans ſon Roman ingénieux de *Zadig* (Chapitre de l'Envieux) a tiré parti de ce trait de *Bathyle*.

Virgile fut comblé de biens par *Auguſte*. Cependant jamais Poëte ne courut ſi peu après les honneurs & la fortune. Ses travaux continuels, ſon eſprit exempt de folles

paſſions & ſon amour pour la ſimplicité, l'éloignoient de toutes dépenſes exceſſives; auſſi laiſſa-t'il en mourant 500000 écus de notre monnoie : ce qui paroît incroyable. L'homme de génie eſt rarement tourmenté par l'avarice & par la ſoif des richeſſes : il eſt perſuadé, comme *Juvenal*, qu'il eſt preſqu'impoſſible de conſerver ſon bon ſens dans une haute fortune.

Le laurier des arts ſe flétrit
Dans le jardin des Heſpérides.
Se borner eſt le vrai tréſor
De celui que la gloire appelle.
A la courſe Atalante excelle ;
Pour ramaſſer des pommes d'or,
Elle ralentit ſon eſſor,
Et le prix eſt perdu pour elle.

Nous ne devons pas omettre un trait frappant de la vie de *Virgile*, qui, s'il eſt vrai, lui fait le plus grand honneur, & mérite d'être plus connu. On dit que cet Poëte fut admis dans le Conſeil ſecret du Prince. *Auguſte*, ou dégoûté de la ſuprême puiſſance ou effrayé du ſort de *Céſar*, peut-être même pour gagner l'affection du Peuple, en rétabliſſant la République, conſulta ſes amis ſur cette importante matiere. *Agrippa*, très-honnête homme, mais mauvais Politique, & naturellement timide, lui conſeilla de

ſuivre l'exemple de *Sylla*. *Mécénas*, qui connoiſſoit mieux l'ame de ſon maître, lui fit un beau diſcours pour lui perſuader le contraire. *Auguſte* voyant ſes confidens partagés dans leurs opinions, réſolut de conſulter *Virgile*.

On croit entendre *Auguſte* lui dire comme dans *Corneille*.

Ne conſidérez point cette grandeur ſuprême,
Odieuſe aux Romains, & peſante à moi-même;
Traitez moi comme ami, non comme ſouverain.
Rome, Auguſte, l'Etat, tout eſt dans votre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Aſie & l'Afrique
Sous les loix d'un Monarque ou d'une Républi-
que:
Votre avis eſt ma régle, & par ce ſeul moyen,
Je veux être Empereur ou ſimple Citoyen.

Un Poëte, dit *Dryden*, eut donc l'honneur de décider entre le gendre & le favori d'*Auguſte* ſur la queſtion la plus importante qui eût jamais été agitée. Voici de quelle maniere il s'expliqua.

» Le changement d'un gouvernement ré-
» publicain en Monarchie deſpotique, eſt or-
» dinairement accompagné d'une infinité de
» malheurs. La haine du Peuple & l'injuſ-
» tice font naître des jalouſies & des crain-
» tes perpétuelles; mais ſi le Peuple trouve
» un homme juſte en qui il puiſſe mettre ſa

» confiance, il ſera avantageux à chaque par-
» ticulier, & à tous en général, qu'un tel
» homme ſoit le Souverain. Si vous voulez
» donc continuer d'être juſte & magnanime,
» comme vous l'avez été juſqu'à préſent,
» votre puiſſance ſera ſans danger pour vous,
» & utile à tous les autres.

Tel eſt, en peu de mots, ce que nous ſavons de plus eſſentiel ſur *Virgile*, ce Poëte de la nature & de la raiſon, qui inſtruit la poſtérité par la ſageſſe de ſes mœurs & par la beauté de ſes écrits. Il nous auroit été facile de raſſembler une infinité de paſſages anciens & modernes ſur ce grand homme; mais ce travail ennuyeux & ſuperflu peut-il contribuer à ſa gloire? Nous nous contenterons de rapporter ici quelques éloges; & comme c'eſt au génie à apprécier le génie, nous choiſirons nos exemples dans les Poëtes. L'encens ſera plus digne d'être offert ſur les autels du rival d'*Homère*, d'*Héſiode* & de *Théocrite*.

I.

Éloges de Virgile.

Un des ornemens du ſiécle de *Léon X*, le célébre *Vida*, étoit pénétré d'enthouſiaſme pour *Virgile*. Jamais Poëte n'en a parlé avec plus de tranſports. Il offre ſans ceſſe aux éleves des Muſes ce modele accompli.

» Le plus digne enfant d'*Apollon*, *Virgile* » parut. Il éleva ſa tête ſublime, & fit bril- » ler à nos yeux le jour le plus pur, après » les ſombres brouillards & les triſtes fri- » mats. Ce fut lui qui fit diſparoître toute » cette rouille des Anciens, & qui porta » par-tout l'élégance & la correction de l'art. » Son ame, ſa voix, ſont l'ame & la voix » d'un Dieu. Muſes, répandez ſur lui vos » corbeilles pleines de fleurs; rendez hon- » neur à un Poëte digne de vous, que ſon » art & ſon génie ont mis au-deſſus de tous » les Grecs, &c.

Decus à te principe noſtrum
Omne Pater, &c.

» C'eſt à toi, pere de nos Muſes, que » nous devons notre gloire; c'eſt par » toi que les Poëtes d'Italie ont ſuſpendu » dans nos Temples les trophées qu'ils ont » remportés ſur les Grecs. La Grèce elle- » même te regarde avec admiration dans les » Champs Elyſiens, & ſe leve par reſpect » pour entendre tes vers. Sans toi rien n'eſt » beau pour nous: tous les Latins ont les » yeux attachés ſur toi. C'eſt ta ſublime vertu » qui nous ſoutient. Notre enfance te nomme » avec vénération, & ſe nourrit de tes le- » çons. Quel Poëte oſeroit te diſputer le » prix? Que tous les ſiécles ſe ſoumettent » & reconnoiſſent que les premiers honneurs » te ſont dûs!

Fortunate operum, tua præſtans gloria fama, &c.

» Heureux génie ! ta renommée ſurpaſſe » toute autre renommée. Ta voix n'a rien » de mortel. *Apollon* lui-même, épris de la » beauté de ton eſprit, t'a comblé encore » de ſes dons, & t'a donné ſa ſcience & ſon » art... Reçois nos vœux & nos hommages; » reçois notre encens & nos autels.

O Decus Italiæ, Lux ô Clariſſima vatum Te colimus, &c.

» Gloire de l'Italie ! gloire des Poëtes ! » nous chantons à jamais tes vertus. Je te » ſalue, Poëte divin ! Poëte ſaint ! tu n'as » plus beſoin de nos ſuffrages : on ne peut » rien ajouter à tes honneurs. Verſe dans » nous tes flammes vertueuſes, ou plutôt » viens dans nous habiter dans nos cœurs.

Pope, dans ſon *Temple de la Renommée*, Ouvrage de l'imagination la plus belle & la plus féconde, après nous avoir peint le grand *Homère* aſſis ſur un trône compoſé de diamans éternels, & ornant une des colonnes qui environnent le tabernacle de la Renommée, deſſine un autre tableau non moins varié & agréable. Auprès de la colonne ſur laquelle étoit gravé l'illuſtre Pere de la Poëſie, s'en élevoit une autre qui ſer-

voit de baſe à un trône d'or le p
L'ouvrage en étoit fini : un ciſeau
infatiguable l'avoit travaillé. Ce tr
occupé par le Poëte de Mantoue ;
ſoit ſagement de ſon triomphe : ſo
tien étoit grave & ſon regard tr
Grand ſans orgueil, majeſtueux a
deſtie, il avoit un œil reſpectueux
attaché ſur *Homère*. Une ſculpture
repréſentoit ſur l'arrondiſſement d
lonne les guerres du Latium, le fie
mordant la pouſſiere, l'infortuné
étendue ſur un bucher, *Enée* cou
le poids de ſon pere : Troye paroiſſ
en flammes ſur un fond d'or ébloui
ſur le pied du trône étoient écrits en
d'or ces mots :

Arma, virumque Cano.

II.

Des Eglogues de Virgile.

Il ſavoit, aux diſcours de la ruſticité,
Donner de l'élégance & de la dignité.

Virgile eſt le ſeul Poëte Latin q
cellé en ce genre. Les Muſes cha
ſelon *Horace*, l'ont doué d'une do
gérement aſſaiſonnée.

Molle atque facetum,

Imitateur fidele de *Théocrite*, il s'écarte rarement de la belle ſimplicité qui fait le charme du Poëte Grec. Il a quelquefois ſa douceur, ſon feu, ſa mélodie, ſes images. Ses peintures paroiſſent toujours deſſinées d'après nature. Il nous touche, nous attache par les graces naïves & l'aimable ſincérité de ſes Bergers.

C'eſt en liſant *Théocrite*, *Virgile*, *Geſner*, &c. que l'on eſt tenté de s'écrier :

Que je t'aime, ô ſimple nature !
Toujours belle ſans impoſture,
Tu plais en tout temps, en tout lieu.
Non, il n'eſt que toi d'immortelle ;
Toujours vraie & toujours nouvelle,
Tu charmes le cœur & les yeux.

Ceux qui peuvent ſe plaire aux Paſtorales quinteſſenciées, fades & romaneſques de *Fontenelle ;* ceux qui s'extaſient à des diſcours de ruelle, à des tendres amourettes, à des penſées fines, à un langage doucereux, pourront-ils jamais goûter le ſtyle & les images de *Virgile ?* Quelle diſtance entre l'Auteur moderne & ce Poëte de la nature !

Combien le bel eſprit eſt loin du ſentiment !

Les peintures de la vie paſtorale, les images champêtres ne nous flattent plus. Nous

penſons, au lieu de ſentir ; nous analyſo
au lieu de peindre : une froide & ſub
métaphyſique s'eſt unie à la plaintive l
gie, à l'Eglogue naïve. Ce genre de Poë
chéri des Anciens, & ſi propre à épurer
mœurs, à nous faire goûter les plaiſirs
nocens & la ſimplicité des premiers âg
ce genre aimable nous paroît fade &
nuyeux, parce que l'eſprit l'a gâté par
ornemens.

La Bergere outrant ſa parure,
N'a plus que de faux agrémens ;
Le Berger quittant la nature,
N'a plus que de faux ſentimens ;
Et ce qu'on appelle l'Eglogue,
N'eſt ſouvent qu'un froid dialogue,
D'Acteurs dérobés aux Romans.

Qu'y a-t'il de plus éloigné de la ſim
cité de *Virgile*, que la plupart de nos Eg
gues ? Ce ſont de fauſſes fleurs, des pen
recherchées & brillantes qui éblouiſſent
inſtant, mais qu'on apprécie bien vîte, qu
on les conſidere de près. L'envie de bri
fait qu'on s'éloigne de jour en jour des
ſimples & naturels de *Théocrite*, de *Bi*
de *Moſchus*, de *Racan*, de *Segrais*,
Madame *Deshoulieres*, de *La Fontaine*,
Une jolie piéce de vers dans laquelle
analyſe ingénieuſement les myſteres du cœ

ne vaut pas deux vers de *Virgile* : les idées, les diſcours de ſes Bergers ſe reſſentent de l'ingénuité de leurs mœurs. Ce Poëte divin offre par-tout la nature, mais la nature dans ſa fleur : il ne répand qu'images & ſentimens.

La nature ſur chaque image
Doit guider les traits du pinceau :
Tout y doit peindre un payſage,
Des jeux, des fêtes ſous l'ormeau ;
L'œil eſt choqué, s'il voit reluire
Les palais, l'or & le porphire,
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Comparez le ſtyle brillant de nos *Eglogues de Cythère* à ces vers ſimples & naturels.

Ite, meæ, felix quondam pecus, ite capellæ ;
Non ego vos poſt hac, viridi projectus in antro
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.

L'Auteur qui veut avoir de l'eſprit, & qui parle le langage orné & raffiné des courtiſans, laſſe & fatigue bientôt ; mais le Poëte Latin vous attache, vous intéreſſe de plus en plus, parce qu'il eſt vrai, naturel, & qu'il ne ſort point du ſtyle paſtoral.

Racan n'eſt pas mis au nombre des bons

Poëtes en ce genre, pour avoir fait d
un de ſes Bergers :

Quel miracle de voir en un lieu triſte & ſon
Une Déeſſe en terre, & le ſoleil à l'ombre !

S'il mérite d'être comparé à *Théocri*
à *Virgile*, c'eſt lorſqu'un de ſes Be
chante ſes vers qui ſont d'une douceu
mirable.

Paiſſez, cheres brebis, jouiſſez de la joie
Que le ciel vous envoie, &c.

Segrais, qu'il eſt impoſſible de lire
qu'il traduit l'*Enéide*, eſt dans le genre
toral un de nos meilleurs modeles. Les
ciens ſemblent accorder ſes pipeaux
ques & ſa flûte champêtre. Ses penſées
naturelles, ſon ſtyle pur & fleuri, ſa v
fication douce & harmonieuſe. Ses Be
ſont tendres, & non métaphyſiciens : o
peut juger par ce morceau plein de ſ
ment qu'il a imité d'*Horace*.

Aminthe, tu me fuis, & tu me fuis, volage,
Comme le fan peureux de la biche ſauvage,
Qui va cherchant ſa mere aux rochers écartés
Il craint du doux zéphir les troubles agités ;
Le moindre bruit l'étonne. Il a peur de ſon
bre ;
Il a peur de lui-même & de la forêt ſombre.

Arrête, fugitive ; & quoi ! .... fuis-je à tes yeux
Un tigre dévorant, un lion furieux ?
Ce que tu crains en moi n'eſt rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, & qui te rend ſi belle,
&c. ».

Tout le monde ſait par cœur le morceau qui commence par ces mots :

Heureux qui vit en paix du lait de ſes brebis, &c.

Voulez-vous dans notre Langue un exemple du ſentiment le plus pur ? Ecoutez le même Poëte.

Timarete s'en eſt allée,
L'ingrate, mépriſant mes ſoupirs & mes pleurs ;
Laiſſe mon ame déſolée
A la merci de ſes douleurs.
Je n'eſpérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le déplorable cours ;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

Combien ce morceau a-t'il plus de vérité & de naturel que le diſcours de ce Métaphyſicien habillé en Berger ?

Il ne connoît nul art en aimant que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflammer ;

IV.

L'Eglogue *Formoſum Paſtor Corydon*, &c. eſt dans le goût de *Théocrite*. Elle reſpire le ſentiment & la paſſion. *Corydon* ſe plaint de l'inſenſibilité de l'aimable *Alexis*, & il emploie les expreſſions les plus vives pour l'attirer dans les campagnes.

Quem fugis, ah demens? habitarunt dî quoque ſylvas, &c.

Ce beau morceau a été imité librement & avec graces par M. de *Sivry*. Il a ſubſtitué le nom d'*Eglé* à celui d'*Alexis*, qui eſt dans l'original.

Pourquoi, cruelle Eglé, fuyez-vous les forêts?
Les Dieux ont habité ſous leurs ombrages frais:
Long-temps le beau Pâris a chéri ſes aſyles.
Laiſſez Pallas ſe plaire au tumulte des Villes;
Aimez, ainſi que nous, & brûlez une fois:
Vous ne vous plairez plus qu'au ſilence des bois.
Le lion eſt ſuivi du chaſſeur intrépide,
Lui-même il ſuit le loup, le loup l'agneau timide;
L'agneau ſuit en tout lieux celui qui le conduit,
Et moi les pas d'Eglé, qui ſans ceſſe me fuit;
Mars brûle pour Vénus, Narciſſe pour lui-même;
Chacun ſuit ſon attrait: c'eſt vous, Eglé, que j'aime.

Voyez ces bœufs tardifs au hameau de retour,
Et l'ombre s'agrandir de la chute du jour.
Je brûle cependant d'un feu qui croît ſans ceſſe ;
Ah ! malheureux ! oublie une folle tendreſſe :
Ah ! Sylvandre, Sylvandre ! appelle ta raiſon . . .
Mais que peut-elle, hélas ! contre un ſi noir poiſon ?

V.

Quelle naïveté champêtre ! quelle aimable ſimplicité dans ces paroles du Berger !

Deſpectus tibi, nec qui ſim quæri Alexi,
Quam dives pecoris, nivei quam lactis abundans, &c.

Pourquoi me fuyez-vous ? j'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuſe enrichit de ſes eaux ;
En lait délicieux mes brebis ſont fécondes,
Lors même que l'hiver glace l'air & les ondes ;
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens ſouvent le prix des champêtres concerts ;
Et ſi ce ruiſſeau pur qui coule en ce bocage
N'abuſe point mes yeux d'une flatteuſe image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai conſulté ce criſtal immobile,
Mon air ne cède en rien aux graces de Mirtile.

VI.

Virgile s'éleve quelquefois au-d
la ſimplicité paſtorale. Le ſujet, pa
ple, de la IVe. Eglogue, eſt gran
gnifique. Ce ne ſont plus des Ber
s'entretiennent de leurs amours; ce
plus des combats champêtres: il n
queſtion de brebis, de pâturages, de
d'humbles bruyeres, & de la ſimp
ture de la vie ruſtique: le Poëte
même dans cette Eglogue héroïque
trouve toute l'élévation & toute l
de l'Ode. *Virgile* y bénit le régne
d'*Auguſte*: la naiſſance d'un enfa
mener la félicité publique: le ſiéc
expire, & à cet âge ſuccede un no
d'or, où régneront l'abondance &

Le ton myſtérieux & prophétique
Piéce a donné lieu à une infinité
jectures haſardées. On a prétendu
Païens s'étoient convertis à notre
après une lecture réfléchie de cette
perſuadés que le Poëte avoit prédi
ſance de J. C. dans ces vers.

Jam redit & virgo, redeunt Saturni
Jam nova progenies cœlo dimittitur
Tu modo naſcenti puero, quo ferrea
Deſinet, ac toto ſurget gens aurea
Caſta fave Lucina, tuus jam regnat

Rouſſeau a puiſé dans cette Eglogue une partie des beautés de ſon Ode ſur la naiſſance du Duc de Bretagne.

Les temps prédits par la Sybille
A leurs termes ſont parvenus ;
Nous touchons au régne tranquille
Du vieux *Saturne* & de *Janus* !
Voici la ſaiſon déſirée,
Où *Thémis* & ſa ſœur *Aſtrée*,
Rétabliſſant leurs ſaints autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Quel Dieu propice nous ramene, &c.

VII.

L'Eglogue VIII eſt imitée de la IIe & IIIe Idyle de *Théocrite*. Un Berger raconte ainſi la naiſſance de ſon amour.

Sæpibus in noſtris parvam te roſeida mala
(Dux ego veſter eram) vidi cum matre legentem ;
Alter ab undecimo tum me jam cæperat annus,
Jam fragiles poteram à terrâ contingere ramos.
Ut vidi, ut perii ! ut me malus abſtulit error !

Tu n'étois qu'un enfant, & tu ſuivois ta mere,
Quand je te fis entrer au verger de mon pere ;
Moi, je pouvois alors compter douze ans entiers ;
Et déja j'atteignois aux branches des pommiers.
C'eſt là que je te vis, ah ! trop funeſte vue !
J'y puiſai dans tes yeux le poiſon qui me tue.

Le dernier vers,

Ut vidi, ut perii ! &c.

a été rendu ſupérieurement par *Racine*. *Phèdre* dit à *Ænone*, en parlant d'*Hyppolite*.

Athènes me montra mon ſuperbe ennemi :
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue :
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
&c.

Voici un fragment de la *Pharmaceutrée* de *Théocrite*, qui peint auſſi une paſſion naiſſante.

Imitation de la Pharmaceutrée de Théocrite.

FRAGMENT.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour,
Comme en mon ſein les friſſons & la flâme
Se ſuccédoient, me perdoient tour-à-tour,
Quels doux tranſports égarerent mon ame,

Comment mes yeux cherchoient en vain le jour,
Comme j'aimois, & ſans ſonger à plaire !
Je ne pouvois ni parler ni me taire ...
Reine des nuits, dis quel fut mon amour !
Mon amant vint : ô momens délectables !
Il prit mes mains ; tu le ſais, tu le vis :
Tu fus témoin de ſes ſermens coupables,
De ces baiſers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, paſſez-vous ſans retour ?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée :
Reine des Dieux, dis quel fut mon amour !

(M. DE VOLTAIRE.)

VIII.

Voulez-vous connoître quelle eſt l'expreſſion ſimple d'un cœur paſſionné ? Liſez ces beaux vers.

Hùc ades, ô Galatea : quis eſt nam ludus in undis ?
Hic ver purpureum : varios hic flumina circum
Fundit humus flores, &c. (IXe. Egl.)

Quelles images naïves ! quel coloris ! quelle douceur !

» Venez dans ce ſéjour charmant, ô ma chere *Galatée* ! Vous y verrez régner un printemps éternel ; les rivages de ce fleuve ſont émaillés de mille

fleurs. Voyez comme ce beau peuplier éte
rameaux pour couvrir cette grotte obſcur
ombrage épais, & comme cette vigne qui
lentement, forme tout autour mille agr
feſtons ».

Rouſſeau a rendu toutes les beaut
l'original dans une Eglogue digne de
gile.

Revenez, revenez, aimable *Galatée.*
Déja d'un verd naiſſant les arbres ſont paré
Les fleurs, de leur émail, enrichiſſent nos
Qui peut vous retenir loin de ces doux riva
Avez-vous oublié nos jardins, nos bocage
Ah! ne mépriſez point leurs champêtres att
Revenez. Les Dieux même ont aimé les for

IX.

Le plus grand effort de l'art du Poëte
de s'oublier pour montrer la choſe qu'il i
C'eſt où *Virgile* excelle: on oublie le P
Il diſparoît pour vous montrer ce beau l

Muſcoſi fontes & ſomno mollior herba,
Et quæ vos rara viridis tegit arbutus um
Solſtitium pecori defendite!

Ruiſſeaux dont mille fleurs honorent les riva
Gazons, dont la fraîcheur nous invite au ſom
Arbres, à mes troupeaux prêtez vos dou
ges, &c.

Il vous occupe de cette aimable peinture qui rappelle tous les charmes de l'âge d'or.

Molli paulatim flaveſcet campus ariſta, &c.
(Egl. IV)

On déſire être tranſporté dans cet autre endroit.

O mihi tum quam molliter oſſa quieſcant;
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores! &c.

Quelle douceur! quelle élégance! quelle préciſion! quelle poéſie délicieuſe!

Ses vers ſemblables au criſtal d'une onde pure, préſentent toujours la vérité de l'objet. Que ceux-ci ſont aiſés, coulans & harmonieux!

Hic gelidi fontes: hic mollia prata, Lycori
Hic nemus, hic ipſo tecum conſumerer ævo,
&c.

Viens, belle Lycoris, le criſtal des fontaines
Arroſe ici les bois, & brille dans les plaines.
Que ces lieux enchantés n'ont-ils pu te charmer?
Juſqu'au dernier ſoupir je t'y voudrois aimer,
&c.

Quelle délicateſſe de ſentiment dans les vers ſuivans!

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

Aminthe, d'un regard, m'attaque quelquefois,
Et la folâtre après se sauve dans ces bois:
Elle passe & s'enfuit; & cependant la belle
Veut toujours être vue, & qu'on coure après elle.

Et dans ce morceau où la nature parle seule!

Certum est in Sylvis, inter spelæa ferarum
Malle pati, teneriſque meos incidere amores
Arboribus: crescent illæ, crescetis amores.

En mille & mille lieux de ces rives champêtres,
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en apperçoive, il croîtra chaque jour:
Hélas! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour

On se rappelle ces beaux vers de *Chaulieu.*

Sous ce tilleul, au frais, je viens me reposer.
Cet arbre porte encor le tendre caractere
Des vers que j'y gravai pour l'aimable Bergere.
Arbre, croissez, disois-je, où nos chiffres tracés
Consacrent à l'Amour nos noms entrelacés;
Faites croître avec vous nos ardeurs mutuelles;
Et que de si tendres amours,
Que la rigueur du sort défend d'être éternelles,
N'aient au moins de fin que la fin de nos jours.

X.

Des Géorgiques.

Les Ouvrages d'*Héſiode*, de *Nicandre*, d'*Aratus*, de *Théognis*, de *Manille*, de *Fracaſtor*, de *Ruccellaï*, & de tous les Poëtes Didactiques anciens & modernes, ne peuvent être comparés à ce chef-d'œuvre de la Langue Latine, pour la pureté, l'élégance, la juſte propriété de la diction, l'harmonie convenable des nombres, l'art unique de rendre vivans les ſujets les moins animés, & de ſemer les fleurs de la plus riche Poëſie, ſur ce qu'il y a de plus ſec & de plus aride. Il n'y a pas un ſeul vers qui ne ſoit admirable. Tout s'embellit ſous la plume de ce Poëte immortel; ſes épiſodes attachent l'eſprit, & remuent le cœur. La variété de ſes tableaux, ſes fictions de ſtyle, toujours nouvelles, toujours renaiſſantes, entretiennent l'admiration du Lecteur. La douceur, la grace, l'harmonie, les images, les ſentimens, les préceptes, tout en eſt divin.

Comme les *Géorgiques* portent par-tout l'empreinte du génie, on eſt embarraſſé ſur le choix des morceaux qu'on veut préſenter. C'eſt un édifice magnifique & parfaitement régulier, ſitué ſi avantageuſement, qu'il paroît également beau, ſous quelqu'aſpect qu'on l'enviſage.

Nous rapporterons différentes imitations

des endroits les plus frappans, & nous laiſſerons à l'Homme de goût & au Littérateur éclairé, le ſoin de les apprécier.

XI

Dans un ſujet naturellement froid, le Poëte doit captiver l'attention du Lecteur par une invocation pompeuſe. *Virgile* invoque au commencement des *Géorgiques* tous les Dieux & toutes les Déeſſes : le ciel doit lui dicter ce qu'il va chanter.

Vos ô Clariſſima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum ; &c.

Aſtres brillans du monde, ô ſecourables Dieux,
Qui conduiſez l'année errante dans les cieux !
Bacchus, & vous Cérès, ſi les moiſſons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens & le gland des forêts :
O vous, Faunes légers qu'adorent les campagnes,
Vous, Nymphes, qui peuplez les bois & les montagnes,
Accourez à ma voix : je chante vos préſens, &c.
(M. DE MALFILATRE.)

Le début de l'*Enéide* eſt plus ſimple, plus modeſte, par la raiſon que le ſujet eſt fécond, & ſe ſoutient aſſez de lui-même.

Le Poëte promet peu, & donne beaucoup. C'eſt peut-être la plus grande preuve de ſon goût & de ſon jugement. *Boileau* dit dans un endroit, en parlant du Poëme épique.

Que le début ſoit ſimple, & n'ait rien d'affecté ;
N'allez pas, dès l'abord, ſur Pégaze monté,
Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une ſouris.
O que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adreſſe,
Qui, ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux :
Je chante les combats, & cet homme pieux
Qui des bords Phrygiens, conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muſe, en arrivant, ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.

L'exorde de l'*Iliade* a la même ſimplicité. Le Poëte annonce ſon ſujet ſans pompe & ſans ornemens.

Muſe, chante avec moi la colere implacable,
Qui ſervant des Deſtins l'arrêt irrévocable,
Dans les champs d'Illion, ſous ſes fameuſes tours,
Livra tant de héros à la faim des vautours,

Du jour que s'enflamma la querelle homicide
D'Achille, fils des Dieux, & du ſuperbe Atrid

Le Pere de la Poëſie allume ſa verve pa degrés : il va bientôt exciter le plus gran enthouſiaſme.

XII.

Occupations du Laboureur pendant l'hiver

Frigoribus parto Agricola plerumque fruuntur, &c.
(L. I.)

Ce n'eſt que dans l'hiver, aux heures inutiles,
Qu'on voit les Laboureurs, ſous leur chaume tran quiles,
Boire enſemble, & goûter *avecque* liberté
Les fruits délicieux que leur donne l'été ;
Et dans les longs repas, où la ſaiſon convie,
Oublier les chagrins de leur pénible vie.
C'eſt le temps cependant qu'ils ramaſſent le gland
La verdoyante olive, ou le myrthe ſanglant ;
Qu'ils tendent des filets au ramier, à la grive,
Et lancent dans les bois la biche fugitive,
Quand les fleuves groſſis roulent ſous les gla çons,
Et que la neige épaiſſe enſevelit les monts.
(MARTIN.)

XIII.

Homère, *Héſiode*, *Pindare*, &c. avoient peints avant *Virgile*, *Jupiter* foudroyant les Titans. Le Poëte Latin rend en trois vers ce trait de la Fable. Voyez quelle harmonie imitative, quelle riche poëſie régne dans ce morceau !

Ter ſunt conati imponere Pelio Oſſam
Scilicet, atque Oſſæ frondoſum involvere Olympum.
Ter pater extructos disjecit fulmine montes.

Trois fois ſur Pélion, tous ces monſtres horribles
Virent l'Oſſa hauſſé par leurs efforts pénibles,
Et ſur l'Oſſa l'Olympe entaſſé par trois fois,
Porta ces fiers Titans, & gémit ſous le poids :
Mais la foudre frappant & géans & montagnes,
Trois fois les fit rouler dans les vaſtes campagnes.

On ſe rappelle, en liſant ces images ſublimes, la belle Ode de *Malherbe* adreſſée à *Louis XIII.* Animé par la grande peinture de *Virgile*, il dit :

Telle en ce grand aſſaut, où des fils de la terre
La rage ambitieuſe à leur honte parut ;
Elle ſauva le ciel, & rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déja de tous côtés, s'avançoient les approches,
Ici couroit Mimas, là Typhon se battoit :
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient détachés :
Phlègre, qui les reçut, prit encore la foudre
Dont ils furent touchés.

Quelle force ! quel feu ! quel enthousiasme ! Malheur aux ames froides qui ne sentent pas ces sublimes beautés !

XIV.

Episode sur la mort de César.

Le premier Livre est terminé par ce magnifique Episode : les vers en sont pompeux & pleins de force.

Solem quis dicere falsum
Audeat ? Ille etiam cæcos instare tumultus ;
&c.

Qui pourra d'imposture accuser le soleil ?
Souvent même il prédit le secret appareil

Des troubles, des combats, des crimes prêts
d'éclore,
Et qu'une épaiſſe nuit à nos yeux couvre encore.
Quand *Céſar* expira, le ſoleil dans ſon cours
N'éclaira qu'à regret le dernier de ſes jours;
Le ſoleil vit nos pleurs, le ſoleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînoient la mort de ce grand
homme.
Il partagea ſon deuil; cet aſtre étincelant
D'un voile enſanglanté couvrit ſon front brillant;
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit, à cet aſpect, une nuit éternelle.
Hélas! tout dans ces temps, annonçoit nos re-
vers,
Tout nous épouvantoit, & la terre & les mers:
Et des chiens ménaçans les clameurs importunes,
Et l'oiſeau précurſeur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô Dieux! dans ces jours de
terreur,
Vîmes-nous de l'Ethna les volcans en fureur
S'échapper à travers ſes fournaiſes briſées!
Des foudres ſouterrains, des roches embraſées,
Des torrens de fumée, obſcurciſſant le jour,
Rouler en tourbillon dans les champs d'alentour!
Un bruit de chars, un choc d'inviſibles armées,
Fit trembler du Germain les Villes alarmées.
L'Apennin treſſaillit, & ſur ſes fondemens
Les Alpes à grand bruit s'agiterent long-temps.

Des ſpectres infernaux, dans l'horreur des nuits ſombres,
Se traînoient. Au milieu du ſilence & des ombres,
On entendoit au loin retentir une voix
Lamentable, & des cris ſortir du fond des bois.
Des fleuves étonnés les ondes reculerent;
La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlerent;
Et dans nos temples ſaints, ſéjour des immortels,
On vit les Dieux d'airain pleurer ſur leurs autels.
Le roi des fleuves même, affreux dans ſes ravages
Le ſuperbe Eridant, franchiſſant ſes rivages,
De ſon onde écumante, épandue à grands flots
Entraînoient les Paſteurs, leurs toits & leurs troupeaux.
Dans le ſanc des taureaux les miniſtres céleſtes
Ne voyoient chaque jour que des ſignes funeſtes
De longs ruiſſeaux de ſang épouvantoient nos yeux;
Et des loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvroit l'air de ſes voiles paiſible
Effrayoient les cités de hurlemens horribles.
Jamais, en un ciel pur, & dans des jours ſereins
La foudre plus ſouvent n'étonna les humains;
Et jamais plus ſouvent les comètes cruelles
Ne lancerent ſur nous les triſtes étincelles.

(M. DE MALFILATRE.

Ce beau morceau a auſſi enflammé la verve de l'Auteur d'*Hipermeneſtre*. Voici ſon imitation.

Soleil, non, ce n'eſt point par des préſages vains
Qu'on t'a vu de leurs maux avertir les humains ;
Ton front ſouvent annonce & les perfides trames,
Et les diviſions qui couvent dans les ames.
Dans ce jour de déſaſtre où Céſar eſt tombé,
Ton orbe ſans lumiere, immobile & plombé,
Imitant par ſon deuil notre douleur mortelle,
Fit craindre à l'homme impie une nuit éternelle ;
Tout nous ſervit d'augure, & la terre & les eaux,
Les chiens hurlant dans l'ombre, & le cris des corbeaux.
Combien de fois d'Ethna les fournaiſes briſées,
Vomirent par torrens les cendres embraſées,
Et lançant les rochers de ſes gouffres ardens,
D'une lave brûlante inonderent nos champs !
Des bruits d'armes dans l'air vers le Rhin s'entendirent,
D'inconnus tremblemens les Alpes treſſaillirent ;
En échos prolongés de lamentables voix
Vinrent ſouvent troubler le ſilence des bois ;
Dans les ombres du ſoir des fantômes errerent,
Prodige encore plus grand, les animaux parlerent.

L'airain, le marbre pleure aux a
Dieux;
La terre ouvre ſes flancs; les fleuves
S'arrêtent; l'Eridan, leur monarqu
De ſes flots orageux entraîne comm
Les pins déracinés, l'étable & les t
Les viſceres flétris dans le flanc des
Frappent l'œil étonné du Prêtre qui
Une ſource de ſang au fond des puit
Les loups, de nos remparts, pouſſe
mens
Vers un ciel enflammé qui s'ouvre
mens;
L'éclair preſſe l'éclair, & la comète
Traîne au loin dans les airs ſa queue
Aux champs de Macédoine, ainſ
mains
Une ſeconde fois Romains contre R
Dieux! vous l'avez ſouffert que deu
trie
Engraiſsât de ſon ſang les plaines d'
Loin de ces temps d'orage, un jou
dans,
Ouvrant avec le ſoc ces déplorables
Heurteront les débris des armures in
Et les caſques rouillés & les tron
ces,

Et des grands ossemens qui surprendront leurs yeux,
Ils sèmeront ces champs, tombeaux de leurs aïeux.

(M. Lemierre.)

XV.

Virgile anime & passionne tout. Les arbres mêmes vous touchent.

Exiit ad cœlum ramis felicibus arbor
Miraturque novas frondes, & non sua poma, &c. (Géorg. L. XI.)

Bientôt ce tronc s'éleve en arbre vigoureux;
Et se couvrant des fruits d'une race étrangere,
Admire ces enfans dont il n'est pas le pere.

C'est ainsi que *Rousseau* fait nous intéresser pour un jeune arbrisseau qui se presse trop de fleurir.

Jeune & tendre arbrisseau, l'espoir de mon verger,
Fertile nourrisson de Vertumne & de Flore,
Des faveurs de l'hiver redoutez le danger,
Et retenez vos fleurs qui s'empressent d'éclore,
Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

XVI.

Philomèle vous attendrit ſur ſes
Il n'y a perſonne qui n'ait lu cent
belle comparaiſon.

Qualis populeâ mœrens Philomela ſi
&c.

Telle à l'écart, près de ſon nid perchée
Une colombe, au fond d'un bois caché
Demande, appelle & rappelle toujours
Ses chers petits, doux fruits de ſes amo
Qu'un doux paſteur a de ſa main groſſi
Tremblans & nuds, arraché ſous leur
Sur un rameau, là, ſeule en ſa douleu
La nuit l'entend lamenter ſon malheu
L'ombre s'enfuit, tout s'éveille, & l'a
Sur ſon rameau l'entend gémir encore.

L'original & l'imitation renfe
plus beaux vers du monde, & les
plis de ſentimens. M. *Ducis* ſe
côté de *Virgile*.

XVII.

Deſcription du Printemps.

Ver adeo frondi nemorum, ver utile ſylvis, &c.

Le Printemps rend aux bois des ornemens nouveaux :
Alors la terre ouvrant ſes entrailles profondes,
Demande de ſes fruits les ſemences fécondes.
Le Dieu de l'air deſcend dans ſon ſein amoureux,
Lui verſe ſes tréſors, lui darde tous ſes feux,
Remplit ce vaſte corps de ſon ame puiſſante ;
Le monde ſe ranime, & la nature enfante.
L'Amour, dans les forêts, réveille les oiſeaux :
L'Amour, dans les vallons, fait bondir les troupeaux.
Echauffés par Zéphir, humectés par l'Aurore,
On voit germer les fruits, on voit les fleurs éclore ;
La terre eſt plus riante & le ciel plus vermeil ;
Le gazon ne craint point les ardeurs du ſoleil,
Et la vigne, des vents oſant braver l'outrage,
Laiſſe échapper ſes fleurs & ſortir ſon feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers ;
Il vit le jeune oiſeau s'eſſayer dans les airs ;
Il ouvrit au ſoleil ſa brillante carriere,
Et pour l'homme naiſſant épura la lumiere, &c.

(M. DE LISLE.)

M. *Lefranc* a rendu cette belle deſcription du Printemps, de maniere à faire déſirer qu'il enrichiſſe la Poëſie Françoiſe d'une nouvelle traduction des *Géorgiques*. Les talens de cet Ecrivain célébre peuvent répondre du ſuccès.

C'eſt l'aimable Printemps, dont l'heureuſe influence
Des corps inanimés échauffe la ſubſtance.
C'eſt alors que le ciel répand tous ſes tréſors,
Ses eaux percent la terre, humectent ſes dehors;
Et ranimant les fruits, dont la sève eſt tarie,
Pénétrent chaque germe, & lui donnent la vie.
Les troupeaux dans les champs, les oiſeaux dans les bois,
De l'inſtinct amoureux ſuivent les douces loix.
Des vapeurs du matin la plaine eſt arroſée;
Le Zéphir ſur les fleurs agite la roſée.
L'horiſon brille aux yeux d'un feu pur & vermeil;
Le gazon s'embellit des regards du ſoleil.
Sur ce riche côteau la vigne renaiſſante
Promet à nos déſirs une Automne abondante;
Et le pampre ne craint, pour ſes tendres bourgeons,
Ni les torrens du ciel, ni les froids aquilons.
Je crois voir commencer le cours du premier âge;
De l'univers naiſſant le Printemps eſt l'image.
Il anima les cieux & la terre & les flots,
Quand l'univers ſortit des gouffres du cahos:

Les habitans de l'air & le peuple de l'onde
Reſſentirent ſoudain ſa préſence féconde.
L'homme fut ébloui de ſon propre ſéjour,
Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

XVIII.

Délices de la ſolitude & de la vie champêtre.

Preſque tous les Poëtes anciens & modernes, touchés des charmes de la vie paſtorale, les ont célébré dans leurs Ouvrages. *Homère*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Ovide*, *Horace*, *Fenelon*, *Geſner*, *Rouſſeau*, &c. ont tracé avec plaiſir les tranquilles occupations des heureux habitans de la campagne: ils ſont pleins d'images champêtres. Perſonne ne s'y arrête avec plus de complaiſance que *Virgile*: ſon amour de la ſimplicité régne dans ſes trois Poëmes. Il triomphe ſur-tout dans ce morceau, qui couronne le IIe Livre.

O fortunatos nimium, ſua ſi bona norint
Agricolas! &c.

Ah! loin de tous ces maux que le luxe a fait naître,
Heureux le laboureur, trop heureux s'il ſait l'être!
La terre libérale & docile à ſes ſoins
Contente, à peu de frais, ſes ruſtiques beſoins.

Il ne voit point chez lui, ſous de
que,
Des flots d'adulateurs inonder ſes
Il ne voit pas le peuple y dévorer
De riches tapis d'or, des vaſes pr
D'agréables poiſons ne brûlent pc
Le fard n'altere point la blanche
Il n'a point tous ces arts qui tro
nui ;
Mais que lui manque-t'il ? la na
Des grottes, des étangs, une clai
Dont l'onde en murmurant l'end
chêne,
Un troupeau qui mugit, des vall
Ce ſont là ſes tréſors, ce ſont là
C'eſt dans les champs qu'on trou
neſſe ;
C'eſt là qu'on ſert les dieux, qu'c
leſſe ;
La juſtice fuyant nos coupables c
Sous le chaume innocent porta ſ

Et dans cet endroit délicieu

O qui me gelidis in vallibus h
Siſtat, & ingenti ramorum pr
(Georg. L. II
Me verò primum dulces ante om

Si bien imité par *La Fonta*

Solitude où je trouve une douceur ſecrette,
Lieux que j'aime toujours, ne pourrai-je jamais
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais?
O qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles!
Quand pourront les neufs Sœurs, loin des cours & des villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes?
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets?
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie?
La Parque, à filets d'or, n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point ſous de riches lambris;
Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voue au déſert de nouveaux ſacrifices, &c.

Que de ſentiment! que de poëſie, qu'il eſt difficile d'imiter ainſi!

XIX.

Le troiſiéme Livre des *Géorgiques* renferme le plus de vraie poëſie. *Virgile* le commence par la deſcription d'un Temple

imaginaire qu'il bâtit en l'honneur
Ce morceau eſt de toute beauté. Qu
riche, forte & nerveuſe dans la p
Cheval, dans la deſcription de la P
la Courſe des Chevaux, dans les a
animaux, &c.

PEINTURE DU CHEV

Nec non & pecori eſt idem delectus e

Dans le choix des courſiers ne ſois pa
vere :
Du troupeau, dès l'enfance, il fau
pere...
L'Etalon généreux a le port plein d'au
Sur ſes jarrets plians ſe balance avec g
Aucun bruit ne l'émeut : le premier d
Il fend l'onde écumante, affronte u
veau.
Il a le ventre court, l'encolure hardie
Une tête effilée, une croupe arrondi
On voit ſur ſon poitrail ſes muſcles f
Et ſes nerfs treſſaillir, & ſes veines s
Que du clairon bruyant le ſon guerri
Je le vois s'agiter, trembler, dreſſer
Son épine ſe double, & frémit ſur ſo
D'une épaiſſe criniere il fait bondir
De ſes nazeaux brûlans il reſpire la g
Ses yeux roulent du feu, ſon pied cr

On retrouve preſque tout *Virgile* dans cette traduction de M. l'Abbé *de Liſle.*

XX.

Courſe des Chevaux.

Ce morceau, imité d'*Homère*, eſt plein de force & de verve. La traduction ſuivante conſerve toute la chaleur de l'original.

Le ſignal eſt donné. Déja de la barriere,
Cent chars précipités fondent dans la carriere;
Tout s'éloigne, tout fuit: les jeunes combattans
Treſſaillans d'eſpérance & d'effroi palpitans,
A leurs bouillans tranſports abandonnent leur ame;
Ils preſſent leurs courſiers: l'eſſieu ſiffle & s'enflame.
On les voit ſe baiſſer, ſe dreſſer tour-à-tour;
Des tourbillons de ſable ont obſcurci le jour.
On ſe quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite;
Des chevaux haletans le crin poudreux s'agite;
Et blanchiſſant d'écume, & baigné de ſueur,
Le vaincu, de ſon ſouffle, humecte le vainqueur,
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime.

(M. DE LISLE.)

XXI.

Effets de l'A

Le Poëte repréſente ave
enflammées la violence de
un tableau peint d'après nat

Sed non ulla magis vires ind
Quàm venerem, &c.

Crains auſſi, crains l'Amour,
gueur
Des troupeaux, quels qu'ils ſ
gueur,
Que des fleuves profonds, q
tagne
Séparent le taureau de ſa belle
Ou que, loin de ſes yeux, dan
Près d'une ample pâture, il den
Près d'elle il fond d'amour, il
bre,
Et néglige les eaux & la verdur
Souvent même, troublant l'
peaux,
Une Hélene au combat entraîn
Tranquille, elle s'égare en un
Ses ſuperbes amans s'élancent

us deux, les yeux baiſſés, & les regards brû-
lans,
rechoquent leurs fronts, ſe déchirent les
flancs.
leur ſang qui jaillit les ruiſſeaux les inondent,
eurs mugiſſemens les vaſtes cieux répondent.
ir'eux point de traité: dans de certains dé-
ſerts,
vaincu déſolé va cacher ſes revers,
pleurer d'un rival la victoire inſolente,
perte de ſa gloire, & ſur-tout d'une amante;
vers ces bords chéris, tournant encore les
yeux,
andonne l'empire où régnoient ſes aïeux.
is l'Amour le pourſuit juſqu'en ces lieux ſau-
vages;
, dormant ſur des rocs, nourri d'amers feuil-
lages,
ieux, il s'exerce à venger ſes affronts;
ſes dards tortueux, il attaque des troncs.
a front combat les vents, ſon pied frappe la
plaine,
ſous ſes bonds fougueux, il fait voler l'arêne.
ls c'en eſt fait, il part, & bouillant de déſirs,
l'orgueilleux vainqueur va troubler les plai-
ſirs.
l par un pli léger, ridant le ſein de l'onde,
flot de loin blanchit, s'allonge, s'enfle &
grande,

Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe: un noir limon bouillonne ſur les mers.
Amour! tout ſent tes feux, tout ſe livre à ta rage,
Tout, & l'homme qui penſe, & la brute ſauvage,
Et le peuple des eaux, & l'habitant des airs.
Amour! tu fais rugir les monſtres des déſerts;
Alors battant ſes flancs, la lionne inhumaine,
Quitte ſes lionceaux, & rode dans la plaine.
C'eſt alors que brûlant pour d'informes appas,
Le noir peuple des ours ſeme au loin le trépas:
Alors le tigre affreux ravage la Lybie.
Malheur au voyageur errant dans la Nubie!
Si le courſier fougueux ſent l'attrait du plaiſir,
Voyez-vous tout ſon corps friſſonner de déſir?
Il ne ſent plus le fouet, ne connoît plus les rênes;
Il vole, il franchit tout, & les bois & les plaines,
Et les rocs menaçans & les gouffres profonds,
Et les torrens enflés par les débris des monts.
L'horrible ſanglier ſe prépare à la guerre;
Il aiguiſe ſa ſerre, il tourmente la terre;
Contre un chêne ridé s'endurcit aux aſſauts;
Hériſſe tous ſes crins, & fond ſur ſes rivaux.
Que n'oſe un jeune amant qu'un feu brûlant dévore?
L'inſenſé! pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul traverſe, à la nage, une orageuſe mer.

Il n'entend ni les cieux qui grondent ſur ſa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ſes triſtes parens, de douleurs éperdus,
Ni ſon amante, hélas! qui meurt, s'il ne vit plus.
(M. DE LISLE.)

On peut comparer ce morceau avec celui de *Lucrèce*, IVe. Liv.

XXII.

Peinture de l'Hiver.

Le Poëte, en parlant des Scythes qui habitent le ſeptentrion, fait une vive peinture du froid qui régne dans ſes climats. Ses expreſſions ſont ſi énergiques, & peignent avec tant de force l'horreur de ce pays ſauvage, qu'on friſſonne, pour ainſi dire, en la liſant.

At non, quà Scythiæ gentes, Meoticaque unda,
Turbidus & torquens flaventes Iſter arenas,
&c. (L. III.)

Aux champs où l'Iſter roule ſes flots rapides
Aux bords du Tanaïs & des eaux Méotides,
Aux lieux où le Rhodope, après un long détour,
Termine vers le nord ſon oblique retour,
Aucun troupeau ne ſort de ſon étable obſcure.
Là, les champs ſont ſans herbe, & les bois ſans verdure.

On partage la douleur de ce Laboureur ; qui détache du joug le bœuf consterné de la mort de son compagnon.

It tristis arator
Mœrentem, &c.

L'autre, affligé de la mort de son frere,
Regagne tristement l'étable solitaire.
Son maître l'accompagne, accablé de regrets ;
Et laisse, en soupirant, ses travaux imparfaits.
. . . . . .
Rien ne peut des troupeaux ranimer la foiblesse,
Dans leurs regards est peinte une morne tristesse ;
Leur flanc est décharné, leur pas se ralentit,
Et, penché mollement, leur front s'appesantit.
Helas ! que leur servit de sillonner nos plaines,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines ?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons ;
Leurs mets, c'est l'herbe tendre & la fraîche verdure ;
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure ;
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.

L'effroi s'empare de notre ame à l'aſpect de la pâle *Tyſiphone*, échappée des Enfers, faiſant marcher devant elle les Tourmens & la Peur.

Sævit & in lucem Stygiis emiſſa tenebris
Pallida Tyſiphone, &c.

Tyſiphone, ſortant du gouffre des Enfers,
Epouvante la terre, empoiſonne les airs;
Et ſur les corps preſſés d'une foule mourante,
Leve de jour en jour ſa tête dévorante, &c.

XXIV.

Tableau de la vie champêtre.

Ceux qui aiment la vertu, dit M. *de Fenelon*, peuvent-ils comparer le luxe vain & ruineux qui corrompt les mœurs avec l'heureuſe & élégante ſimplicité, que les Anciens nous mettent devant les yeux? En liſant *Virgile*, je voudrois être avec ce vieillard qu'il me montre.

Namque ſub Ætaliæ memini me turribus alti,
&c. (*Géorg.* IV.)

Aux lieux où le Galeſe en des plaines fécondes,
Parmi les blonds épis roule ſes noires ondes,
J'ai vu, je m'en ſouviens, un vieillard fortuné,
Poſſeſſeur d'un terrain long-temps abandonné:

73242B

C'étoit un ſol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raiſins, & funeſte aux moiſſons.
Toutefois en ces lieux hériſſés de buiſſons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuſes,
Qu'élevoient avec ſoin ſes mains laborieuſes,
Un jardin, un verger, dociles à ſes loix,
Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit loin des Rois.
Le ſoir, des ſimples mets que ce lieu voyoit naître,
Ses mains chargeoient, ſans frais, une table champêtre;
Il cueilloit le premier les roſes du printemps,
Le premier de l'automne amaſſoit les préſens;
Et lorſqu'autour de lui, déchaîné ſur la terre,
L'hiver impétueux briſoit encore la pierre,
Interrompoit encor la courſe des ruiſſeaux,
Lui déja de l'Acanthe émondoit les rameaux;
Et du printemps tardif accuſant la pareſſe,
Prévenoit les Zéphirs, & hâtoit ſa richeſſe.
Chez lui le verd tilleul tempéroit les chaleurs;
Le ſapin pour l'abeille y diſtilloit ſes pleurs.
Auſſi dès le printemps, toujours prompts à renaître,
D'innombrables eſſaims enrichiſſoient leur maître;

Il preſſoit le premier ſes rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumoit ſous ſes mains, &c.

XXV.

Le IVe. Livre préſente la fable d'*Orphée* & d'*Euridice*. Rien n'eſt plus doux, plus harmonieux, plus touchant. Le génie du Poëte brille plus ici que dans tout le reſte des *Géorgiques*. Quelle délicateſſe dans le petit diſcours d'*Euridice !* Que de ſenſibilité dans les regrets de ſon époux ! quelle peinture du ſéjour des Enfers, mais ſur-tout quelle préciſion, quelle élégance, quelle vérité, quelle vivacité de ſentimens, jointe à la poëſie la plus magnifique & la plus ſublime ! Cet épiſode eſt un des morceaux les plus précieux de l'Antiquité.

Sarrazin en a fait une traduction qui mérite d'embellir cet Ouvrage. On pourra la rapprocher de celles de M. *Le Brun*, & de M. l'Abbé *de Liſle*.

Epiſode d'Orphée.

Le cœur rempli de gloire & de contentement,
Euridice vivoit avec ſon amant,
Quand, amaſſant des fleurs dans les vertes prairies,
Au retour du printemps nouvellement fleuries,
Un horrible ſerpent rencontré ſous ſes pas,
Mit fin à ſes plaiſirs par un cruel trépas.

De ce triſte accident les Dryades troublées ;
Pour pleurer leur compagne en ces lieux aſſemblées,
Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs :
Les ſommets de Rhodope en jetterent des pleurs,
Et les bois de l'Attique & les monts de Pangée,
Et les Gètes, & l'Hèbre en ſon onde affligée,
Et les rochers de Thrace eurent le ſentiment
De pleurer *Euridice*, & plaindre ſon amant.
Lui, ſur ſon triſte luth, d'une douce harmonie,
Seul, tâchant d'appaiſer ſa douleur infinie,
Soit que l'on vît mourir ou renaître le jour,
Aux rivages déſerts il chantoit ſon amour,
Et par-tout où ſa voix pouvoit être entendue,
Plaignoit inceſſamment *Euridice* perdue.
Même ayant pénétré dans l'éternelle nuit,
Par où juſqu'aux Enfers le Ténare conduit,
Vaſte commencement de cet Empire horrible,
Il aborda les Morts & leur Prince terrible,
Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié,
Ni les pleurs des humains, n'émurent à pitié.
De ſa charmante voix & de ſon luth forcées,
Du plus creux de l'Erèbe à l'inſtant ramaſſées,
Alloient, dans le ſilence & dans l'obſcurité,
Les images des morts privés de la clarté.
(Comme on voit des oiſeaux les troupes infinies,
Quand l'orage en hiver des monts les a bannies,

Ou que Veſper aux cieux vient ramener la nuit,
Voler vers les forêts, & s'y cacher ſans bruit)
Les hommes, les enfans & les hautaines ames
Des héros, les vieillards, les filles & les femmes,
Et les jeunes garçons, dès leurs printemps mourans,
Portés ſur les buchers aux yeux de leurs parens,
Que du Cocyte noir les ondes croupiſſantes,
Et de triſtes roſeaux les forêts vacillantes,
Et le Styx qui neuf fois coule tout à l'entour,
Enferment dans ces lieux ſans eſpoir de retour.
On dit que ces manoirs & ces gouffres horribles
Aux traits de la pitié ſe montrerent ſenſibles,
Les filles de la Nuit avec étonnement,
Firent de leurs ſerpens ceſſer le ſifflement;
Le chien qui de ſes cris bat ces rives déſertes,
Retint, près d'aboyer, ſes trois gueules ouvertes;
Le vent impétueux tout d'un coup s'arrêta,
Et d'un peu de repos *Ixion* ſe flatta;
Et déja retournant de ces demeures ſombres,
Dont les monſtres affreux qui tourmentent les ombres
Et les torrens de flamme empêchent le retour,
Ayant tout ſurmonté par un excès d'amour,
Il ramenoit au monde *Euridice* perdue
Qu'à ſes douces chanſons l'Enfer avoit rendue,
Forcé par un décret du tyran de ces lieux,
A ne la point revoir qu'il ne revît les cieux;

Quand tout ſoudainement une ardeur inſenſée,
De ce peu ſage Amant occupa la penſée,
Bien digne du pardon qu'on devoit lui donner,
Si l'Enfer implacable avoit ſu pardonner.
Il s'arrête; & déja proche de la victoire,
Hélas! vaincu d'amour, & privé de mémoire;
Sur le point de revoir la lumiere des cieux,
Vers ſa chere *Euridice* il détourne les yeux;
Lors ſon travail fut vain, lors ſa peine ſoufferte,
Ne fit que redoubler cette ſeconde perte.
Pluton ſembla ravi de rompre ſon accord;
Et, rendant *Euridice* au pouvoir de la mort,
Sur les flots de l'Averne aux manes redoutables,
Trois fois l'on entendit un murmure agréable.
Hélas, dit *Euridice* au fort de ſa douleur,
Tu te perds, tu me perds par un nouveau malheur;
D'où vient cette fureur ſi grande & ſi cruelle?
Déja le fier Deſtin aux Enfers me rappelle,
Et le peſant ſommeil qui me ferme les yeux,
M'éloigne pour jamais de la clarté des cieux.
Prends ce dernier adieu: l'obſcurité plus forte,
D'un tourbillon épais m'enveloppe & m'emporte,
Et je te tends en vain pour gages de ma foi
Ces inutiles mains qui ne ſont plus à toi.
Elle dit, & ſoudain comme on voit la fumée
Diſparoître à nos yeux dans les airs conſumée,

Légère elle s'enfuit des yeux de ſon amant ;
Et quoiqu'il embraſsât les ombres vainement,
Qu'il courût furieux au milieu des ténébres,
Qu'il fît retentir mille plaintes funebres,
Il ne la put revoir, & l'injuſte *Caron*
Par trois fois le chaſſa des bords de l'Achéron.
Cependant *Euridice*, au pouvoir de la Parque,
Déja froide, paſſoit dans la mortelle barque.
Qu'eût-il fait ? En quel lieu ſe fût-il retiré,
Ayant perdu deux fois cet objet adoré ?
Quels pleurs euſſent ému les ombres du Ténare ?
Et quel chant eût fléchi leur Déïté barbare ?
On dit qu'il fut ſept mois accablé de douleur,
A pleurer ſans relâche un ſi cruel malheur,
Dans le triſte ſéjour de ces roches ſauvages,
Qui du fleuve Strymon enferment les rivages,
Repaſſant mille fois ſous ces antres glacés,
Le funeſte ſuccès de ſes malheurs paſſés,
Et touchant du récit de ſa longue diſgrace,
Les arbres, les rochers & les monts de la Thrace ;
Tel que le roſſignol, d'une mourante voix,
S'attriſtant ſolitaire au ſilence des bois,
Plaint ſes petits perdus, quand d'une main cruelle
Le rude villageois, en la ſaiſon nouvelle,
Obſervant les buiſſons qui les tenoient cachés,
Les a devant ſes yeux de leur nid arrachés.
Ce malheureux oiſeau que la douleur tranſporte,
Gémit inceſſamment ſur une branche morte ;

Et ſoit que la nuit vienne, ou qu'elle cède au jour,
Remplit de ſes regrets tous les lieux d'alentour.
Depuis, jamais l'Amour, ni jamais l'Hyménée,
Ne fléchirent ſon ame au deuil abandonnée;
Mais fuyant les beautés dont il étoit preſſé,
Et demeurant aux bords du Tanaïs glacé,
Près des monts Ryphéens dont les rives déſertes
De neige & de frimats en tout temps ſont couvertes,
Il plaignoit *Euridice*, & ſes malheurs ſoufferts,
Et les vaines faveurs du Tyran des Enfers,
Quand des Ciconiens les femmes mépriſées,
Aux fêtes de *Bacchus*, de fureur embraſées,
Déchirerent ſon corps tout percé de leurs dards,
Et couvrirent les champs de ſes membres épars.
Alors même dans l'Herbe, où ſa tête jettée,
Tournoyoit ſur les flots rapidement portée,
Son ame s'enfuyant, d'une mourante voix,
Rediſoit *Euridice* une derniere fois!
Miſérable Euridice! Et les rives atteintes
Répondoient *Euridice* à ſes dernieres plaintes.

XXVI.

Voici une partie de l'Epiſode de *Virgile*, traduit par M. *Le Brun*.

Mais que ne peut l'Amour! *Orphée*, aux ſombres bords,
Oſa tenter vivant la retraite des morts,

Ces bois noirs d'épouvante, & ces dieux effroyables,
Aux larmes des humains toujours impitoyables.
Il chante, tout s'émeut, & du fond des Enfers
Les manes accouroient au bruit de ſes concerts.
Tel, quand un ſoir obſcur fait gronder les orages,
D'innombrables oiſeaux volent ſous les ombrages,
Telle, autour d'*Orphée*, erroient de toutes parts
Les ombres des héros, des enfans, des vieillards,
Et ces fils qu'au bucher redemandent leurs meres,
Et ces jeunes beautés à leurs amans ſi cheres.
Peuple ſombre & léger, qui de ſes bras hideux,
Preſſe neuf fois le Styx, qui mugit autour d'eux;
Du Tartare, à ſa voix, les gouffres treſſaillirent;
Sur leurs trônes de fer les Parques s'attendrirent;
L'*Euménide* ceſſa d'irriter ſes ſerpens,
Et *Cerbère* retint ſes abois menaçans.
Déja l'heureux *Orphée* eſt vainqueur du Ténare;
Il ramene *Euridice*, échappée au Tartare:
Euridice le ſuit. (Car un ordre jaloux
Défend encore ſa vue aux yeux de ſon époux.)
Mais, ô d'un jeune amant trop aveugle imprudence!
Si l'Enfer pardonnoit, ô pardonnable offenſe!
Orphée impatient, troublé, vaincu d'amour,
S'arrête, la regarde, & la perd ſans retour.

Plus de trêve ! *Pluton* redemande ſa proie ?
Trois fois le Styx avare en murmure de joie.
Mais elle, ah ! cher amant, quel aveugle tranſ-
port,
Et nous trahit tous deux, & me rend à la mort !
Déja le noir ſommeil flotte ſur ma paupiere,
Déja je ne vois plus tes yeux ni la lumiere :
Orphée ! un Dieu jaloux m'entraîne malgré moi,
Et je te tends ces mains qui ne ſont plus à toi.
Adieu. L'ombre, à ces mots, fuit comme un vain
nuage,
Son amant veut encor la ſuivre au noir rivage ;
Mais comment repaſſer le brûlant Phlégéton !
Comment fléchir deux fois l'inflexible *Pluton ?*
Quels pleurs, ou quels accens lui rendront ſon
amante !
L'ombre pâle eſt déja dans la barque ſanglante ;
Sur les bords du Strymon, déplorant ſes revers,
Orphée erra ſept mois ſous des rochers déſerts.
Aux tigres, aux forêts racontant ſes diſgraces,
Les tigres, les forêts gémirent ſur ſes traces,
Ainſi le roſſignol, pleurant ſes tendres fils,
Hélas ! ſans plume encor, dans leur berceau ravis,
Et racontant ſa perte aux forêts attentives,
Traîne ſes longs regrets en cadences plaintives.
Ah ! depuis qu'*Euridice* eſt ravie à ſes feux,
Nul Amour, nul Hymen ne flatte plus ſes vœux.
A travers les frimats des monts hiperborées,
Il promene, au hazard, ſes flammes éplorées ;

Solitaire, il couroit sur les bords du Tanaïs,
Quand tout-à-coup, (ô rage! ô forfaits inouïs!)
Les Bacchantes en foule, assiégeant le Riphée.
De leurs jalouses mains déchirerent *Orphée*,
Lui percerent le cœur de leurs tyrses sanglans,
Et semerent au loin ses membres palpitans.
Dans l'Hèbre impétueux sa tête fut jettée;
Mais tandis qu'elle erroit sur la vague agitée,
Ses lèvres qu'*Euridice* animoit autrefois,
Et sa langue glacée & sa mourante voix,
Sa voix disoit encore: ô ma chere *Euridice!*
Et tout le fleuve en pleurs répondoit, *Euridice!*
(M. Le Brun.)

XXVII.

Un des plus rares talens de *Virgile*, est de peindre par les sons. Quelle cadence! quel nombre! quelle expression musicale! quel charme inexprimable! Quel art difficile de réunir les plaisirs de l'oreille & ceux de l'ame.

Peint-il une belle geniſſe errante paisiblement dans une vaste forêt, tandis que ses amans se battent avec fureur?

Pascitur in magnâ sylvâ formosa juvenca;
Illi alternantes multâ vi prælia miscent, &c.

Veut-il faire entendre le bruit d'un orage?

Continuo, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, & aridus altis

Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri, & nemorum increbescere mur-
mur.

Au premier sifflement des vents impétueux,
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux.
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes,
Le murmure des bois, & le cri des montagnes.

Le son de la grêle :

Tam multa inutilis crepitans salit horrida
grando.

Une voix qui se perd dans l'éloignement :

Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens.

Quelle simplicité ! quelle mélodie dans ces vers !

Latis otia fundis
Speluncæ, vivique lacus; at frigida tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absuno, &c.

On voit que le rythme forme une des plus grandes beautés de la poëtie de *Virgile*; c'est lui qui anime & vivifie tout.

XXVIII.

Qu'eſt-ce qui n'admire pas la maniere admirable avec laquelle il peint les objets pour leſquels le pinceau de la poëſie ne ſembloit point fait ?

Parle-t'il de faire paître les bleds en herbe, s'ils pouſſent trop de vigueur ?

Luxuriem ſegetum tenerâ depaſcit in herbâ, &c.

Exige-t'il qu'on brûle le chaume dans le champ même ?

Sæpè etiam ſteriles incendere profuit agros, Atque levem ſtipulam crepitantibus urere flammis, &c.

Décrit-il de laiſſer ſécher au ſoleil les herbes que le ſol déracine ?

Pulverulenta coquat maturis ſolibus æſtas, &c.

Avec quel génie ce Poëte ſait tracer les préceptes les plus ſecs & ces plus ſtériles !

XXIX.

De l'Enéide.

On admire univerſellement dans ce bel Ouvrage la délicateſſe du deſſein, des idées

& des inventions, la rapidité des récits; le ſens des réflexions, la noble ſimplicité du ſtyle, la conduite des incidens, l'heureuſe variété des événemens, les ſentimens touchans, les images naturelles, les tableaux brillans, &c. Quelle droite raiſon! quel jugement exquis! quelle harmonie enchantereſſe! quelle délicateſſe incomparable! quelle ſublimité dans les expreſſions & dans les penſées! Qui poſſede mieux que *Virgile* l'art d'élever l'eſprit, & de toucher le cœur? Qui ſut mieux employer toutes les richeſſes de la langue latine, peindre d'une manière plus vive & plus naturelle, connoître ce nombre, cet éclat & cette douceur, qui font l'ame de la belle Poëſie & les délices des cœurs ſenſibles? L'*Enéide* eſt enfin la ſource & la régle du bon goût. Il y régne une intelligence parfaite. Son Auteur ne dit ni trop ni trop peu: la raiſon eſt d'accord avec l'imagination. Il choiſit, diſpoſe, ordonne les choſes avec un jugement admirable.

XXX.

Comparaiſon d'Homère & de Virgile.

Il y a long-temps qu'on a comparé ces deux grands hommes enſemble; mais perſonne ne l'a fait avec autant de goût que *Pope*. Ecoutez ce célébre interprète d'*Homère*.

» Rien n'eſt, à mon avis, ni plus utile ni
» moins ſenſé que de comparer enſemble
» quelques endroits de deux illuſtres Ecri-
» vains, afin d'en tirer une conſéquence pour
» ou contre leur mérite en général. Il faut
» tâcher de les connoître au moins un peu,
» de diſcerner l'eſpéce de perfection qui les
» caractériſe, & de les apprécier ſuivant le
» degré de mérite où chacun d'eux s'eſt élevé
» par le talent qui le diſtingue. Il n'eſt ni
» Auteur ni homme qui l'ait emporté ſur le
» reſte du genre-humain en plus d'une fa-
» culté. *Homère* n'a point d'égal en génie :
» *Virgile* n'en a point en jugement. Je n'en-
» tends pas qu'*Homère* manque de jugement,
» parce que *Virgile* en a plus que lui, ou
» que celui-ci n'ait point de génie, parce
» qu'il en a moins qu'*Homère*. Mais s'agit-
» il de les comparer entr'eux? *Homère* a plus
» d'eſprit, & *Virgile* plus d'art. En l'un,
» j'admire l'homme, en l'autre l'ouvrier. *Ho-*
» *mère* maîtriſe, & m'éleve avec une force
» impérieuſe. *Virgile* me mène avec une
» majeſté pleine d'attraits. *Homère* livre ſes
» tréſors avec une généreuſe profuſion : *Vir-*
» *gile* donne les ſiens avec une ſoigneuſe
» magnificence. *Homère*, comme le Nil,
» repand d'immenſes richeſſes par de ſubites
» inondations : *Virgile* apporte les ſiennes
» comme un fleuve abondant & réglé dans
» ſon cours. Chacun de ſes Poëtes reſſemble
» à ſon héros. *Homère* eſt irréſiſtible comme

» *Achille*. Tout fuit devant lui, tout cède.
» Plus le tumulte s'accroît, plus il brille, &
» rien ne l'arrête. *Virgile* avec une tranquille audace, comme *Enée*, se poſſede
» toujours; & dans l'action même, il voit;
» il diſpoſe tout: il combat ſans trouble;
» & triomphe ſans s'émouvoir. Dans les ma-
» chines, *Homère*, comme ſon *Jupiter*,
» lorſqu'il veut effrayer le monde, ébranle
» & ſecoue l'Olympe, embraſe les cieux;
» prodigue les éclairs, & fait gronder ſon
» tonnerre. *Virgile*, ſemblable à la même
» Divinité bienfaiſante, délibere avec les
» Dieux, trace le plan des Empires, en poſe
» les fondemens, & fait tout avec une douce
» raiſon ſageſſe.

Homère tient le rang ſuprême dans la Poéſie. Son ame élevée & ſupérieure déploie une vigueur plus qu'humaine, lorſqu'il chante les Dieux & les Héros. La force & l'effort de ſon grand génie l'entraînent malgré lui. Voyez *Hector* marcher au combat avec ſes Troyens: *Mars* & *Bellone* le précédent.

On s'avance, l'horreur régne de toutes parts;
Du côté des Troyens volent *Bellone* & *Mars*.
Bellone eſt à leur tête, & marche la premiere;
Mars, dont on voit briller la lance meurtriere,
Tantôt précede *Hector*, & tantôt ſuit ſes pas.

Agamemnon, au lieu de ſes ſoldats, raſſemble en lui ſeul trois grands Dieux.

tous ces Guerriers, dont la marche eſt ſi fiere,
Pammon leur Roi brille la tête altiere;
de *Jupiter* le front & les regards,
orce de *Neptune*, & la taille de *Mars*.

Mais quel feu impétueux & ardent, lorſqu'il dépeint deux armées prêtes à combattre! Il embraſe tout, comme un tourbillon de flamme.

Tandis que des Troyens *Mars* enflamme le cœur,
Minerve dans les Grecs ſouffle une égale ardeur.
Ces deux divinités entraînent à leur ſuite
Leur cortége cruel, la Terreur & la Fuite.
Et du Dieu des combats la compagne & la ſœur,
La Diſcorde, qui ſait, ſous un air de douceur,
Perfidement cacher ſon courroux implacable,
De foible quelque temps, tout-à-coup redoutable,
A les pieds ſur la terre & le front dans les cieux.
On la voyoit alors d'un pas audacieux
Porter dans tous les rangs la fureur du carnage,
Se nourriſſant des maux que préparoit ſa rage.
Du terrible combat par les Dieux ordonné,
L'inſtant arrive enfin, le ſignal eſt donné,
Et ſur ſon ennemi chaque guerrier s'élance.
On voit homme contre homme, & lance contre lance,

toute-puiſſance, & changeant le deſtin
armées. Alors tous les habitans de l'Olym
prennent parti : les Dieux combattent
Dieux : *Jupiter* fait rouler ſa foudre ; e
gronde dans la vaſte étendue des cieu
tandis que *Neptune* ébranle de ſon trid
la terre juſqu'aux ſommets des montag
les plus élevées. Auſſi-tôt le Mont Ida, a
ſes forêts & ſes ſources nombreuſes, les to
de Troie, & les vaiſſeaux des Grecs, s'a
tent & tremblent d'épouvante.

Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu, dans ſon affreux ſéjour,
D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jou
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive déſolée,
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieu

Il faut convenir que de pareils coup
pinceau ne ſe trouvent que dans *Hon*
Virgile n'a point ces tranſports inimital
cette flamme du génie, cette merveil
fécondité d'invention, &c. Il ne ſauroi
puter le prix de l'imagination au Poëte (
mais il eſt admirable, lorſqu'il s'ag
remuer, d'attendrir & de peindre les
vemens du cœur. Il réuſſit dans les
tions paiſibles, dans les endroits paſſi

Le IIe. Livre de l'*Enéide*, le IVe. &

ſont au-deſſus de tous les autres, & peuvent nous faire juger du caractere du Poëte. Ils annoncent qu'il étoit plutôt deſtiné par la douceur de ſes mœurs à traiter des ſujets touchans & pathétiques, qu'à tracer les fureurs de *Bellone* & les horreurs d'un combat. Le Poëte qui a ſi ſouvent imité *Homère*, & qui lui eſt ſi inférieur dans cette derniere partie, n'a point ſuivi ſes traces dans les trois Chants dont nous parlons. C'eſt que tout couloit de ſource ; c'eſt que né tendre & ſenſible, il conſultoit ſon propre cœur : preſque tous les Poëtes ſe peignent dans leurs Ouvrages. *Horace* avoit dit de lui, avant qu'il entreprît l'*Enéide* :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rura camœnæ.

» Je ne ſais, dit M. de *Voltaire* *, ſi on » ne retrouve pas un peu de cette *molleſſe* » *heureuſe & attendriſſante* dans la paſſion fa» tale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver » l'Auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ſes Eglogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error!

Certainement le Chant de la deſcente aux Enfers ne ſeroit pas déparé par ces vers de la IVe. Eglogue.

* Queſtions ſur l'Encyclopédie.

Ille Deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas, & ipse videbitur illis:
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem, &c.

» Je crois revoir beaucoup de ces traits ſim-
» ples, élégans, attendriſſans dans les trois
» beaux Chants de l'*Enéide*. Tout le IVe. eſt
» rempli de vers touchans qui font verſer
» des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du
» ſentiment.

Diſſimulare etiam ſperaſti, perfide, tantum
Poſſe nefas, tacituſque meâ decedere terrâ?
Nec te noſter amor, nec te data dextera quon-
dam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido, &c.

» Et dans ce ſombre tableau des Enfers,
» que de vers reſpirent cette molleſſe tou-
» chante & noble à la fois!

Ne, pueri, ne tanta animis aſſueſcite bella;
Tuque prior, tu parce genus qui ducis Olympo,
Projice tela manu, ſanguis meus, &c.

» Enfin, on ſait combien de larmes fit
» verſer à l'Empereur *Auguſte*, à *Livie*, à
» tout le Palais, ce ſeul demi-vers:

Tu Marcellus eris.

Le

» Le vrai Poëte eſt celui qui remue l'ame, » & qui l'attendrit: les autres ſont de beaux » parleurs.

M. de *Voltaire*, après avoir caractériſé avec tant de goût le ſage & ſenſible *Virgile*, porte enſuite un jugement très-peu équitable d'*Homère*. Il prétend qu'*il n'a jamais fait répandre de larmes* *. Ce célébre Poëte trouvera peu de perſonnes de ſon ſentiment. *Homère*, il eſt vrai, obtient la palme du génie, & montre plus d'enthouſiaſme que *Virgile*, dans le détail des combats, & lorſqu'il s'agit de peindre des caracteres; mais il n'a pas pour cela négligé la partie du ſentiment. Nous trouvons dans ce Poëte des tableaux toûchans, des ſituations attendriſſantes: les adieux d'*Andromaque* & d'*Hector*, les gémiſſemens d'*Hécube*, les diſcours pathétiques de *Priam*, de *Patrocle*, d'*Hector*, d'*Andromaque*, &c. feront à jamais les délices des ames ſenſibles. *Achille*, le bouillant *Achille*, fait verſer des larmes dans plus d'un endroit de l'*Iliade*. Un morceau du XXIVe Liv. ſuffit pour nous en convaincre.

Priam eſt aux pieds d'*Achille*. Le vénérable vieillard le conjure par ce qu'il y a de plus ſacré, de lui rendre le corps de ſon fils. » *Achille*, lui dit-il, reſpectez les Dieux, » & que ces cheveux blancs vous touchent

* Même Ouvrage.

» & vous rappellent votre pere. Mais ſi rien » ne peut vous fléchir, ayez quelque compaſ- » ſion de ma diſgrace accablante. Ah! quel » mortel fut jamais réduit, comme moi, à » baiſer les mains ſanglantes qui lui ravirent » ſon fils? ». Le héros s'attendrit; le diſcours de *Priam*

Retrace en ſon eſprit l'image de ſon pere.
Il ſoupire, & par lui repouſſé doucement;
Priam quitte les pieds qu'il baiſoit humblement.
Un triſte ſouvenir; dans les mêmes alarmes,
Plonge alors les deux Rois qui ſe livrent aux larmes.
Plein d'*Hector*, dont l'image eſt toujours dans ſon cœur,
Lorſque *Priam* le pleure aux pieds de ſon vainqueur,
Un pere chargé d'ans, & *Patrocle* ſans vie,
D'*Achille* tour-à-tour frappent l'ame attendrie;
Ils gémiſſent: ſa tente eſt pleine de douleurs.
Achille, ſe levant, raſſaſié de pleurs,
Releve enfin d'*Hector* le pere inconſolable.
C'en eſt aſſez, dit-il, ô vieillard vénérable, &c.

Comparaiſon du ſtyle de Virgile & d'Homère.

Le génie des deux langues contribue à la diverſité du caractere d'*Homère* & de *Virgile* pour la diction. La langue du Poëte Grec a les avantages d'un ſon de paroles & d'une

cadence de vers dont nulle autre langue ne peut approcher. On a dit, avec raiſon, que ce grand Poëte enſeignoit aux hommes le langage des Dieux, & qu'il étoit le pere de la diction ſublime. Que peut-on comparer à la beauté de ſon expreſſion, à l'éclat de ſon diſcours, à la grandeur & à la nobleſſe de ſa narration ? La cadence des vers d'*Homère*, loin de gêner ſon génie, ſeconde ſon eſſor, peint ſes idées avec des traits de feu, & donne à ſon ſtyle une harmonie dont la douceur eſt ſemblable à celle d'une lyre.

Virgile manioit une langue moins riche, moins harmonieuſe, & cultivoit des Muſes plus ſéveres. Il fit tous ſes efforts pour tranſporter dans ſa langue la douceur, l'abondance & l'énergie qui régnent dans la Grecque : & jamais Poëte ne réuſſit mieux. Ses nombres obéiſſent à tous les mouvemens de l'ame & aux tranſports des paſſions. Maître dans le rythme, il n'eſt effacé que par *Homère* chez les Anciens, & laiſſe bien loin derriere lui les *Lucain*, les *l'Arioſte*, les *Le Taſſe*, les *Milton*, &c. dans l'art enchanteur de peindre par les ſons, d'allier l'harmonie à la peinture & à la muſique, de préſenter toujours la nature & de peindre les objets avec l'expreſſion qui leur eſt propre. Sa diction eſt toujours coulante, pure, ſimple, nette, ſans antithèſe & ſans affectation. Le génie, le goût, l'imagination n'ont rien enfanté de plus accompli que

l'*Enéide*. Que de comparaiſons fortes & juſtes ! que d'images vives & brillantes ! que de narrations touchantes ! que de ſentimens tendres & affectueux ! quelle harmonie flatteuſe ! quels nombres ! quelle poëſie divine !

Fait-il parler *Neptune ?* Il emploie une cadence élevée, majeſtueuſe & proportionnée à la grandeur du Dieu des Eaux :

Tantane vos generis tenuit fiducia veſtri ?
Jam cœlum terramque meo ſine numine venti,
Miſcere, & tantas audetis tollere moles ?
Quos ego .... &c.

Il préſente une harmonie bruyante, lorſqu'il tranſporte *Junon* dans les Iſles Eoliennes.

Hic vaſto rex Æolus antro
Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras
Imperio premit, ac vinclis & carcere frœna:
Illi indignantes, magno cum murmure, montis
Circum clauſtra fremunt, &c.

Parle-t-il du Mont Ethna ? Il imite le tonnerre,

Sed horrificis juxta tonat Æthna ruinis ;
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
Turbine fumantem piceo, &c.

Comme il peint le ſupplice du redoutable *Encelade*, foudroyé par *Jupiter!*

Fama eſt Enceladi ſemuſtum fulmine corpus
Urgeri mole hâc, ingentemque inſuper Ætnam
Impoſitam, ruptis flammam expirare caminis,
Et, feſſum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam, & cœlum ſubtexere fumo, &c.

Le cruel *Poliphène* imprime un mouvement d'horreur & de crainte.

Monſtrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Le Poëte peint dans ce vers la frayeur d'un homme qui ſe réveille.

Olli ſomnum ingens rupit pavor.

La grandeur d'un Géant étendu par terre!

Jacuitque per antrum
Immenſus.

Le mouvement précipité, l'ardeur d'un cheval fougueux?

Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum.

On entend dans les vers ſuivans les coups de marteaux des Cyclopes

Illi inter ſeſe multâ vi brachia tollunt
In numerum : verſantque tenaci forcipe ferrum.

L'Auteur de l'*Europe galante* a ſu imiter de même les ſons d'un marteau tombant ſur une enclume.

Frappons, frappons, ne nous laſſons jamais,
Qu'à nos travaux l'écho réponde.

XXIX.

Quel eſt le Poëte moderne qui ſe flatteroit de pouvoir exprimer la beauté majeſtueuſe de ces vers ?

Aude hoſpes contemnere opes, & te quoque
dignum
Finge Deo, &c.

C'eſt dans ce bel endroit du VIIIe. Livre, qu'au portrait d'une cour opulente, & plongée dans le luxe, *Virgile* fait ſuccéder l'image d'une cour pauvre & heureuſe par ſon innocence & par la pureté de ſes mœurs. Ce contraſte eſt peint avec les traits d'un grand maître.

XXX.

Veut-on voir comment *Virgile* diſpoſe avec ſageſſe de la brillante imagination d'*Homère* ? Qu'on liſe cette belle comparaiſon empruntée du VIe. Livre de l'*Iliade*.

Qualis, ubi abruptis fugit præſepia vinclis
Tandem liber equus, campoque potitus aperto;
Aut ille in paſtus armentaque tendit equarum,
Aut aſſuetus aquæ perfundi flumine noto
Emicat, arrectiſque fremit cervicibus altè
Luxurians, luduntque jubæ per colla per armos.

Ecoutons *Homère*.

» Tel qu'un généreux courſier, qui retenu longtemps à la crêche, & impatient de revoir le criſtal des eaux, & de s'y baigner en liberté, rompt ſes liens, frappe du pied la terre, porte vers le ciel ſa tête orgueilleuſe, agite ſa criniere ondoyante, bondit & revole à ſes pâturages : tel *Pâris*, tout brillant d'airain, court fierement au combat ».

Ces deux morceaux rappellent ces vers de la Henriade.

Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,

Dans les champs de la Thrace un courſier orgueil-
leux,
Indocile, inquiet, plein d'un feux belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe:
Tel paroiſſoit Egmont, &c.

Et dans cette deſcription d'une tempête, où *Virgile* emploie toutes les couleurs de la Poëſie, pour la rendre préſente au Lecteur.

Tum mihi cæruleus ſupra caput adſtitit imber
Noctem, hyememque ferens, & inhorruit unda
tenebris.
Continuo venti volvunt mare, magnaque ſur-
gunt
Æquora: diſperſi jactamur gurgite vaſto
Involvere diem nimbi, & nox humida cœlum
Abſtulit: ingeminant abruptis nubibus ignes
Excutimur curſu, & cæcis erramus in undis
&c.

Le Poëte Grec peint de cette maniere l'horreur d'un naufrage.

Comme l'on voit les flots ſoulevés par l'orage;
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage

Le vent avec fureur dans les voiles frémit;
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit;
Le matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

XXXI.

Quelle beauté dans les expreſſions du Poëte Latin, lorſqu'il nous repréſente la paix, la candeur, la religion, la probité triomphantes de la diſcorde, & cette implacable Déeſſe, aſſiſe ſur de cruelles armes, les mains derriere le dos, chargée de cent chaînes d'airain! &c.

Furor impius intùs
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

Racine a imité ces vers.

Paiſible Souverain des mers & de la terre,
Auguſte ferme enfin le temple de la guerre;
Il eſt fermé ce temple, ou par cent nœuds d'airain,
La Diſcorde attachée, & déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit ſur un amas de lances & d'épées.

XXXII.

En lisant le VIIIe. Livre, on frémit des fureurs de *Cacus*, ce fameux Brigand de l'Aventin, dont *Hercule* délivra la contrée.

Ergo insperatâ deprensum in luce repente,
Inclusumque cavo saxo, atque insueta rudentem
Desuper Alcides talis premit, omniaque arma
Advocat, & ramis vastisque molaribus instat.
Ille autem (neque enim fuga jam super ulla pericli)
Faucibus ingentem fumum (mirabile dictu!)
Evomit, involvitque domum caligine cæca
Prospectum eripiens oculis, glomeratque sub antro
Fumiferam noctem, commixtis igne tenebris.
Non tulit Alcides animis, &c.

XXXIII.

Qui n'est pas ému de cet endroit, que le cœur seul a dicté?

O mihi sola mei super Astyanactis imago!
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat;
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo. (L. III.)

Voilà le véritable langage de la douleur & de la tendreſſe. On connoît l'imitation du *Virgile* François.

C'eſt *Hector*, diſoit-elle, en l'embraſſant toujours:
Voilà ſes yeux, ſa bouche, & déja ſon audace;
C'eſt lui-même, c'eſt toi, cher époux, que j'embraſſe. (*Androm.*)

XXXIV.

Rien n'eſt plus poëtique que la deſcription de la *Renommée*.

Monſtrum horrendum, ingens; cui, quot ſunt corpore plumæ,
Tot vigiles oculi ſubter; (mirabile dictu!)
Tot linguæ, totidem ora ſonant, tot ſubrigit aures. (En. IV, v. 183).

Pour voir, pour écouter, pour ſemer les merveilles,
Ce monſtre ouvre à la fois d'innombrables oreilles;
Par d'innombrables yeux ſurveille l'univers,
Et par autant de voix fait retentir les airs.
(M. DELISLE.)

Un jeune Poëte, de beaucoup de mérite, l'a rendu de cette maniere.

Quelles couleurs fortes & frappantes dans ce tableau, où le Poëte perſonnifie les maux qui ſont le partage des humains ! Le chagrin, les remords vengeurs, les pâles maladies, la triſte vieilleſſe, la peur, la faim, la honteuſe indigence, &c.

Primis in faucibus Orci,
Luctus, & ultrices poſuere cubilia Curæ:
Pallenteſque habitant Morbi, triſtiſque Senectus,
Et Metus, & maleſuada Fames, & turpis Egeſtas,
Terribiles viſu formæ, &c. (v. 227.)

XXXVIII.

Que l'enthouſiaſme de la Prêtreſſe d'*Apollon* eſt bien exprimé ! Son viſage change, ſes cheveux ſe hériſſent ; ſa poitrine s'enfle, elle reſpire à peine ; la fureur la tranſporte, ſa voix n'eſt plus une voix humaine : le Dieu s'eſt emparé de tous ſes ſens.

Subito non Vultus non color unus,
Non comptæ manſere comæ ; ſed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument....
At Phœbi nondum patiens, &c.

Ce paſſage ſublime a inſpiré à *Rouſſeau* ces vives idées.

Ou tel que d'*Apollon* le miniſtre terrible,
Impatient du Dieu dont le ſouffle invincible
Agite tous ſes ſens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ſes cris impuiſſans.

XXXIX.

Pindare fait une peinture des Iſles fortunées, & du bonheur qui doit être après cette vie la récompenſe des hommes vertueux. Le ſoleil luit toujours pour eux; ils ne connoiſſent point l'horreur des ténébres: & dans ces lieux enchantés la durée du temps n'eſt plus qu'un beau jour. L'air n'eſt agité que par l'haleine des Zéphirs; la terre fait éclore les fleurs les plus riantes, & ſes habitans heureux n'ont de ſoin que celui de les choiſir pour en former des guirlandes & des couronnes.

Virgile a emprunté de ce fameux Lyrique la peinture de l'Elyſée.

His demum exactis, perfecto munere Divæ,
Devenere locos lætos, & amœna vireta
Fortunatorum nemorum, ſedeſque beatas.
Largior hîc campos æther, & lumine veſtit
Purpureo, ſolemque ſuum, ſua ſidera norunt,
&c.

M. de *Fenelon*, qui ſavoit employer a
un goût exquis les tréſors qu'il puiſoit e
les anciens Poëtes, nous retrace dans
Télémaque les vertus & les délices des Cha
Elyſées. Voici une partie de ce tableau.

» *Télémaque* s'avança vers ces Rois qui éto
dans des bocages odoriférans, ſur des gazons t
jours renaiſſans & fleuris; mille petits ruiſſea
d'une onde pure, arroſoient ces beaux lieux
y faiſoient ſentir une delicieuſe fraîcheur;
nombre infini d'oiſeaux faiſoient réſonner
bocages de leurs doux chants. On voyoit tou
ſemble les fleurs du printemps qui naiſſoient
les pas, avec les plus riches fruits de l'automne
pendoient des arbres. Là, jamais on ne reſſe
les ardeurs de la canicule; là, jamais les n
aquilons n'oſerent ſouffler, ni faire ſentir le
gueurs de l'hiver: ni la guerre, altérée de ſa
ni la cruelle envie, qui mord d'une dent v
meuſes, ni les jalouſies, ni les défiances, r
crainte, ni les vains déſirs, n'approchent jar
de cet heureux ſéjour de la paix. Le jour n'y
point, & la nuit, avec ſes ſombres voiles, y
inconnue; une lumiere pure & douce ſe rep
autour des corps de ces hommes juſtes, & les
vironne de ſes rayons comme d'un vêtement

Les hautes montagnes de Thrace, qui de l
fronts couverts de neige & de glace depuis l'
gine du monde, fendent les nues, ſeroient
verſées de leurs fondemens, poſés au centre d
terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne p
roient pas même être émus... Une jeuneſſe é
nelle, une felicité ſans fin, une gloire toute
vine, eſt peinte ſur leurs viſages; mais leur
n'a rien de folâtre ni d'indécent: c'eſt une
douce, noble, pleine de majeſté; c'eſt un g

ſublime de la vérité & de la vertu, qui les tranſporte; ils ſont ſans interruption, à chaque moment, dans le même ſaiſiſſement de cœur où eſt une mere qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort....Je ne ſais quoi de divin coule ſans ceſſe de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur..... Ils régnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable..... Les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir ».

Quelle douceur! quel charme! quelle onction! quelle mélodie tendre & divine dans cette peinture!

XL.

Virgile inſpire l'horreur, lorſqu'il peint le ſéjour des ombres, le triſte empire du Sommeil & de la Nuit, l'affreux *Cerbère* couché dans ſon antre, qui fait retentir le vaſte Royaume de *Pluton* de ſes trois gueules aboyantes; les voix plaintives des enfans précipités dans une éternelle nuit, les triſtes victimes d'un faux jugement, & les malheureux, qui, dégoûtés d'une lumiere importune, ont attenté à leurs jours.

Proxima deinde tenent mœsti loca, &c.
(L. VI, v. 434.)

Là, ſont ces inſenſés, qui d'un bras témér
Ont cherché dans la mort un ſecours volont
Qui n'ont pu ſupporter, foibles & furieux,
Le fardeau de la vie impoſé par les Dieux.
Hélas! ils voudroient tous ſe rendre à la lumi
Recommencer cent fois leur pénible carriere
Ils regrettent la vie, ils pleurent, & le ſort,
Le ſort, pour les punir, les retient dans la m
L'abyme du Cocyte & l'Achéron terrible,
Met entr'eux & la vie un obſtacle invincible.
(M. DE VOLTAIRE.)

XLI.

S'il y a dans l'*Enéide* un tableau di
d'*Homère* pour la grandeur, la nobleſſ
la ſublimité des idées & des expreſſio
c'eſt celui où le Poëte décrit l'aſſemblée
Dieux, Livre X. L'ouverture en eſt t
lante!

Panditur interea domus omnipotens Olymp
Conciliumque vocat divûm pater atque ho
num Rex
Sideream in ſedem: terras unde arduus
nes,

Caſtraque Dardanidum aſpectat, populoſque
Latinos :
Conſidunt tectis bipatentibus : incipit ipſe :
Cælicolæ magni, quia nam ſententia vobis
Verſa retro ? Tantumque animis certatis iniquis, &c.

XLII.

La mort de *Laocoon* a ſervi de modele au fameux Sculpteur qui l'a copié, comme le *Jupiter Olympien* d'*Homère* a été l'original du *Jupiter* de *Phidias*. Le ſort du grand Prêtre de *Neptune* & de ces enfans infortunés, nous glace de frayeur.

Ille ſimul manibus tendit divellere nodos ;
Perfuſus ſanie vittas, atroque veneno,
Clamores ſimul horrendos ad ſidera tollit, &c.

Un jeune Auteur, qui avoit fait une étude particuliere de *Virgile*, imita la plus grande partie de ce morceau dans un Poëme où régne un naturel charmant, une poëſie douce & harmonieuſe.

Déja la main des Sacrificateurs
A préſenté la geniſſe ſacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, ſur ſa tête étendu,

Prêt à frapper, tient le fer ſuſpendu . . . ;
Un bruit s'entend...l'air ſiffle...l'autel tremble...;
Du fond du bois, du pied des arbriſſeaux,
Deux fiers ſerpens ſoudain ſortent enſemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils gliſſent, & ſur l'herbe
Laiſſent, loin d'eux, de tortueux ſillons,
Les yeux en feu, levent d'un air ſuperbe
Leurs cols mouvans gonflés de noirs poiſons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de ſang, ſe dreſſent ſur leurs têtes.
Sans s'arrêter, ſans jetter un regard,
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit ſon objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, & de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé,
La tient, la ſerre, avec fureur s'obſtine
A l'enchaîner malgré ſes vains efforts;
Dans les liens de deux flexibles corps,
Perce, des traits d'une langue aſſaſſine,
Son cou nerveux, les veines de ſon flanc,
Pourſuit, s'attache à ſa forte poitrine,
Mord & déchire, & s'enivre de ſang.
Mais l'animal, que leur ſouffle empoiſonne,
(Pour s'attacher à ce double ennemi,
Qui conſtamment ſur ſon corps affermi,
Comme un réſeau l'enferme & l'empriſonne)

Combat, s'épuiſe en mouvemens divers,
S'arme contr'eux de ſa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuiſſante,
Bat de ſa queue & ſes flancs & les airs.
Il court, bondit, ſe roule, ſe releve,
Le feu jaillit de ſes larges nazeaux :
A ſa douleur, à ſes horribles maux
Les deux dragons ne laiſſent point de trève ;
Sa voix perdue en longs mugiſſemens,
Des vaſtes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux & les forêts profondes..,
Il tombe enfin, il meurt dans les tourmens.
Il meurt .... Alors les énormes reptiles,
Tranquillement rentrent dans leurs aſyles.

(M. DE MALFILATRE.)

XLIII.

Quels vers forts & nombreux dans cette peinture du pouvoir d'une Magicienne!

Oceani finem juxta, ſolemque cadentem &c.

(Liv. IV.)

Une antique Prêtreſſe, en des climats arides,
Garde les fruits ſacrés des chaſtes Heſpérides,
Et fait par la vertu d'un charme impérieux
Endormir le dragon qui veille dans ces lieux.
Par l'effort de ſon art elle peut dans une ame
Eteindre ou rallumer une amoureuſe flame,

Les aſtres de la nuit rouloient dans le ſilence ;
Eole a ſuſpendu les haleines des vents,
Tout ſe tait ſur les eaux, dans les bois, dans
champs ;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître
Le tranquille taureau s'endort avec ſon maître
Les malheureux humains ont oublié leurs ma
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du
pos,
Phéniſſe veille & pleure, &c.

(M. DE VOLTAIRE.)

Enée, par l'ordre abſolu du ciel, eſt obl
de quitter *Didon*. Comment s'y prendre p
déclarer ce deſſein à une Reine tranſpor
d'amour ? Il fait ſecrettement préparer
flotte. Mais qui peut tromper une aman
Bientôt la renommée vient lui appren
qu'on ſe prépare à lever l'ancre. La rage
le déſeſpoir s'emparent de ſon ame. I
rieuſe, on la voit errer dans la Ville, te
qu'une Bacchante dans la fête des Org
Dans ſa colere, elle aborde *Enée*.

Diſſimulare etiam ſperaſti, perfide, tantur
Poſſe nefas, tacituſque meâ decedere teri
&c.

As-tu pu te flatter, perfide, lui, dit-elle,
De cacher à mes yeux ta fuite criminelle ?

Ai

Ainſi, ſans mon aveu, penſes-tu m'échapper ?
Mais quelle rage enfin te porte à me tromper ?
Mon amour, tes ſermens, ingrat, rien ne t'arrête,
Non pas même la mort, que ton départ m'apprête, &c.

Que ſes plaintes ſont touchantes ! comme elles vont au cœur ! On ne peut les lire ſans partager la douleur de cette Reine infortunée.

Eſt-ce moi que tu fuis ? Ah ! cruel, par ces larmes
Qui purent tant ſur toi, quand j'eus pour toi des charmes,
Par ces doux entretiens, ſource de nos plaiſirs,
Par ces embraſſemens, ſi chers à tes déſirs,
Vois le funeſte état de mon ame fidelle,
Pour qui tout eſt perdu, ſi tu n'es plus pour elle.
Cher Prince, (puiſqu'enfin le tendre nom d'époux
N'a plus rien pour ton cœur de touchant ni de doux)
Peux-tu voir ce qu'endure une amante éplorée ?
Peux-tu, ſans en frémir, voir ma mort aſſurée ?
Encor ſi dans l'excès de mes vives douleurs,
Tu me laiſſois un fils pour eſſuyer mes pleurs,
Je me conſolerois en voyant ton image :

D'un malheureux hymen, ce gage p
Charmeroit mes ennuis, & flatteroi
(Boi

Enée ſe juſtifie le mieux qu'il p
cle d'*Apollon* lui ordonne de ſe
Italie. L'Interprête des Dieux
d'une éclatante lumiere, eſt v
noncer l'intention de *Jupiter*,
n'écoute rien, le regarde ave
roule des yeux enflammés, & lu
portée de colere :

*Nec tibi Diva parens, generis nec Dard
Perfide, &c.*

Non, cruel, tu n'es point le fils d'un
Tu ſuças, en naiſſant, le lait d'une t
Et le Caucaſe affreux t'engendrant en
Te fit l'ame & le cœur plus durs que
Car enfin mes ſoupirs, mes plainte
mes,
Ont-ils pu t'émouvoir, t'arracher q
mes ?
Ne te ſouviens-tu plus, perfide, de c
Que, pâle & tout tremblant, tu paru
Qu'encor tout effrayé des horreurs d
Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orag
Ainſi tu me punis de mes propres bie
Grands Dieux! en qui peut-on s'aſſ
mais ?

Je ne t'arrête plus : va, ſuis tes vains oracles ;
Ingrat, pour me quitter, brave tous les obſta-
cles :
Va, malgré les hivers & malgré tes ſermens,
Expoſe ta fortune aux capriees des vents ;
Des feux de mon bucher j'irai juſqu'en l'abyme
Allumer dans ton cœur le remords de ton crime,
Et mon ombre, en tous lieux, te ſuivant pas à pas,
Vengera mon amour, ma gloire & mon trépas.

(BOILEAU.)

M. *Lefranc*, dans ſa belle Tragédie de *Didon*, a très-bien rendu ce morceau.

Non, tu n'es pas du ſang des Héros & des Dieux ;
Au milieu des rochers tu reçus la naiſſance :
Un monſtre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dange
reux
De ſéduire une amante, & de trahir ſes feux.
Dis-moi, qui t'appelloit aux bords de la Lydie ?
T'ai-je arraché moi-même au ſein de ta Patrie ?
Te fais-je abandonner un Empire aſſuré,
Toi, qui dans l'univers, proſcrit, déſeſpéré,
Rebut des flots, jouet d'un eſpoir inutile,
N'as trouvé qu'en ces lieux un favorable aſyle ?
Les Immortels, jaloux du ſoin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur.

Ah ! ces préſages vains n'ont rien qui m'épouvante :
Il faut d'autres raiſons pour convaincre une amante ;
Tranquilles dans les cieux, contens de nos autels,
Les Dieux s'occupent-ils des amours des Mortels ?
Ou ſi de nos ardeurs leur majeſté bleſſée,
Abaiſſe juſqu'à nous leurs ſoins & leur penſée ;
Ce n'eſt que pour punir des traîtres comme toi ;
Qui d'une foible amante ont abuſé la foi.
Crains d'atteſter encor leur puiſſance ſuprême ;
Leur foudre ne doit plus gronder que ſur toi-même :
Mais tu ne connois point leur auſtere équité :
Tes Dieux ſont le parjure & l'infidélité.

La ſuperbe Reine de Carthage a recours aux prieres & aux larmes. Elle ſe voit réduite à implorer la pitié de ſon vainqueur ; elle prie ſa ſœur d'aller le trouver, & elle ne veut le priver ni de ſa charmante Italie, ni de ſon glorieux Empire. Elle le prie ſeulement de lui accorder quelques jours pour ſoulager ſa peine, & lui donner le temps de ſe familiariſer avec ſa douleur.

Talibus orabat, taleſque miſerrima fletus
Fertque refertque ſoror, &c.

Anne, avec quelqu'eſpoir, lui rend ce triſte office,
Parle, preſſe, gémit; mais ſes pleurs, ſes ſanglots
Portent en vain le trouble en l'ame du héros.
L'amour cède au devoir, & la raiſon plus forte,
En ces rudes aſſauts ſur le penchant l'emporte.
Tel un chêne hautain, reſpecté par les temps,
Aux Alpes, contre lui, voit conjurer les vents;
De leurs bruyans efforts les branches retentiſſent:
Le faîte eſt ébranlé, les racines gémiſſent.
Mais le tronc reſte ferme, & l'arbre audacieux
Des pieds touche aux enfers & de la tête au cieux,
&c. (*Le Préſident* BOUHIER.)

Enée, conſtant dans ſa réſolution, donne ſes ordres pour l'embarquement. On manœuvre, on appareille, on leve l'ancre: on part. La mer eſt couverte de rapides vaiſſeaux qui s'éloignent du rivage. *Didon*, du haut de ſon Palais, voit ce ſpectacle: dans ſa douleur, elle s'arrache les cheveux, & ſe meurtrit.

Regina è ſpeculis ut primùm albeſcere lucem
Vidit, & æquatis claſſem procedere velis,
Littoraque, & vacuos ſenſit ſine remige portus;
Terque quaterque manu pectus percuſſa decorum

Flaventeſque abſciſſa comas : Proh Jupiter ibit
Hic, ait, & noſtris illuſerit advena regnis ; &c.

Ciel ! il fuit donc, dit-elle : un ingrat étranger
En mes propres Etats oſe ainſi m'outrager ?
Et Carthage eſt tranquille ! & ma flotte eſt oiſive !
Aux armes, citoyens ; qu'on vole, qu'on le ſuive ;
Par le feu, par le fer, ſeconder mon courroux,
Et repaiſſez mes yeux d'un ſpectacle ſi doux.
Mais, que dis je ! où m'emporte une erreur inſenſée ?
Lâche, il falloit avoir cette noble penſée,
Lorſque tout en ces lieux fléchiſſoit ſous ta loi,
Quand ton indigne époux vint ſuſpendre ta foi.
Quel époux ! ô vertus, déſormais inconnues,
Honneur, foi, probité, qu'êtes-vous devenues !
Le fourbe, en m'abuſant, ſe croit-il donc pieux,
Pour avoir ſu porter & ſon pere & ſes dieux ?
Ah ! que n'ai-je percé ſon cœur lâche & perfide !
Porté ſur ſon *Aſcagne* un acier homicide ?
Et du fameux *Atrée*, imitant le feſtin,
D'*Enée* & de *Thyeſte* égalé le deſtin ?
Je riſquois d'y périr. Qu'importe, & pourquoi feindre !
Reſolue à la mort, qu'avois-je encore à craindre ?
J'aurois brûlé ſa flotte, & d'un glaive vengeur
Immolé pere & fils à ma juſte fureur ;

J'aurois exterminé cette race infidelle,
Et me ſerois moi-même immolée après elle.
Soleil, dont les regards parcourent l'univers,
Junon, qui vois mon ſort, ſombres Dieux des Enfers,
O Sœurs, qui des forfaits pourſuivez la vengeance,
Exaucez ma priere, & vengez mon offenſe.
S'il faut que mon ingrat arrive aux champs Latins,
Si c'eſt l'ordre des Dieux & l'arrêt des Deſtins,
Que l'horreur de la guerre en tous lieux l'accompagne,
Qu'un malheur imprévu le ſépare d'Aſcagne,
Et qu'expoſé ſans ceſſe à de nouveaux dangers,
Il aille mendier des ſecours étrangers.
S'il faut qu'il régne enfin par une paix honteuſe,
Qu'il ſubiſſe, à ſon tour, une mort malheureuſe;
Et lorſque de ſes jours s'éteindra le flambeau,
Que ſon corps ignoré ſoit privé du tombeau.
Et vous, chers Tyriens, embraſſant ma querelle,
Jurez à tout ſon ſang une guerre éternelle;
Que ni trêve ni paix ne ſuſpendent vos coups:
C'eſt le dernier devoir que j'exige de vous.
Puiſſe un digne vengeur naître un jour de ma cendre, &c.

(*Le Préſident* BOUHIER.)

La peinture de la mort de *Didon* eſt inimitable. On croit la voir mourante, faire des efforts pour ſe relever, & retomber avec promptitude ſur ſon lit.

Illa graves oculos conata attollere, rurſus
Deficit; infixum ſtridet ſub pectore vulnus
Ter ſeſe attollens, cubitoque innixa, levavit:
Ter revoluta toro eſt, oculiſque errantibus alto
Quæſivit cælo lucem, ingemuitque reperta.

Ces vers ſont, ſans contredit, les plus parfaits qui ſoient ſortis de la main de *Virgile*, & il ſeroit impoſſible d'en rendre toutes les beautés dans notre langue.

XLVI.

Le IIe. Livre de l'*Enéide* préſente la deſcription de la ruine de Troye : la terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin.

La harangue de *Sinon* eſt d'un genre nouveau, & l'original ne s'en trouve dans aucun Auteur avant *Virgile*. Ce grand homme y a répandu un nombre languiſſant, capable d'exciter la compaſſion dans le cœur des Troyens.

Heu ! quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora
possunt
Accipere ; aut quid jam misero mihi denique
restat ?

Avec quelle adresse ce fourbe sait donner des couleurs à un tissu de mensonges, & rendre le faux vraisemblable ! La supercherie, les larmes feintes, le discours du perfide déserteur, trompe les deux vieillards couronnés.

Talibus insidiis perjurique arte Sinonis
Credita res ; captique dolis, lacrymisque coactis,
Quos neque Tydides, nec Lariſſæus Achilles
Non anni domuere decem, non mille carinæ.

La mort extraordinaire de *Laocoon* & de ses fils sur l'autel où l'on sacrifioit aux Immortels, confirme la vénération du peuple pour le Cheval sacré. On disoit que c'étoit un châtiment que le vieillard avoit mérité par son audace & son impiété.

Tremefacta novus per pectora cunctis
Insinuat pavor, &c,

On conduit avec pompe la fatale machine.

De jeunes garçons & de jeunes filles chantent à l'entour des hymnes : elle entre enfin.

Illa subit, mediæque minans illabitur urbi.
O Patria, ô Divum domus Ilium, & inclyta bello
Mœnia Dardanidum !

Mais qui pourroit peindre, comme *Virgile*, les horreurs de cette fatale nuit ? Y a-t'il quelque chose de mieux amené, ni qui prépare un plus vif sentiment que ce songe d'*Enée ?*

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris, &c.

(En. II, v. 268.)

Peut-on mieux exprimer la tristesse que dans ce discours d'*Enée* & *Hector ?*

O Lux Dardaniæ, spes ô fidissima Teucrûm;
Quæ tantæ tenuere moræ ? quibus, Hector, ab oris
Exspectate venis ? &c.

Quel tableau plein d'horreur que celui où *Virgile* nous peint le carnage & le désespoir qui régnoient dans le Palais de *Priam ?*

Tum pavidæ tectis matres ingentibus errant :
Amplexæque tenent postes, atque oscula fingunt.

On entre impétueusement, on massacre tout ce qui se présente. Bientôt tout le Palais est inondé de soldats. Le furieux *Pyrrhus* se baigne dans le sang des malheureux vaincus. *Hécube*, plongée dans le déséspoir, est environnée de ses filles désolées.

Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras
Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes.

Priam s'arme d'un fer inutile : sa tremblante vieillesse ne le sert qu'à peine.

Arma diu senior desueta trementibus ævo
Circumdat nequicquam humeris, & inutile ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostes.

Il s'avance vers son cruel ennemi : d'une main impuissante, il lance contre *Pyrrhus* un trait qui à peine touche son bouclier.

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit, &c.

Sans reſpecter l'autel, le fils d'*Achille* ſe jette ſans pitié ſur l'infortuné vieillard, dont les pas chancelloient ſur le marbre inondé du ſang de ſon fils. Il ſaiſit d'une main ſes cheveux blancs; & de l'autre tirant ſon épée, il la lui plonge dans le ſein.

Hæc dicens altaria ad ipſa trementem
Traxit & in multo lapſantem ſanguine nati,
Implicuitque comam lævâ, dextraque coruſcum
Extulit, ac lateri capulo tenus abdidit enſem;
&c.

XLVII.

Le IXe. Livre offre la ſcène la plus touchante; c'eſt le triomphe de la tendre amitié. Il eſt impoſſible que le ſort infortuné de *Niſus* & d'*Euryale* ne coûte des larmes aux ames ſenſibles.

Ces deux généreux amis, brûlant de ſe ſignaler par quelque belle action, s'offrent de paſſer de nuit à travers les nombreux bataillons de l'armée ennemie, pour aller vers *Enée*, lui apprendre la diſpoſition de ſes troupes & l'embarras où ſon fils *Aſcagne* ſe trouve. On admire leur mâle courage; on les anime par l'eſpoir de la gloire & des récompenſes. Ils partent; d'abord tout leur réuſſit. Ils égorgent ce qui ſe préſente ſur leur paſſage; ils font tomber ſous leurs coups une foule de *Rutules*, que le vin & le ſom-

meil ont étendu ſur l'herbe. Ces jeunes guerriers, après avoir fait un grand carnage, ſortent du camp, & ſont malheureuſement apperçus par un gros de cavalerie, que commande le barbare *Volſcens*. Ils ſe gliſſent dans l'ombre, cherchent à s'échapper. La crainte les égare: *Niſus* avance ſans ſavoir ſi *Euryale* le ſuit. Déja il a traverſé le bois, & n'a plus rien à craindre de l'ennemi. Il s'arrête, & ſes yeux cherchent en vain ſon ami. » *Euryale*, s'écrie-t'il, en quel lieu t'ai-je » laiſſé? Malheureux que je ſuis! de quel » côté te chercherai-je?

Euryale, infelix quâ te regione reliqui?
Quave ſequar? &c.

Il retourne ſur ſes pas; il s'engage de nouveau dans ces routes obſcures & trompeuſes; il erre çà & là dans le ſilence des bois. Tout-à-coup il entend derriere lui un bruit de chevaux; des voix confuſes frappent ſes oreilles: il tourne ſa tête. Quel ſpectacle! Il appercoit *Euryale*, faiſant de vains efforts pour ſe dégager des mains ennemies. Que fera-t'il? comment arracher un jeune homme au danger qui le menace? Le peut-il de vive force?

Quid faciat? quâ vi juvenem, quibus audeat armis
Eripere? &c.

Il ſe met en embuſcade, & lance deux traits qui percent le cœur de deux Officiers de l'eſcadron. *Volſcens* entre en fureur; & n'appercevant pas l'auteur de ces coups, ſe tourne vers *Euryale*: » Ta mort, dit-il, va » venger celle de ces deux guerriers ». A l'inſtant il s'avance vers lui l'épée nue. A cette vue, *Niſus* ſe trouble; ſa raiſon l'abandonne; il ne peut plus ſe tenir caché, ni ſoutenir un ſpectacle qui le pénétre de douleur; il s'élance, il s'écrie:

Me voici. J'ai tout fait, tournez ſur moi vos coups;
Rutules! c'eſt mon crime: il n'en eſt point complice:
Mon ami n'a rien pu, rien tenté contre vous. &c.

Me, me (adſum qui feci) in me convertit ferrum
O Rutuli! Mea fraus omnis: nihil iſte, nec auſus,
Nec potuit: cælum hoc & conſcia ſidera teſtor
Tantum infelicem nimiùm dilexit amicum.

Tandis qu'il parle, l'épée du furieux *Volcens* perce impitoyablement le flanc & ſein délicat du jeune *Euryale*. Il tombe mourant: des ruiſſeaux de ſang coulent de

beau corps, & ſa tête languiſſante, ſe penche ſur une de ſes épaules. Ainſi meurt une fleur nouvelle, coupée par le tranchant de la charrue.

Que d'images ! que de ſentimens ! que d'expreſſions pittoreſques dans ſes trois vers !

It cruor, inque humeros cervix collapſa recumbit.
Purpureus veluti cum flos ſucciſus aratro
Langueſcit moriens, &c.

XLVIII.

Nous finirons nos extraits par un morceau du VIIIe. Livre, qui fait encore connoître le génie de *Virgile*, pour tout ce qui eſt du reſſort du ſentiment.

Le Roi *Evandre* voyant ſon fils prêt à partir, l'embraſſe tendrement, & ne peut retenir ſes larmes. Il déſire la vigueur qu'il avoit dans ſes jeunes années, pour pouvoir l'accompagner ; enſuite il adreſſe aux Dieux ce diſcours pathétique.

At vos, ô Superi & Divûm tu maxime rector
Jupiter ! &c.

» O Dieux, & vous ſur-tout, grand *Jupiter*, puiſſant maître de tous les Dieux, ayez pitié du Roi des Arcadiens, & écoutez les vœux d'un pere ! Si votre volonté & les deſtins me conſervent mon fils, ſi je vis pour le revoir & pour l'embraſſer, je

vous demande de prolonger mes jours & m
nuis. Mais ſi tu me prépares, ô fortune, le c
plus terrible, ô Dieux! qu'il me ſoit permis
finir; tandis que je ne ſais encore que cra
que je ſuis dans l'incertitude de l'avenir;
queJe te tiens encore entre mes bras, mon ch
ſeule joie de ma triſte vieilleſſe, & avant c
affreuſe nouvelle vienne frapper mes or
&c. »

On trouve dans la *Mérope* de *Cler* une heureuſe imitation de ce diſcours.

O mon fils! cher Cresfonte! ô Souverai
Dieux,
Source de tout ſon ſang, pere de ſes aïeux,
Reçois mes vœux, reçois ma tremblante pri
C'eſt toi qui l'a ſauvé des fureurs de ſa me
Si tu veux qu'il échappe à ce nouveau dang
Si je dois le revoir, ſi je peux le venger,
Prolonge encor pour lui ma pénible carriere
Mais du ciel menaçant ſi l'affreuſe lumiere
Doit éclairer.... Ah! Dieu, prends pitié de
cœur;
De ce coup trop cruel épargne-moi l'horreur
Que j'expire à l'inſtant, tandis que je t'imp
Tandis que je le vois, que je l'embraſſe encc
Tandis qu'un foible eſpoir balance mes
reurs...

XLIX.

Nous n'avons point encore de traduction ſatisfaiſante de l'*Enéide*, & peut-être n'en aurons-nous jamais. Il faudroit, pour réuſſir dans cette entrepriſe, poſſéder le génie de *Racine* & de *Boileau*, & ce charme d'une verſification mélodieuſe qui les rend immortels. Sans ces dons heureux, quiconque voudra l'atteindre, doit craindre le ſort des imitateurs de *Pindare*.

Pindarum quiſquis ſtudet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædaleâ
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

L'*Enéide* de *Segrais*, qu'on ne lit plus maintenant, préſente deux ou trois morceaux dont nos bons Verſificateurs ſe feroient honneur. Tel eſt entr'autres le dépit de *Junon* contre les Troyens.

Ont-ils vaincu, dit-elle, & ma haine impuiſſante
Verra-t'elle aborder leur flotte triomphante ?
Je ne puis l'écarter du rivage Latin,
Et par-tout je me trouve Eſclave du deſtin !
Qui ne ſait que *Pallas*, pour mettre *Ajax* en poudre,
Sur la flotte des Grecs a pu lancer la foudre,

A pu la diſſiper, l'abymer ſous les eaux,
Pour le crime d'un ſeul perdre mille vaiſſeaux?
Et moi, Reine des Dieux, du Ciel & de la Terre,
Moi, l'épouſe & la ſœur du Maître du Tonnerre,
Je combats contre un peuple en tous lieux étranger,
Et depuis tant d'hivers, je ne puis m'en venger!
Qui me reconnoîtra déſormais pour Déeſſe?
Et qui craindra *Junon* après tant de foibleſſe?
Roulant ces ſoins divers dans ſon cœur irrité,
Son char paſſe les airs d'un vol précipité...

§. LXXXIX.

TIBULLE.

DONEC erunt ignes, arcuſque Cupidinis arma,
Legentur numeri, culte Tibulle, tui.
(OVID.)

CE Poëte des amans, des femmes & des cœurs ſenſibles, eſt communément appellé le Prince des Ecrivains Elégiaques La nature lui avoit donné une figure gracieuſe, un eſprit heureux & facile, une fortune aiſée, &, ce qui eſt rare, le talent d'en faire

un bon uſage. Il eut pour amis *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Macer*, & les Poëtes les plus diſtingués de la cour d'*Auguſte*. *Meſſala* ſur-tout l'honora d'une amitié particuliere. Ce grand homme, connu par ſa naiſſance, ſon eſprit, ſon ſavoir, ſa valeur & ſa grandeur d'ame, l'emmena avec lui dans une partie de l'Aſie & de l'Europe, & lui fit faire ſes premieres campagnes. Il donna des preuves de courage en différentes occaſions, mais ſans aucune vue d'intérêt. Ennemi de la flatterie & de la contrainte, il s'éloigna de la cour & des dignités. Les plaiſirs tranquilles de la campagne touchoient ſon cœur, & il dut ſe faire violence, lorſqu'il ſe détermina à ſuivre ſon ami, & à courir aux extrémités de l'Empire les haſards de la guerre.

Dans le cours de ſes expéditions militaires, *Tibulle* étant tombé malade, fut forcé d'abandonner *Meſſala*, & de demeurer quelque temps dans l'Iſle de Phéacie.

Ibitis Ægeas ſine me, Meſſala, per undas,
O utinam memores ipſe, cohorſque mei! &c.

Meſſala, loin de moi, tu voles ſur les flots ;
Sans moi tu verras donc Mytylène & Délos ;
Malgré les grands exploits que ton ame médite,
A parler d'Albius notre amitié t'excite,

Sur mon ſort, chaque jour, ſoldats, da
vaiſſeaux,
Commencez, par pitié, des entretiens nou
Conſumé de regrets, aux bords de Phéacie
Je ſuis près de l'inſtant qui doit finir ma vi

Dans la langueur de ſa maladie, il expirer entre les bras de ſa chere *Dél* ne voit qu'elle, il ne s'occupe que d il penſe ſans ceſſe à ſon amour. Son tement ne peut diminuer ſa paſſion v ſincere.

» Ah! ce n'eſt pas ſeulement une fois qu' départ *Délie* invoqua tous les Dieux: tro elle avoit conſulté l'Augure, & trois fois gure avoit promis le retour de ſon amant. devoit la raſſurer; rien ne la conſoloit, r pouvoit détourner ſes yeux en pleurs de la que j'allois prendre. Moi-même, hélas! adoucir ſes peines, quand j'avois fixe ce d je trouvois un nouveau prétexte pour un nouveau.... Enfin parti, combien de fo ſuis-je douloureuſement écrié: tout m'a un ſiniſtre avenir! Malheur à quiconque ſ en marche au mépris de l'Amour! qu'il ſach l'appui des Dieux l'abandonne, &c. »

Son imagination le tranſporte dar Champs Elyſées.

» Adorateur conſtant du tendre amour, elle-même ouvrira pour moi les Champs Ely Là, d'éternels concerts; là, d'éternelles

s'exécutent au doux chant des oiſeaux mélodieux. Là, ſans culture, croît la canelle odorante, & la terre féconde s'y couvre de roſes parfumées & inaltérables. Les groupes de jeunes garçons ſe mêlent aux groupes des filles charmantes, & l'Amour anime conſtamment leurs doux combats. Celui qui meurt en aimant, erre ſur ces rivages, & des feſtons de myrthe y diſtinguent ſa tête ».

Ce tableau eſt digne de l'*Albane*, & nos Poëtes modernes n'en préſentent guères de plus achevé.

Né avec un goût très-vif pour la volupté, *Tibulle* eut pluſieurs Maîtreſſes qu'il célébra dans ſes vers. Qu'on jette les yeux ſur ſes Elégies, on reconnoîtra le langage de la vraie paſſion : on verra que l'Amour ſeul lui dictoit les vers qu'il ſoupiroit. Ce n'eſt point un bel eſprit qui fait des phraſes ; il ſait, comme *La Farte*,

Préférer avec agrément
Au tour brillant de la penſée
La vérité du ſentiment.

Il puiſoit dans ſon cœur & dans les yeux de ſes belles Maîtreſſes, le feu, la tendreſſe, la ſenſibilité qui reſpirent dans ſes écrits. Ecoutez-le un inſtant.

» Qu'il fut cruel celui-là, qui le premier, arrachant l'amant à ſa maîtreſſe, & la maîtreſſe à ſon amant ! qu'il fut auſſi inſenſible & barbare celui qui put ſupporter la perte d'une amante qu'il adoroit ! Non, non, je n'ai point ce courage ;

non, tant de force ne m'appartiendra jamais. La peine du cœur me briſe. Je ne ſaurois rougir d'un tel aveu, & ne crains point d'avouer les ſoucis dont toute ma vie fut tourmentée. Ah! quand une ombre légere ſera tout ce qui ſubſiſtera de moi-même; quand les feux d'un brafier funebre auront blanchi mes oſſemens, puiſſe ſeulement *Néera*, les cheveux épars & les yeux en larmes, ſe montrer autour de mon bucher! Que ſa mere affligée l'accompagne; que l'une pleure un gendre, & l'autre un amant. Alors puiſſent-elles invoquer mes manes paiſibles, appeller encore à elle l'ame de celui qu'elles ont aimé, & purifier leurs pieuſes mains dans une eau ſacrée. Puiſſent-elles dans un coin de leurs robes de deuil, recueillir ce qui reſtera de mes cendres! qu'une libation de vin précieux y ſoit mêlée d'abord; qu'un lait pur enſuite les arroſe; & qu'enfin preſſées dans des linges funéraires, ces cendres ſéchées y repoſent ſous un tombeau de marbre; que les parfums de l'Arabie y ſoient prodigués; que des larmes à ma mémoire y tombent des yeux de ce que j'aime. Sur-tout qu'on y grave ces vers; je veux qu'ils apprennent à jamais la cauſe de ma fin déplorable. *Ci gît le tendre Lydamas: les rigueurs de Néera, ſa Maîtreſſe infidelle, ſes peines & l'amour l'ont conduit au tombeau* ».

Quelle délicateſſe! quel langage affectueux & paſſionné dans le morceau ſuivant! tout y eſt animé: on ſent que l'eſprit y a moins de part que le cœur.

» Puiſſe-tu n'être belle que pour moi: oui, déplais aux autres; alors je ſerai content & tranquille! Qu'ai-je beſoin d'être envié? Loin de moi la gloire vulgaire! Celui qui eſt ſage ſait jouir en

cret. Avec toi, qu'il me ſeroit doux d'habiter
i déſert, où le pied d'un homme ne ſe ſeroit ja-
ais imprimé! Dans les tourmens, tu ſerois ma
nſolation: dans la nuit, ma lumiere, & le
onde entier dans ma ſolitude. Alors que le ciel
voie à *Tibulle* une autre amie, en vain il l'en-
rra: l'Amour manqueroit ſon enchantement.
ai, j'en jure par *Junon*, pour moi, la premiere di-
nité, puiſqu'elle eſt la tienne. Mais que dis-je?
enſé. Téméraires ſermens!.... n'abuſeras-tu
int de cet aveu que j'ai fait? A préſent, que tu
s être fiere! Comme tu vas me déſoler à loiſir!
alheureux!.... malheureux!.... Ma langue
diſcrette m'a perdu!... Non, je ne ſaurai que
obéir. Fier d'être à toi, je tendrai les mains aux
rs de ma ſouveraine. Mais chargé de ſes fers,
mbraſſerai l'autel de *Vénus* ».

Que de tendreſſe! que de ſenſibilité! que
'amour dans ſon Elégie à *Cérinthe!*

» *Cérinthe*, eſt-il bien vrai que le même feu qui
ie tourmente, brûle en ton ſein? Ah! tant que
ies tourmens ſeront partagés, je ſerai loin de dé-
rer qu'ils finiſſent! Eh! pourquoi le déſirer,
rands Dieux! s'ils ſont partagés par *Cérinthe?* ».

ſtne tibi, Cerinthe tuæ placiture puellæ,
Qui mea nunc vexat corpora feſſa calor?
h, ego non aliter triſtes evincere morbos
Optarim, quàm te ſi quoque velle putem.
Vam mihi quid proſit morbos evincere? quid tu
Noſtra potes lento pectore ferre mala?

Et ce que dit *Sulpicie* dans la XIIe. gie.

» Mon amant & ma vie, oublie tous les t mens que je t'ai cauſé ces derniers jours. V dans le cours de mes ans je me ſuis repenti de c que choſe, c'eſt de t'avoir laiſſé ſeul la nuit niere ; mais garde-toi de t'y tromper : mon r même étoit l'aveu de mes déſirs ».

Ne tibi ſim, mea lux, æquè tam fervida ci
Ac videor paucos ante fuiſſe dies ;
Si quidquam tota commiſi ſtulta juventa,
Cujus me fatear pœnituiſſe magis,
Heſterna quàm te ſolum quod nocte reliqui
Ardorem cupiens diſſimulare meum.

Voilà les vers dont le charme ne s'ef jamais. Plus on les lit, plus on veut les lire.

Tibulle mourut très-jeune. Ses Maîtreſ en larmes, accompagnerent *Vénus* & l'*An* à ſes funérailles.

Ovide, qui l'aimoit beaucoup, témoi ſa douleur par une très-belle Elégie.

Ecce, puer veneris fert everſamque ph
tram,
Et fractos arcus, & ſine luce facem.
Aſpice, demiſſis ut eat miſerabilis alis,
Pectora

Pectoraque infesta tundat aperta manu.
Excipiunt sparsi lachrymas per colla capilli,
&c.

(OVID. Am. IX, L. III.)

C'est ainsi que *Chaulieu* feint que les neuf Sœurs, les Amours & les Graces ont rendu les honneurs à son ami *La Farre*, le *Tibulle François*.

On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythère,
En longs habits de deuil, les Muses, les Amours,
Et ces Divinités qui donnent l'art de plaire,
De ta pompe funebre ont indiqué les jours.
Apollon veut qu'avec *Catulle*
Horace conduise le deuil.
Ovide y jettera des fleurs sur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bucher de *Tibulle*.

La nature favorisa *Tibulle* de tous les talens qui forment un excellent Poëte. Les Muses verserent sur ses poësies la délicatesse, la douceur & les graces. Jamais son imagination n'est à la place de son cœur. Son langage est pur, simple & voluptueux. Les nuances des passions sont exprimées avec un coloris naturel & vrai. L'émotion qu'il fait éprouver est tendre & délicate. On se met à sa place; on est touché, lorsqu'on lit ces vers mélodieux.

e procul, Muſæ, ſi nil prodeſtis amanti ;
Non ego, &c.

» Fuyez, Muſes, fuyez, ſi vous ne ſervez pas les amans. Ah ! ſi je vous implore, eſt-ce pour chanter les combats, pour décrire la marche du Dieu de la Lumiere, pour apprécier les phaſes incertaines de l'aſtre des nuits ? Non, non, c'eſt pour m'ouvrir un chemin auprès de ce que j'aime. Muſes, fuyez *Tibulle* ; abandonnez-le, ſi vous ne ſervez pas ſes amours ».

Tibulle avoit entierement conſacré ſon génie aux fons de la tendre Elégie. Ses *hexamètres* coulent avec une douceur inimitable. C'eſt le modèle le plus heureux que nous ayons en ce genre ; c'eſt le plus élégant & le plus poli des Poëtes Elégiaques.

Il nous a laiſſé quatre Livres d'Elégies. Le Panégyrique de *Meſſala* ; & les Epigrammes qu'on trouve dans toutes les éditions de ce Poëte, ſont indignes de lui, & n'annoncent point un génie né dans le beau ſiécle d'*Auguſte*.

Nous finirons cet article par deux ou trois morceaux, qui acheveront de nous donner une idée de la poëſie de *Tibulle*.

I.

Portrait d'Apollon.

Tibulle eſt ſouvent plein de graces. Voyez comme il ſait orner l'Elégie de tous les ré-

ſors de l'imagination. Il voit en ſonge le pere de la lumiere.

Somnia fallaci ludunt temeraria nocte, &c.

(Eleg. IV, Lib. III.)

» Déja le noir & quadruple attelage de la Nuit avoit parcouru les voi es etoilées, & deja ſes courſiers mouilloient les roues du char de la mer : l'utile Sommeil n'avoit point encore apporté aucun calme à mon ame. Phébus jettoit ſes premiers regards ſur le monde, quand une tardive langueur appeſantit enfin mes paupieres. Le front ceint d'un immortel laurier, un jeune homme m'apparoît, & me ſemble poſer ſes pieds dans ma demeure. Aucun âge ne vit rien d'auſſi beau, & jamais autant de charmes n'appartinrent à la nature humaine. Ses longs cheveux ondoyoient ſur ſes belles épaules, & de ſes boucles blondes s'exhaloient les parfums de la myrrhe. La lune en ſon plein, ne brille pas d'un éclat plus doux, & la pourpre, infuſée dans de la neige, donne la teinte de ſon beau corps. Son teint eſt celui de la vierge, amenée au lit nuptial, & colorant ſes joues de l'incarnat de la pudeur. Tel encore le lys à la roſe enlacé par les Bergeres ..... Une robe flottante juſqu'à ſes pieds, voiloit ſon corps, & ſe drapoit avec grace.

Par un art admirable, l'or & l'écaille incruſtés, formoient ſa lyre harmonieuſe, ſuſpendue à la gauche du jeune homme. D'abord il la fit reſonner ſous un archet d'ivoire. Bientôt il y mêle les accens de ſa voix. Mais tout-à-coup ceſſe ce doux concert, & j'entends le Dieu prononcer ces tristes mots d'une voix attendrie. » Je te ſalue, favori » des Dieux, car *Apollon*, les *Muſes* & *Bacchus* te » chériſſent, ô *Tibulle* ! Mais le fils de *Sémélé*,

» mais les savantes Sœurs, ne sauroient
» moi, prédire ce que doit éclairer l
» vant. A moi seul, le pere des Die
» à percer dans l'avenir, & dans les lo
» tin, &c.

II.

Cet aimable Poëte fait sentir da
sage suivant, que la persévéranc
utile aux amans.

Obsequio plurima vincit amor
Sed te ne capiant, primò si fortè ne
Tardin; paulatim sub juga colla da
Longa dies homini docuit parere Leo
Longa dies molli saxa peredit aqua.

Ces beaux vers ont été imités par
de nos Poëtes Lyriques.

La Beauté la plus sévere
Prend pitié d'un long tourment;
Et l'Amant qui persévere
Devient un heureux Amant.
Tout est doux, & rien ne coûte.
Pour un cœur qu'on veut toucher,
L'onde se fraye une route,
En s'efforçant d'en chercher;
L'eau qui tombe goute à goute,
Perce le plus dur rocher.

(QUINAULT.

III.

Traduction d'une Élégie de Tibulle.

Le jour, ô *Cérinthus*, où ton ame aſſervie
Me reconnut pour ſon vainqueur,
Ce jour fut le plus beau de tous ceux de ma vie :
Le tendre amour, qui jamais ne l'oublie,
Lui-même l'a nommé la fête de mon cœur.
Aimable & cher amant, la Parque à ta naiſſance,
Verſant ſur toi ſes plus rares faveurs,
Te prodigua des charmes ſéducteurs,
Dont tous les cœurs devoient reſſentir la puiſſance.
Oui : mais il n'en eſt point dont l'amoureuſe ardeur
Puiſſe égaler la violence
Du feu dont je reſſens la brûlante fureur.
Qu'elle me plaît, ô ciel ! Si ſon charmant auteur
Porte dans le fond de mon ame
L'amour..... ô *Cérinthus* ! au nom de tes beaux yeux,
Brûle pour moi d'une pareille flame.
Viens, que nos larcins amoureux,
Par nos tendres tranſports, puiſſent prouver nos feux.
Amour, viens dans mes bras jouir de ma tendreſſe ;

Par toi, je t'en ſupplie, & même au
D'eux.
Et vous, grands Dieux! témoins de
bleſſe,
Si *Cérinthus* vous intéreſſe,
Prêtez l'oreille à mes accens;
Recevez mes ſoupirs, mes vœux & mo
Faites que de moi ſeule il s'occupe ſan
Si pour un autre objet le perfide s'emp
Refuſez-lui votre ſecours.
Et toi, belle *Vénus*, ô puiſſante Déeſſe,
Ote-moi mes liens, ou qu'il m'aime to
Mais non, attache-nous d'une ſi forte
Que le cruel deſtin, que la mort inhum
Ne puiſſe jamais rompre un lien ſi parf
Il fait les mêmes vœux; mais une fauſ
Qu'un jeune homme timide avec peine
Le retient en public: il ſe tait à regre
Mais, ô *Vénus!* je ſais tout ce qu'il pen
Qu'importe ſon ſilence?
Et puiſque tu connois le cœur le plu
Exauce le toujours; qu'importe à ta
Qu'il te prie en public, ou te prie en

(M. SEDA

§. XL.

CORNELIUS SEVERUS.

Quod legis, ô Vates, magnorum maxime regum,
Venit ab intonſis uſque, Severe, Getis.

L'ANTIQUITÉ ne nous a preſque rien conſervé de la vie de *Cornelius Severus*. Il compoſa deux Poëmes; il prit pour ſujet du premier les embraſemens du *Mont Ethna*: c'eſt le ſeul échappé aux injures du temps. Le ſujet de l'autre Poëme étoit *la guerre de Sicile*.

Il mourut extrêmement jeune, & promettoit de grandes choſes dans ſon enfance. Il joignoit à un excellent naturel une vive émulation, & le deſir de s'immortaliſer par de beaux Ouvrages. *Sénèque* le met preſque de pair avec *Virgile*: & *Ovide*, qui ſe connoiſſoit en Poeſie, en faiſoit le plus grand cas.

At tu cui bibitur felicius Aonius fons,
Utiliter ſtudium, quod tibi cedit, ama
Sacraque Muſarum meritò cole, &c.

Le Poëme ſur l'*Ethna*, eſt dans le goût de celui *de rerum naturâ* de *Lucrèce* : la Phyſique en eſt le principal objet. » Je vais chanter, dit le Poëte, admirateur de la nature ; » je vais chanter les mouvemens prodigieux » du Mont Ethna, la ſource des flammes » qui ſortent ſans ceſſe de ſon ſein, & la cauſe » qui lui fait vomir avec tant de fracas des » maſſes embraſées, & porter des torrens de » flammes dans tous les environs.

Pour donner plus de variété à ſon Poëme, *Severus* joint à ſes explications phyſiques des incendies du Mont Ethna, pluſieurs morceaux tirés de la fable, & des épiſodes très-ingénieux. Telle eſt la deſcription ſublime de la guerre des Géans contre *Jupiter*, &c. En liſant cet Ouvrage, écrit dans l'âge d'or de la Poëſie Latine, on eſt étonné qu'il ne ſoit pas plus connu. Seroit-ce que le ſujet en lui-même eſt peu intéreſſant ? Les hommes, dit M. de *Voltaire*, aimeront toujours mieux les livres qui les toucheront, que les livres qui les inſtruiront. Comme l'ennui eſt plus à charge que l'ignorance, ils préferent le plaiſir d'être émus, au plaiſir d'être inſtruits. L'*Enéide* de *Virgile* ſera lue & relue par tout le monde, & peu de perſonnes feront de *Lucrèce* leur livre favori.

I.

Combat des Titans contre Jupiter.

Tantavere (nefas!) olim detradere mundo, &c.
(v. 43.)

» Lorſque les Géans, par une audace criminelle, voulurent chaſſer les Dieux du Ciel, détrôner *Jupiter*, ſe ſaiſir de ſa perſonne, & donner des loix à l'Olympe : ſemblables aux autres hommes par une partie de leurs corps, ces monſtres avoient une queue de ſerpent couverte d'écaille, qui formoit des replis tortueux. Déja ils entaſſent montagne ſur montagne, Oſſa ſur Pelion, Olympe ſur Oſſa, afin de pouvoir porter la guerre juſques dans le ciel même, qu'ils s'efforcerent d'eſcalader par le moyen de ces montagnes entaſſées. Ces guerriers ſacriléges provoquent de près au combat les Dieux épouvantés. *Jupiter* craint lui-même au haut du ciel ; mais ſa main, armée de la foudre, diſſipe en un moment les ténébres par la flamme des éclairs. Les Géans s'avancent avec de grands cris : le pere des Dieux & des Hommes fait retentir ſon tonnerre ; & dans la fureur des vents, qui combattent de tous côtés, augmente encore l'éclat. Les foudres redoublés fendent les nues d'une maniere effrayante. Toutes les Puiſſances céleſtes courent aux armes : *Mars* & les autres Dieux ſont en fureur, tant la terreur eſt répandue par-tout. *Jupiter* lance ſes armes terribles, & d'une main victorieuſe renverſe les montagnes : ce boulevard formidable, élevé contre les Dieux, tombe, & de ſa chute entraîne les ennemis ; que la terre leur mere cherche en vain à ranimer. L'univers en paix par cette victoire, *Bacchus* revient dans le ciel, que les Dieux eurent la gloire d'avoir ſi

bien défendu. *Jupiter* précipite ſous le Mon
Encelade expirant dans la mer de Sicile
qu'accablé ſous le poids énorme de cette
gne, il vomit de ſa bouche enflammée des
de feu * ».

II.

Le Poëte couronne ſon Poëme de
par l'hiſtoire de deux jeunes gens de C
que leur piété rendit très-célebres ch
Anciens. Ces deux freres, ſans ſe me
peine de ſauver leurs biens, emporte
pere & leur mere ſains & ſauves à tra
flammes d'un terrible incendie.

Hiſtoire d'Amphinomus & d'Anap

Nam quandam rupis extenduit Ethna cavernis
(v. 601.)

» Un jour le feu de l'Ethna, après av
verſé tous les obſtacles & briſé toutes le
qui s'oppoſoient à ſon paſſage, ſortoit
reur, & ſe répandoit de tous côtés. Ce
auſſi prompt que les foudres que *Jupiter* e
roux lance ſur la terre à travers une nu
cure, dont il couvre le ciel, portoit par
ravage & la déſolation. Les moiſſons &
lieux cultivés d'alentour, les maiſons, le
les collines couvertes de verdure, tout
proie de ce terrible élément. A peine les
avoient commencé à ſe répandre, que C

* On peut comparer ce morceau avec celui que n
rapporté dans la vie d'*Héſiode*, *Poëtes Grecs*, to

ſentir agitée d'un violent tremblement de terre, & qu'elles avoient deja pénétré dans la Ville. Chacun tâche alors, ſelon ſes forces & ſon courage, d'arracher ſes richeſſes à la fureur du feu. L'un gémit ſous le peſant fardeau de ſon argent; l'autre eſt ſi troublé, qu'il prend les armes, comme s'il voulût combattre contre cet élément. Celui-ci, accablé ſous le poids de ſes richeſſes, peut être acquiſes par ſes crimes, ne ſauroit avancer, pendant que le pauvre, charge d'un fardeau plus léger, court avec une viteſſe extréme; enfin chacun fuit, chacun emporte ce qu'il a de plus précieux; mais tous ne peuvent pas également le ſauver. Le feu dévore ceux qui ſont les plus lents à fuir, & ceux qu'une ſordide avarice a retenus trop long-temps, ceux qui croient avoir échappés à la fureur de l'incendie, en ſont atteints, & perdent en un moment les richeſſes qu'ils avoient enlevées, & le fruit de leurs peines. Ces précieuſes dépouilles deviennent la pâture de la flamme, qui dans ſa fureur n'epargne que ceux que la piété anime, *Amphinomus* & ſon frere, tous deux portant avec un égal courage le précieux fardeau dont ils étoient chargés. Comme le feu gagnoit déja les maiſons voiſines, ils apperçurent leur pere & leur mere, accablés de vieilleſſe & d'infirmités, ſe ſoutenant à peine à la porte de leur maiſon, où ils s'etoient traînés; ces deux enfans courent à eux, les prennent, & partagent ce fardeau ſous lequel ils ſentent augmenter leurs forces. O troupe avare, épargne-toi la peine d'emporter tes tréſors! jette les yeux ſur ces deux freres, qui ne connoiſſent d'autres richeſſes que leur pere & leur mere. Ils enlevent ce butin, & marchent à travers les flammes, comme ſi le feu leur avoit promis de les épargner. O piété, la plus grande de toutes les vertus, & celle qui doit être la plus recommandable aux hommes! Les flammes la reſ-

peſtent dans ces jeunes gens ; & de quelque côté qu'ils tournent leurs pas, elles ſe retirent. Jour heureux, malgré ces ravages ! Quoique l'incendie exerce ſa fureur de tous côtés, les deux freres traverſent toutes les flammes comme en triomphe. Ils échappent l'un & l'autre, ſous ce pieux fardeau, à la violence du feu, qui modere ſa fureur autour d'eux ; enfin ils arrivent avec leurs dieux tutélaires en lieu de ſureté ſans avoir reçu aucun mal ».

III.

Fragment ſur la mort de Cicéron.

On lira avec plaiſir le morceau du Poëme de la guerre de Sicile, que *Sénèque* nous a conſervé. Il eſt de la plus grande beauté : l'éloge de l'Orateur Romain eſt vif, noble, touchant & pathétique.

Oraque magnanimûm ſpirantia pœnè virorum, &c.

» On a vu les têtes de ces grands hommes dont la bouche ſembloit reſpirer encore ſur la tribune aux harangues, où ils avoient tant de fois ſignalé leur éloquence ; mais on y faiſoit peu d'attention, celle de *Cicéron* occupoit ſeule les yeux & l'eſprit de tout le monde. A ce triſte ſpectacle, on ſe rappelle toutes les belles actions de ce Conſul, la conjuration de *Catilina* diſſipée, le deſſein criminel des Patriciens réprimé, la punition de *Céthégus* & des autres conjurés ; on ſe repréſente enfin *Catilina* lui-même, exclu du Conſulat, où il aſpiroit par des voies ſi déteſtables. De quoi lui ont ſervi, à cet illuſtre Orateur, la bienveillance du peuple, les acclamations des aſſemblées, les di-

gnités dont il a été honoré pendant ſi long-temps, & une vie employée à l'étude des Belles-Lettres ! Un ſeul jour a ravi l'ornement de la République : l'éloquence Romaine, déſormais dans le deuil & la triſteſſe, eſt pour jamais condamnée au ſilence. L'unique reſſource des malheureux & le ſeul protecteur de l'innocence, l'ame des conſeils publics, le défenſeur du Sénat, du Barreau, des loix, des maximes & de la paix, enfin la voix de la République, eſt pour jamais atteinte par la cruauté des armes. Un citoyen plein d'orgueil, ſans craindre ni l'inconſtance de la fortune ni les Dieux vengeurs, a eu l'audace de fouler aux pieds la tête vénérable de cet Orateur, couverte de ſang, ſon viſage défiguré, & ſes mains reſpectables par tant de beaux Ouvrages. Le Temps, ô *Marc-Antoine*, n'effacera jamais votre crime ! Ni *Perſée* ni *Philippe*, ces mortels ennemis de Rome, ni le barbare *Syphax*, n'éprouverent pas une telle cruauté de la part de leurs vainqueurs. *Jugurta*, ſans recevoir d'autres inſultes, accompagna le triomphe de *Marius* : les cendres du fier *Annibal*, immolé à la haine des Romains, furent reſpectées juſques dans le tombeau ».

§. XLI.

PROPERC

CALLIMACHI manes, & C
letæ,
In veſtrum quæſo me ſinite ire ne
(L. III, El.

L'OMBRIE donna le jour à ce
de *Callimaque*, qui conſacra pre
vie à la tendreſſe. Son pere ex
plois conſidérables pendant le
Fait priſonnier après la bataill
il fut du nombre des Sénateur
times que l'on immola aux pieds
Jules-Céſar. *Propérce* étoit alors

Aſpice me cui parva domus fortun
&c.

Ses premieres années ſe paſſer
obſcure indigence.

Long-temps mes triſtes yeux, dans
tendre,
D'un pere malheureux arroſerent le
Depuis ce temps fatal, temps ſi remp
J'ai vu mes jours ſuivis d'immortell

Properce, ſans parens & ſans biens, vint à Rome, & trouva des protecteurs & des amis qui travaillerent à ſa fortune. Ses talens pour la Poëſie Elégiaque & ſes rares connoiſſances, lui mériterent la faveur d'*Auguſte* & des plus beaux génies de ſa cour Il jouit en peu de temps d'une réputation diſtinguée. *Ovide*, *Tibulle*, *Baſſus*, *Ponticus*, *Gallus*, *Mecène*, ſe lierent avec lui. Il conſultoit toujours ce dernier ſur ſes Ouvrages. » Soyez mon guide, lui diſoit le » jeune Poëte, & preſcrivez-moi quels ſu» jets je dois traiter. Je ne puis rien entre» prendre de grand ſans le ſecours de vos lu» mieres.

Properce a compoſé quatre Livres de ſes amours, où il ne parle preſque d'autre choſe que de ſa paſſion pour une jeune fille, à laquelle il donne le nom de *Cynthie*. Elle faiſoit les délices de ſa vie Il ne trouvoit aucun de ſes Ouvrages dignes du public, qu'autant qu'ils plaiſoient à ſon aimable maîtreſſe, qui ſe faiſoit auſſi admirer par des talens aimables & par des vers pleins de goût & de délicateſſe. Son plaiſir étoit d'être près d'elle, de l'entendre parler, d'écouter ſa voix enchantereſſe, & d'admirer la beauté des ouvrages de ſes mains Elle avoit les yeux noirs & pleins de feu, la taille haute, le port & la démarche nobles Ses talens, les graces de ſon eſprit, les qualités de ſon cœur, lui fourniſſoient tous les jours une

nouvelle matiere pour faire des El
Cynthie étoit la Muſe qui l'inſpir
voit d'autre génie, d'autre *Apol*
Cynthie.

Non hæc Calliope, non hæc
Apollo;
Ingenium nobis ipſa puella faci

» Ce n'eſt pas ſeulement la beau
qui m'attire, dit ce Poëte paſſionné,
ſa blancheur le diſpute à celle du lys.
compoſé de lait & de roſes, de neige
lon; ce ne ſont pas ſes cheveux touj
ſur un col d'albâtre : ce ne ſont pas
ſont pourtant les deux aſtres qui m'é
roit-ce la richeſſe de ſes vêtemens
ſéduit? Ah! je ne m'enflamme pas p
mere. Mais qu'à l'iſſue d'un feſtin el
ſes graces ordinaires, je crois voir
dant au chœur des Prêtreſſes de *Ba*
s'eſſaye ſur une lyre Leſbienne, la D
monie n'en tire pas des ſons plus
Les vers de la fameuſe *Corinne* ſont-
bles aux vers de *Cynthie*? Ceux d'*Er*
droient-ils ce parallèle? ».

Properce prit pour modele
Philétas, *Mimermne*, & ſuivit
Grecs pour l'Elégie. Il n'eut d'
tion que de pouvoir les égaler.

Callimachi Manes, & *Coi ſacra*
Inveſtrum, quæſo, me ſinite ire

(L. III,

» C'eſt vous que j'invoque, manes de *Callimaque*, ombre ſacrée de *Philétas*. Laiſſez-moi pénétrer dans les retraites ombragées où vous fûtes inſpirés. Aucun autre, avant moi, n'entreprit d'initier les Muſes Latines dans les myſtères de votre art. Apprenez-moi dans quel antre vous fûtes monter votre lyre au ton de l'Elégie, ſous quels auſpices vous y futes introduit, à quelles fontaines vous vous êtes abreuvés ? Chante qui voudra les combats & les armes : le vrai ſublime eſt d'être léger & facile. Déja la renommée m'éleve dans les airs : la Muſe à qui j'ai donné la naiſſance, y triomphe avec moi ſur un char victorieux. La troupe légere des Amours y participe à ma gloire, & la foule des Poëtes s'empreſſe de marcher ſur mes traces : mais en vain ils tenteroient de me dévancer dans l'étroit ſentier qui conduit au Temple des Muſes : aſſez d'autres groſſiront les annales Romaines du récit de nos exploits, étendront les frontieres de l'Empire juſques chez les Bactriens. Pour moi, je me ſuis tracé de nouvelles routes ſur l'Hélicon, & j'en rapporte des vers faits pour charmer les loiſirs de la paix. Muſes, couronnez de fleurs la tête de votre Poëte : le laurier n'eſt point fait pour mon front, &c. «.

Properce, dans l'Elégie IIIe. exprime d'une maniere vive & ſublime ſon admiration pour *Philétas* *.

Le Poëte, dans un ſonge, ſe croit tranſporté ſur l'Hélicon, & ſe flatte de pouvoir célébrer les exploits des héros & les triom-

* L. III, El. III.

phes d'*Auguſte*. *Apollon* l'apperço
défend de s'eſſayer dans le genre h
parce qu'il n'a point de ſuccès à eſp
cette carriere. Il lui envoie *Calli*
l'inſtruit ſur ce qu'il doit faire.

E quarum numero me contingit una
&c.

» Une des neuf Sœurs s'approche
j'en crois ſes traits, c'étoit *Calliope* elle-m
ton char, me dit-elle, ſoit toujours tra
cygnes, & qu'un courſier henniſſant &
ne te précipite jamais au milieu des co
porte point la guerre au ſein de nos boc
fais point entendre les redoutables ſ
trompette : ne dis point dans quels char
taille on vit flotter les enſeignes de *M*
Chante l'ivreſſe des amans chaſſés du l
maîtreſſes : décris-en les ſymptômes : p
les fleurs qui couronnent leur front av
y ſoient introduits ; que tes vers leur ap
l'art de charmer l'eſclavage d'une jeune
en trompant la vigilance de ſon mari
neux. Elle dit, & puiſant de l'eau da
taine où ſe déſalteroit *Philétas*, elle en hu
lèvres «.

Lymphiſque à fonte petitis
Ora Philetas noſtra rigavit aqua.

La poëſie de *Properce* eſt noble &

dance de l'ancienne Grèce ; il joint à tous les tréſors de l'imagination une extrême ſenſibilité & une délicateſſe chagrine. Il préſente pluſieurs modèles. Tantôt il étonne la trompette héroïque ; tantôt il touche le luth des Amours, & peint les dangereux attraits de la volupté. Il n'a point le naturel & la naïveté de *Tibulle*, mais ſes peintures ſont plus fortes, plus enflammées. L'amour chez *Properce* eſt rarement tranquille & ſatisfait : il eſt inquiet, impatient, jaloux, furieux. Son élégant Traducteur * remarque très-bien qu'il eſt preſque toujours ſoupçonneux & jaloux. Des réflexions cruelles ſur les infidélités de *Cynthie*, empoiſonnent ſa joie au ſein même des voluptés. Ce ſont des gémiſſemens, plutôt que des ſoupirs qu'il exhale ; ſouvent il s'emporte juſqu'à l'imprécation : & ſi ſon amour prend quelquefois un ton plus modéré, il le quitte bientôt pour reprendre celui d'une douleur ſouvent exaltée juſqu'au déſeſpoir.

Properce ** eſt exact, ingénieux, ſavant. Le titre de *Callimaque* Romain, dont il ſe pare avec complaiſance, il le mérite par le tour de ſes expreſſions qu'il emprunte communément des Grecs, & par leur cadence qu'il s'eſt propoſé d'imiter, au moins dans

* M. de Longchamps.

** M. l'Abbé Souchay.

une partie de ſes Elégies. Elle
vrage des Graces même : & n'a
auteur, c'eſt ſe déclarer ennem
Cependant on remarque trop de
les Elégies de *Properce*, & l'art
appercevoir : non que la cho
prime s'éloigne toujours de la
ce qu'elle pourroit avoir de n
gâte par des traits héroïques
qu'il y coule continuellement.

Parcourons quelques endroit
gies.

I.

Le début majeſtueux de l'Elégi
prouve aſſez que *Properce* ét
célébrer les triomphes d'*Augu*
voulu ſe livrer au génie héroïq

Jam tempus luſtrare aliis Helicona cho

» Muſes, changeons de ſtyle? j
l'eſſor ſur un courſier de Theſſalie ;
ter la valeur ; je vais chanter nos arm
ſes ſous les auſpices du héros de
choue dans ce noble projet, mon
moins glorieuſe ; il eſt toujours g
une grande entrepriſe ! que la jeun
duth des Amours ! c'eſt à l'âge mûr
d'entonner la trompette. Aſſez long
célébré que *Cynthie* : je veux déſo
une démarche plus fiere, & chante
C'eſt *Calliope* qui m'inſpire, je v
terre, & renoncer aux humbles cha
ſoutenez mon haleine ! jamais je n'
de vos ſublimes accens, &c. ».

II.

Magnifique éloge de la Ville de Rome.

..., quodcumque vides, hospes, quam maxima Roma
... Phrygem Æneam collis & herba fuit, &c.

(El. I, L. IV.)

» Avant qu'*Enée* abordât en Italie, cette Rome, ...nt vous contemplez la grandeur, n'étoit qu'une ...lline couverte de pâturages. Les troupeaux ...*Evandre* ont foulé cet espace, où s'élevent main...nant des Palais consacrés à *Apollon*. Ces Tem...es si riches ne renfermerent d'abord que des Di...nités d'argile. L'on ne rougissoit point alors ...abiter de simples chaumieres : le mont Tar...in étoit nud, *Jupiter* y tonnoit sans obstacles : ...s taureaux n'avoient point encore sillonné les ...rds du Tibre . . . A quel degré de magnificence ...t parvenue la demeure des deux freres, *Rémus* & ...*mulus!* L'unique foyer de leur cabane fut le ...rceau du plus puissant Empire. Ce Sénat, qu'on ...it briller aujourd'hui d'un éclat imposant, n'é...it composé que de cent Pâtres grossiers : une ...irie étoit le rendez-vous de leurs assemblées, ...i se convoquoient au son d'un instrument rus...que : des voiles flottantes ne décoroient point ...mmenses théâtres : on n'avoit point introduit ...sage d'y brûler des parfums. Soumis avec res...t à la religion du pays, tout le peuple ignoroit ...'il existât des Divinités étrangeres : au lieu de ...s pompeuses fêtes que nous célébrons à chaque ...vue de notre cavalerie, il se contentoit d'allu...er tous les ans un peu de foin en l'honneur de ...ales, &c.

la IIIe. du premier Livre. *Prope*
Cynthie qui repoſe dans une at
ſionnée. La crainte lui fait reſpec
meil de ſa maîtreſſe. Il ſe borne
templer: tous ſes ſens ont paſſ
yeux.

Et modo ſolvebam noſtra de fronte corollas
Ponebamque tuis Cynthia temporibus,

» Tantôt j'orne ſa tête des fleurs
noient mon front; tantôt je me plais
boucles de ſa chevelure; quelquefois
dis à meſurer furtivement les contou
gorge... Mais l'ingrate ſommeille, &
careſſes ne ſauroient l'émouvoir. Son
çoit, & les repouſſe avec une égale i
Aux ſoupirs prolongés qu'elle exhale
ble; & ſur ce vain ſymptôme, j'augu
thie eſt le jouet de quelques chimeres f
ou la victime d'une violence imagin
» L'aſtre des nuits pourſuivoit ſa va
ſes rayons trop officieux rempliſſent t
l'appartement de ma maîtreſſe: elle ou
fatigués d'un éclat importun, & m'a
elle ſouleve mollement ſa tête ».
» Enfin, me dit-elle, je te revois,
c'eſt au refus de quelqu'autre que je
doute, cette faveur injurieuſe? Excec
& de veilles, comment oſe-tu bien
les reſtes d'une nuit qui m'étoit due to
Puiſſent les Dieux te condamner toi
nuits cruelles que m'annonce cette fat
Pour chaſſer le ſommeil de mes yeux
combien de fois n'ai-je pas eu recou
de pourpre? Mais bientôt rappellée à

que les ſons de cette lyre ne pouvoient plus charmer, je gémiſſois ſur ma ſolitude, que prolongeoit, hélas! un amour dont je n'étois plus l'objet. *Morphée*, avec ſes ailes bienfaiſantes, eſt enfin venu careſſer mes ſens, & le ſommeil a ſuſpendu mes larmes ».

V.

La XVe. Elégie reſpire la flamme du génie & toute l'ivreſſe de l'amour.

O me felicem, nox ô mihi candida! & ô tu,
Lectule, deliciis facte beate meis! &c.

» O raviſſement! ô nuit! charmante nuit! délicieux théâtre de mes plaiſirs, flambeau, témoin de mes careſſes, obſcurité, confidente de nos débats voluptueux .... Crois-moi, tandis qu'il en eſt temps, que nos yeux s'enivrent d'amour. Hâtons-nous! le regne de la mort arrive, la ſaiſon des plaiſirs s'enfuit, pour ne plus revenir. Ah! chere amante, qu'elle ſoit donc éternelle cette chaîne qui nous tient étroitement embraſſés! Vois ces colombes, prends-les pour modeles; ce tendre couple n'a point d'infidélités à redouter: le véritable amour ne s'éteint jamais .... Ce n'eſt que pour *Cynthie* que je veux vivre & mourir: mais encore une année de ces nuits délicieuſes, & j'aurai vecu ſuffiſamment. Ces nuits trop répétées me donneroient l'immortalité. Que dis-je? il n'en faut qu'une, pour faire un dieu d'un homme! &c. ».

On peut ſe donner le plaiſir de comparer l'Elégie entiere de *Properce* avec la *Jouiſſance*, de l'Abbé *Chaulieu*, & une Lettre de *la nouvelle Héloïſe*, ſur le même ſujet.

VI.

La troiſiéme Elégie du IVe. Li
modele d'héroïde.

ARÉTHUSE A LYCOTA

Has Arethuſa ſuo mittit mandata Lycotæ,

» *Aréthuſe* écrit à ſon cher *Lycotas*, l
après une ſi longue abſence, *Lycotas* e
moi. Hélas ! ce ſont mes larmes qui o
traits qui t'arrêteront à la lecture de c
la mourante *Aréthuſe* a tracé d'une m
lante ces caractères défigurés. L'orien
courir les frontieres des Bactriens &
que leur cavalerie rend ſi formidabl
mats qu'habitent les Gêtes & les Bre
jours munis de chars armés, tu paſſes
gions brûlantes, dont les eaux ont
de noircir les peuples de l'Inde. Eſt
cette foi que tu m'avois jurée ? Son
plaiſirs que nous nous étions promi
vaincue par l'amour, je conſentis, da
à ma premiere défaite ? La torche nu
éclaira notre hymen, fut, ſans dout
aux feux lugubres d'un ſiniſtre buche
le *Styx* qu'on puiſa l'eau des aſperſio
ſur moi. Quelles bandelettes que cel
tête fut ornée ! Ah ! le Dieu de l'Hym
point à ces funeſtes noces. Des emblé
dus à toutes les portes de Rome, atte
tilité de mes vœux impuiſſans ; j'ai d
quatriéme habit de guerre. Maudit
mier, qui, pour fortifier des camps,
têts à contribution, qui convertit en

militaires les oſſemens dont il tira des ſons funebres ! Il fut plus digne des enfers, que cet *Ocnus*, dont le ſupplice eſt de filer ſans relâche la corde de jonc, qui eſt l'éternel aliment de l'âne affamé qui la dévore ».

» Dis-moi donc ſi la dure cuiraſſe ne meurtrit point tes membres délicats ; ſi les tendres mains de *Lycotas* n'ont point ſouffert du poids de ta lourde lance. Ah ! je crains plus encore que la dent d'une rivale n'imprime ſur ton cou les preuves déſeſpérantes de ton infidélité. On m'apprend que ton viſage a perdu ſon *embonpoint ordinaire* ; faſſe le ciel que ta maigreur ſoit l'ouvrage de mon abſence ! Dès que l'étoile de *Vénus* ramene ces nuits ſi funeſtes à mon amour, mon premier ſoin eſt d'embraſſer les armes que tu me laiſſas en dépôt. Dans mon impatience, je me tourne & m'agite continuellement ſur ma couche. Que je me plains alors des oiſeaux dont le chant tardif n'appelle point encore la lumiere du jour ! Pendant les nuits d'hiver, je m'occupe à broder, en laine de Tyr, des épées qui marquent la deſtination des vêtemens où je les applique. Tantôt je ſuis, ſur la carte, le cours de l'Araxe, ce fleuve d'Arménie, que vous allez dompter ; tantôt je calcule, d'après l'Hiſtoire, pendant combien de milles un Parthe peut ſupporter la ſoif. J'étudie auſſi les divers mondes, dont l'eſpace eſt peuplé, & j'admire dans cette harmonie la ſageſſe de l'Etre ſuprême. Je médite ſur les chaleurs qui calcinent la terre dans certains climats, ſur les glaces qui la pétrifient dans d'autres contrées. Je cherche auſſi la cauſe de ces vents, qui ramenent nos vaiſſeaux dans le port. Ma nourrice & ma ſœur ſont mes compagnes aſſidues ; mais ce n'eſt pas à la ſaiſon, comme elles voudroient me le perſuader, que j'attribue tes lenteurs cruelles ! ».

VII.

Un ſentiment tranquille & dou
quefois dans les Elégies de *Prop*
& nourrit ſans ceſſe par une imag
la féconde. Qu'on ſe figure, d
de Lettres diſtingué, une perſc
rêveuſe, qui ſe promene dans
gne, où tout ce qu'elle voit lui
jet qui l'occupe ſous mille face
telle eſt dans l'Elégie tendre la
l'ame à l'égard de l'imaginatio
bleaux ne ſe fait-on pas dans ſe
véries ?

Ecoutez *Properce* dans l'Elég

Nunc admirentur, quod tam mihi pulchr
Servias, &c.

(El. XXVIII.)

» On s'étonne que la belle *Cynthie* m
faveurs, & l'on en conclut, dans to
que je dois être opulent. Il eſt ce
qu'elle ne ſacrifieroit pas ſon Poëte à
ſors de *Cambiſe* & de *Créſus*. *Cynthie*
péce de culte à la Poëſie, & jamais e
mes vers ſans exhalter ſon indignati
riches. La conſtance & la fidelité ſo
teres du véritable amour, & raremen
riche eſt-il conſtant & fidele. Pour m
par-tout ma *Cynthie*, dût-elle fran
eſpace des mers. Amans inſéparable
guerons enſemble au gré du même z
aborderons ſur le même rivage ; le

nous prêtera ſon abri ; nous nous abreuverons dans la même ſource ; & ſoit que nous couchions à la proue ou à la poupe du vaiſſeau, la même planche nous tiendra toujours lieu de lit. J'affronterai avec ma *Cynthie*, & les fureurs de l'Eurus & le ſouffle irrégulier de l'humide Autan, & les tempêtes qu'eſſuya le malheureux *Ulyſſe*, &c.... Ah! que je ne perde jamais de vue ma *Cynthie*, & je conſens que notre navire ſoit frappé de la foudre, que nous ſoyons jettés tous nuds ſur le même rivage ; je conſens auſſi de trouver la mort dans les flots, pourvu que ma *Cynthie* reçoive les honneurs de la ſépulture..... Mais un amour comme le nôtre, calmeroit les fureurs de *Neptune* : ce Dieu, non moins ardent que *Jupiter* ſon frere, connoît auſſi l'amour. Ce fut lui qui d'un coup de ſon trident fit jaillir la fontaine de Lerne dans les champs arides, où la belle *Amymone* jouit de ſes embraſſemens, pour prix des faveurs qu'il en avoit reçues : *Neptune* ſatisfait, remplit d'une onde ſacrée l'urne précieuſe de cette Nymphe : l'empire de l'amour embraſſe le ciel, la terre & les mers, &c. ».

VIII.

Funérailles de Properce.

Le Poëte, dans la XIIIe. Elégie du IIe. Livre, décrit à *Cynthie* les cérémonies qu'il veut qu'on obſerve à ſes funérailles.

Quandocumque igitur noſtros mors claudet ocellos.

(II. L. El. XIII.)

» Dès que la mort aura fermé mes paupieres, voici la cérémonie que je veux qu'on obſerve à

mes funérailles. Je ne demande point qu'on place mon corps ſous un dais d'ivoire, enrichi des plus belles étoffes. Qu'une longue ſuite de buſtes funéraires n'accompagne pas les manes de *Properce*; que les parfums exhalés dans cette marche faſtueuſe, que le ſon lugubre des trompettes n'annoncent point un ſuperbe convoi : je veux que le mien ſoit des plus ſimples. Mais qu'on y porte en triomphe les trois Livres de mes amours ; c'eſt le plus beau préſent que je puiſſe faire à *Proſerpine*. Pour toi, *Cynthie*, en ſuivant ce cortege, tu frapperas ta poitrine à demi-nue, & ne ceſſeras de répéter le nom de ton amant. Au moment qu'on répandra les parfums ſur le bucher, mes lévres glacées recevront le dernier baiſer de *Cynthie*; & dès que la flamme aura dévoré mon corps, tu en recueilleras les cendres dans une urne peu ſpacieuſe. Enfin, lorſqu'elles ſeront purifiées, tu les déposeras à l'ombre d'un laurier, ſous un modeſte tombeau, où ſeront gravés ces deux vers.

Ci gît un cœur, dont la flamme conſtante
N'eut qu'un objet, ne ſervit qu'une amante.

IX.

Imitation de Properce.

Quiounque ille fuit, puerum qui pinxit amorem, &c.

(El. XII, L. II.)

Qui t'a peint le premier ſous les traits d'un enfant,
Dieu d'amour? quel qu'il ſoit j'admire ſon adreſſe ;
Il connut le premier les erreurs d'un amant,
Et ce vuide de bien que pourſuit la tendreſſe.

Pour peindre ton caprice & ton cœur incertain,
Que fit-il, Dieu volage ? il te prêta des ailes.
Quel amant, à ces traits, ne voit que ſon deſtin
Eſt d'errer au haſard ſur des flots infideles ?

Que déſigne cet arc & ces dards enflammés,
Et ce carquois muni d'une perfide amorce ?
Si ce n'eſt que tes traits ſont tous empoiſonnés,
Que tu joins contre nous les charmes à la force ?

Et l'amour & ſes traits ont paſſé dans mon cœur :
Mais ce Dieu, pour s'enfuir, n'a plus trouvé ſes ailes.
Dieu cruel, plus je veux réprimer ton ardeur,
Plus tu m'en fais ſentir les atteintes cruelles !

Quel plaiſir peux-tu prendre à dévorer ce cœur ?
Ah ! rougis, s'il ſe peut, de ta rigueur extrême,
Porte ailleurs les excès de ta vaine fureur :
Tu ne tourmentes plus que l'ombre de moi-même.

Si cette ombre périt, qui chantera l'Amour ?
Les ſuccès de ma Muſe auroient accru ta gloire.
C'eſt moi qui chante, *Eglé*, l'ornement de ta cour :
Epargne un Ecrivain de l'amoureuſe hiſtoire.

(M. DE SIVRY.)

§. XLII.

HORACE

LE ſeul *Horace*, en tout genre exc
De Cytherée exalte les faveurs ;
Chante les Dieux, les Héros, les Buv
Des ſots Auteurs berne les vers inept
Nous inſtruiſant par gracieux précep
Et par ſermons de joie antidotés.
(Rou

CE Poëte immortel nous i
même des particularités concern
ſonne & ſon caractere. Il naquit
petite Ville ſituée entre la Lu
Pouille, ſoixante-cinq ans avan
tienne. Il eut le bonheur d'av
vertueux, qui le fit élever dan
la Capitale du monde, avec le
que les enfans des premiers C
des premiers Sénateurs. Comme
neur vigilant & incorruptible,
pagnoit chez ſes maîtres, & n
point de vue.

Ipſe mihi cuſtos incorruptiſſimus o
Circum ductores aderat.

Il poſſédoit un bon ſens naturel, qui lui tenoit lieu de connoiſſances. S'il ne pouvoit donner à ſon fils de grandes lumieres, il étoit du moins en état de lui enſeigner cette morale ſimple & pure, que les gens de bien puiſent dans leurs cœurs, ces vertus de pratique, préférables aux hautes ſpéculations de la Philoſophie. Il lui préſentoit ſans ceſſe le tableau des hommes vertueux, lui offroit le vice ſous un aſpect propre à lui en inſpirer de l'horreur. *Les Philoſophes*, lui diſoit-il, *pourront t'apprendre mieux que moi pourquoi telle choſe eſt bonne, & telle autre mauvaiſe. Tout ce que je puis faire, c'eſt de t'inſpirer de bonnes mœurs, en te propoſant les ſages maximes de nos peres, pendant que tu as encore beſoin d'être conduit. Quand l'âge t'aura amené la maturité de l'eſprit avec la force du corps, tu ſeras alors en état de te gouverner toi-même.*

En même temps il lui propoſoit des modeles vivans. *Vois-tu*, lui diſoit-il, *ce Sénateur, il a l'eſtime & la confiance de tous les honnêtes gens; c'eſt à lui, mon fils, qu'il faut tâcher de reſſembler. Jette les yeux ſur cet autre, il eſt tombé dans le mépris: ſon nom & ſa dignité n'ont pu l'en garantir.*

Par ce moyen, il le ſauva des grands écueils, & il ne fut guères ſujet qu'à des défauts très-pardonnables.

Ex hoc ego, ſanus ab illis
Perniciem quæcumque ferunt, mediocrib
quies
Ignoſcas vitiis, teneor.

C'eſt ainſi que le bon vieillard *Dé*
inſtruit ſon fils dans les *Adelphes* de
rence.

Nihil prætermitto, conſuefacio. Denique
Inſpicere tanquàm in ſpeculum in vitas
nium
Jubeo, atque ex aliis ſumere exemplum
&c.

Cette méthode très-ſage d'élever le
fans, n'étoit pas commune à Rome. L
cation étoit dirigée vers les affaires ;
cherchoit à ſe faire un nom au barrea
dans les armées. Mais le pere d'*Horac*
moit mieux voir ſon fils riche en ver
en probité, que de le voir s'élever
fortune par des voies baſſes & ſuſpectes.
turam fortuna plerumque corrumpit.

On ne peut lire ſans attendriſſemen
témoignages d'eſtime & de reconnoiſ
qu'il rendoit à la mémoire de ſon pe
avouoit franchement ſon origine ; i
étaloit toute la baſſeſſe, & ne craignoit
de l'éterniſer dans ſes écrits.

Si la nature, diſoit-il, nous donnoit la liberté de choiſir les peres de qui nous voudrions naître, je laiſſerois chacun choiſir au gré de ſa vanité ; mais pour moi, content de ceux que j'ai, je n'en irois point prendre au milieu des faiſceaux, ni ſur les ſiéges Curules.

Si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum, &c.

On étoit alors perſuadé que tout homme d'eſprit eſt né illuſtre. Le ſiécle où vivoit ce Poëte, conſervoit encore quelques traces de la noble ſimplicité des premiers temps de la République.

Horace couronna cette excellente éducation par le voyage d'Athènes, qu'il fit à l'âge de dix-huit ans. Ce fut dans cette Ville, centre de la ſageſſe, des lumieres & des arts, qu'il ſe nourrit de la lecture des grands Poëtes & des Philoſophes célebres qui en avoient fait la gloire. Il y acquit une intelligence profonde des hommes, & cette politeſſe, cette urbanité, ce goût du beau & du vrai qui enchantent dans ſes écrits.

Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ, &c.

Les agitations de la guerre civile excitées par la mort de *Céſar*, l'obligerent de quit-

ter les bosquets de l'Académie, j
vre le parti de *Brutus*. Ce fier Ré
l'honora de la charge de Tribun
sous ses étendards, il combattit co
tave en faveur de la liberté : mai
n'étoit pas né pour les armes. Le l
chanta depuis que rien n'est si dou
mourir pour la Patrie, laissa son
aux champs de *Philippe*, & s'en
seuls sons de la trompette guerrier

O mort, plus douce que la vie !
O noble & glorieux destin
De s'immoler pour sa Patrie !
Crioit le Lyrique Latin !
Mais dans les champs de Macédoi
Les vastes cohortes d'*Antoine*
Lui firent bien changer de ton ;
Et son bouclier sur la place
Resta pour animer l'audace
Des braves du sacré Vallon.

Horace n'eut pas de meilleur par
dre, que de faire soi-même l'avet
sorte d'infamie, prenant pour ex
deux célebres Lyriques de la Grèce
loque & *Alcée*, qui se reconnurent c
de la même faute.

La journée de *Philippe* ayant re
fortune & ses espérances ; & son p
mort pendant son absence, il se

revenus, ſans fonds, ſans appui. L'impérieuſe néceſſité ſe fit entendre. Il ne lui reſtoit d'autre reſſource que ſes talens. Il fit des vers qui furent goûtés de *Virgile* & de *Varius*.

Ces deux grands hommes jouiſſoient déja à la cour d'*Auguſte* de la diſtinction due au mérite, & des mœurs dignes de l'âge d'or.

Varius, Virgiliumque :
Animæ quales neque candidiores
Terra tulit.

Ils préſenterent ce jeune Poëte à *Mécène*, la gloire de l'état, le protecteur & l'ami des hommes de génie. On peut lire dans la ſatire qu'il lui adreſſa depuis, la peinture naïve qu'il fait de ſa premiere entrée chez le Miniſtre.

» *Virgile*, dont la mémoire me ſera toujours chere, vous dit d'abord qui j'étois. *Varius* enſuite vous en parla dans les mêmes termes.

Optimus olim
Virgilius, poſt hunc Varius, dixere quid eſſem.

La premiere fois que je vous fus préſenté, quelques paroles entrecoupées furent tout mon compliment : le reſpect & ma timidité naturelle ne me permirent pas d'en dire davantage. Je ne me donnai point pour un homme de naiſſance : je ne me vantai point d'avoir des terres conſidérables, &c.

Je vous déclarai, ſans façon, ce que j'étois, ve
me répondites en deux mots, à votre ordinair
& je me retirai, &c. ».

Mécène n'accordoit ſa protection qu'a
Gens de Lettres qui lui étoient parfai
ment connus. Il uſa envers *Horace*, comm
avec les autres, d'un délai, qui finit p
l'ordre gracieux de le regarder comme ſo
ami.

Quod placui tibi, qui turpi ſecernis hone
tum.

Ses talens pour la Poëſie, ſon eſpr
étendu, varié, délicat & ſon naturel he
reux, le rendirent cher au Prince, comm
au Favori. *Mécène* obtint ſon pardon,
lui fit reſtituer ſes revenus, qui avoie
été confiſqués. On vit le maître du mon
dépoſer le rang ſuprême, accueillir av
une liberté noble & décente le fils d'un A
franchi, l'admettre à la plus intime faveu
& conſacrer ſes loiſirs à s'éclairer avec lu
Auguſte ſavoit que le Temps graveroit ſo
nom dans ſon livre immortel, pour avo
téé le protecteur & l'ami des arts & d
génie.

Dignum laude virum Muſa vetat mori
Cælo Muſa beat, &c.

(Od. VII, Liv. IV.)

Nous avons déja obſervé qu'il n'y a que les grandes ames & les hommes ſenſibles qui connoiſſent le prix de la belle Poëſie. L'illuſtre *Rouſſeau* penſoit de même ; il dit dans ſon Ode au Prince *Eugene :*

C'eſt aux grands hommes ſeuls à ſentir le mérite
D'un art qui reſſuſcite
L'héroïque vertu des grands hommes comme eux.

Claudien eſt auſſi de ce ſentiment.

Gaudet enim virtus teſtes ſibi jungere Muſas;
Carmen amat quiſquis carmine digna gerit.

Voici l'époque la plus brillante de la vie d'*Horace*. Livré déſormais au commerce des Muſes, il s'en montre le digne favori. Sa réputation & ſon crédit s'augmentoient de jour en jour par les piéces de poëſie qu'il publioit ſur les victoires d'*Auguſte* & ſur les événemens publics. Tantôt il louoit ſon bienfaiteur comme l'ami des vertus, le fléau des vices, le protecteur des arts ; quelquefois le reſpect & la reconnoiſſance lui dictoient les éloges de *Mécène*, de *Lollius*, de *Pollion*, de *Varius*, de *Meſſala*, de *Druſus* & des hommes les plus diſtingués de Rome. Toutes ſes louanges étoient pleines de nobleſſe & de dignité, de ſentiment & de délicateſſe. Un air de naturel & de ſimplicité s'y faiſoit remarquer. Elles annon-

çoient toujours un Poëte fin
qui ne chantoit que la vertu
grandeur d'ame, l'héroïſme,
mérite les ſuffrages & la v
hommes. *Horace*, perſuadé q
ſervile adulation avilit les Mu
ſoit point les foibleſſes & le
décore ſouvent du nom de ver
Auguſte ? ſes louanges, dé
air de flatterie qui rebute,
d'avis ſur la maniere dont il
duire pour ſe faire aimer de ſe
en même temps pour conſer
ſévérité propre à les contenir da

Inſtar veris enim Vultus
Affulſit populo, gratior it dies
Et ſoles melius nitent, &
(Od. V, L

La tendreſſe & le ſentiment
plume, lorſqu'il écrivoit cett
qui offre une ſi belle peinture
des Romains ſous l'empire d'
les ſentimens d'amour & de
ſont divinement exprimés. Le
point flatté. Tous les Hiſtor
nent qu'alors on jouiſſoit à
paix & de la liberté, &c. *

* V. *Vellej. Paterc.*

Horace ſe conduiſit à la cour avec beaucoup de ſageſſe & de pénétration. Il excelloit dans l'art délicat de manier l'amitié des Grands. Lorſqu'on ſut qu'il avoit l'oreille du Prince, & qu'il pouvoit tout obtenir de lui, une foule de Courtiſans le ſuivoit ſans ceſſe, & le prioit de parler pour eux; mais ſon caractere ſe refuſoit à ces démarches, toujours gênantes, & ſouvent dangereuſes: il n'aimoit à recommander que les perſonnes dont il avoit pénétré les ſentimens. On connoît ſa maxime.

Qualem commendes etiam atque, etiam adſpice;
ne mox
Incutiant alienâ tibi peccata pudorem, &c.

La conformité des principes que *Mécène* avoit adoptés avec les opinions d'*Horace*, ne contribua pas peu à reſſerrer les lieus de leur amitié. Ils avoient embraſſé l'un & l'autre le ſyſtême d'*Epicure*, qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté. Le Poëte en abuſa plus d'une fois, & l'on ſait ce qu'il écrivoit à ſon ami *Tibulle*.

Me pinguem & nitidum bene curata cute viſes
Cum ridere voles Epicuri de grege porcum.

Souvent *Mécène* & *Horace*, couronnés de myrthe, les cheveux parfumés d'eſſence,

aſſis auprès des plus belles filles
aimoient à perdre leur raiſon,
des coupes remplies du divin Ma
faiſoit oublier tous les maux.

S'il fut dans ſa jeuneſſe le part
cure, il changea de ſentiment da
ſur-tout par rapport au culte qu
aux Dieux. Il ſe vit forcé de r
ſes pas, & de reprendre la route
quittée. Il ne conſerva de la d
Philoſophe Grec que l'amour d
une délicieuſe nonchalance; rêv
quefois par le ſentiment & pa
Tels étoient *Chaulieu* & cette t
mables fainéans,

Qui ſuivant du plaiſir l'aimable mou
Se laiſſoient au tombeau conduire mo

Les *La Farre*, les *Saint-A*
S. Evremont, les *Ferrand*, les *L*

On a obſervé que preſque tou
tites débauches d'*Horace* étoien
de quelques prétextes. S'abandon
joie & aux plaiſirs de la table? c'
célébrer la victoire d'*Auguſte*;

Nunc eſt bibendum, nunc pede libe
Pulſanda tellus, &c.

ou pour honorer le jour de la na
Mécène;

Jure ſolemnis mihi, Sanctiorque
Penè natali proprio, quod ex hac
Luce Mæcenas meus affluentes
Ordinat annos.

ou pour ſe réjouir du retour d'un ami abſent depuis long-temps ;

Ergo obligatam redde jove dapem,
Longâque feſſum militiâ latus, &c.

ou en action de graces de ce que lui-même il avoit été préſervé d'un grand danger.

Sume, Mæcenas, Cyathos amici
Soſpitis centum, &c.

Horace étoit naturellement voluptueux ; mais ſon penchant pour les femmes ne fut pas aſſez vif ni aſſez décidé pour troubler ſa tranquillité. Il connoiſſoit l'erreur des paſſions : mais il étoit trop ſage pour en devenir la proie. Il regardoit le plaiſir comme une fleur délicate qu'il ne faut point cueillir, ſi l'on veut jouir long-temps & de ſa beauté & de ſon odeur.

Ses paſſions, dit le reſpectable Auteur des *Réflexions ſur Horace*, n'étoient, à proprement parler, que des goûts : & le plus dominant chez lui étoit la pareſſe. Le

ment infini. On y voit un mélang
table de libertinage & de Philoſoph
choſes bien oppoſées, & qui von
enſemble, quand elles ſe réuniſſe
rellement. On y trouve par-tout l
homme & l'homme de plaiſir, qui
fineſſe du goût à la délicateſſe d
ment. Ecoutons-le parler à ſa bout
lui demander le doux tréſor qu'e
ferme, & qu'il veut partager avec
ſophe de ſes amis.

O natam mecum, &c. (Od. du

Aimable fille de la treille ;
Doux charme de l'oiſiveté,
Fidele ami, chere bouteille,
Viens, amene la volupté ;
Que dans l'ardeur de ton délire
Nos jours paſſent comme un inſtar

La voix qu'inſpire la ſageſſe
Ne dédaigne point les chanſons ;
Souvent cette morale auſtere,
Dont *Caton* voulut s'étayer,
Célébrant ton joyeux myſtere :
Avec toi daigna s'égayer.

Par une douce violence,
Tu commandes à nos humeurs ;
Tu forces la haine au ſilence,
Tu ſais aſſujettir nos mœurs ;
Tu dérides le front du Sage
Sous ta douce ivreſſe abattu,
Et tu ſers le libertinage
Sans effaroucher la vertu.

Le voile de la politique
Tombe ſous tes premiers efforts ;
De ſa plus ſecrette pratique
Tu découvre tous les reſſorts ;
Par toi le pauvre qu'on opprime
Perd un douloureux ſouvenir :
Et dans le tranſport qui l'anime,
Ne voit qu'un heureux avenir.

Viens, & que les Graces badines,
Qui ne t'abandonnent jamais,
Des plaiſirs que tu nous deſtines,
Redoublent encor les attraits,

ſuade qu'elle n'aime que lui ? S'ap
d'être échappé au naufrage que ſe
trompeurs alloient lui faire eſſuy
comme il peint ſes dangers !

Quis multâ gracilis te puer in rosâ, &c.

Pyrrha, quel eſt l'amant dont tu combl
Qui ſur ce lit voluptueux
Croit jouir du bonheur de t'avoir enfla
Toujours des plus brillantes fleurs
Par lui cette grotte eſt ornée ;
Par toi des plus douces odeurs
La chevelure eſt parfumée ;
Tes beaux bras s'occupent ſouver
A relever leur blonde treſſe,
Et ſes lèvres à chaque inſtant

Ses yeux, que tu n'as point accoutumés aux larmes,
Déploreront toujours le bonheur d'un moment.

De tes faveurs, *Pyrrha*, que la ſuite eſt amere !
Qu'il faut craindre les feux que tu ſais allumer !
On ceſſe bientôt de te plaire,
On ne ceſſe pas de t'aimer.
Pour moi, les Immortels m'ont ſauvé d'un naufrage,
Qu'il eſt ſi rare d'imiter :
Et je leur ai fait vœu de ne plus affronter
Une mer où ſans ceſſe il faut craindre l'orage.
(*M. le Chevalier* B***ERS.)

Il a beau appeller à ſon ſecours la Philoſophie & la raiſon, la cruelle mere des Amours le force encore à ſe ranger ſous ſon empire : la facilité, le naturel, les Graces conduiſent ſon pinceau dans cette belle Ode.

Mater ſæva cupidinum, &c.

J'avois en vain quitté l'amoureux eſclavage,
La mere des Amours, des Graces & des Jeux,
La Volupté, *Bacchus* : aujourd'hui tout m'engage
A reprendre de nouveaux nœuds.

Je brûle pour *Glycère*, & ſa beauté m'enchante ;
Sa folâtre gaîté, ſes regards ſéduiſans,
Les roſes de ſon teint, ſa blancheur éclatante,
Ont ſans peine enflammé mes ſens.

Vénus & tous ſes feux ont paſſé dan
Elle a choiſi mon cœur pour être ſo
Et ce cœur conſumé par ſa brûlant
Servira de temple à l'Amour.

Dans les tranſports charmans de mo
velle,
Je ne puis me livrer qu'à mes tendr
Et déſormais ma lyre, aux ſons gué
Ne chantera que les plaiſirs.

Viens, *Glicère*, il eſt temps d'appai
Rendons-la, s'il ſe peut, favorable
Et qu'un lit de gazon, dans notre
Nous ſerve d'autel à tous deu

(M. RIGOLEY

Mais un chef-d'œuvre de ſe
délicateſſe & d'eſprit, c'eſt, ſa
l'Ode en Dialogue qu'il adre
comme un projet d'accommod
gage de la douleur qu'il a d'
avec elle. M. le Duc de *Nivern*
une belle imitation, qui mérite
à côté de l'original.

Donec gratus, eram tibi, &c.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

Plus heureux qu'un Monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie;
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs:
Vous m'aimiez, charmante *Lydie*.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux, quand des soins les plus doux,
Vous payiez ma flamme sincere!
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux,
Chloé n'avoit pas su vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organe des Amours,
Chloé seule me paroît belle;
Si le Destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune *Calaïs*, plus beau que les Amours,
Naît seul à mon ame ravie;
Si le Destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

Chloé vous laiſſoit ſans rivale. . . .

LYDIE.

Calais eſt charmant; mais je n'aime que
Ingrat, mon cœur vous juſtifie:
Heureux également en des liens ſi doux,
De perdre ou de paſſer ma vie.

(*M. le Duc* DE NIVER

C'eſt ainſi qu'*Horace* partageoit ſo
entre ſes Amis, ſes Maîtreſſes, les
& la Philoſophie, & qu'il menoit l
plus agréable & la plus délicieuſe. Li
tement avec *Virgile*, *Valgius*, T
Varius, &c. le commerce de ces be
nies lui donna ce goût exquis & c
cette fleur de politeſſe qui ſe fait ſen
ſes Ouvrages. Son caractere aim

rité dans ces assemblées, où les grands Hommes qui ornoient le siécle d'or de la Littérature Romaine, unissoient les plaisirs de l'esprit à ceux du sentiment. *Horace* n'avoit que des amis.

Il reçut deux présens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire ;
L'un étoit le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

Il faisoit des vers plutôt en galant homme qu'en Poëte, comptant pour rien l'approbation du vulgaire, & ne désirant qu'un petit nombre de Lecteurs.

Neque te ut miretur turba laborES ;
Contentus paucis Lectoribus.

Il puisoit dans la Poësie
Ce nectar par elle inventé ;
Le goût, l'esprit, l'urbanité,
Lui servoient la seule ambroisie
Qui donne l'immortalité.
Philosophe sans vanité,
Bel esprit sans rivalité,
Entre l'étude & la paresse,
Dans les bras de la volupté,
Il avoit placé la sagesse.

& ſur-tout, le chef-d'œuvre de la l
rique dans le genre paſſionné : l'(
laquelle il fait des vœux pour ſon
gile, qui alloit à Athènes. Il recc
à tous les Dieux, favorables aux r
ce navire qui contient la plus che
de lui-même.

Sic te diva potens Cypri, &c.

O navire chéri, qui doit porter *Virgile*
Juſqu'à l'Attique bord !
Puiſſe le Dieu des vents, ſur la vague t
Te conduire à bon port !

Puiſſe *Vénus* propice, & les freres d'*Hél*
Secondés des Zéphirs,
Te rendre en ſureté, ſans travail & ſan
Où tendent tes déſirs !

Chéri de ſes concitoyens, aimé du maître du monde, *Horace* pouvoit à ſon gré diſpoſer de la fortune; mais l'ambition ne troubla jamais la tranquillité de ſon ame.

Non enim gazæ neque conſularis
Submovet lictor miſeros tumultus
Mentis, & curas laqueata circùm
Tecta volantes.

Il refuſa les dons de ſes illuſtres amis; non par une vaine oſtentation, ni par un orgueil *philoſophique*, mais par ſageſſe, par eſprit de liberté. Content du rang de Chevalier, auquel il avoit été élevé, une dignité plus conſidérable n'eût fait que multiplier ſes embarras, ſans rien ajouter à ſon bonheur.

La richeſſe naiſſante, diſoit-il à *Mécène*, eſt toujours ſuivie du déſir inquiet de s'accroître. Tu ſais, ô mon appui! unique ſoutien de ma gloire! tu ſais que j'ai toujours fuis, avec raiſon, la grandeur & le faſte. Moins on ſe permet de ſuperflu, plus on reçoit des Dieux.

Auguſte l'invita à être ſon Secrétaire, & à s'aſſeoir à ſa table: il refuſa ſes propoſitions, tant la médiocrité lui étoit chere. Tout le monde ſait par cœur ces beaux vers.

Aurеam quiſquis mediocritatem, &c.

Heureuſe médiocrité,
Préſide à mes déſirs, préſide à ma fortur
Ecarte loin de moi l'affreuſe pauvreté,
Et d'un ſort trop brillant la ſplendeur in

Lorſqu'il s'apperçut que le gran
ſon imagination commençoit à l'a
ner, il ſut faire une honnête ret
n'eut pas l'audace de ſe tenir dans la
juſqu'au déclin de l'âge.

Les fruits des rives du Permeſſe
Ne croiſſent que dans le printemps
Et la froide & triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bon ſens.

Qu'il ſeroit à ſouhaiter que les l
les Orateurs profitaſſent de la leçon d

Eſt mihi, purgatam crebrò qui perſone
Solve ſeneſcentem maturè ſanus æqu
Peccet ad extremum ridendus, & il

Comparaiſon qui rappelle ce mo
IIIe. Livre des *Géorgiques*.

Quel que ſoit le courſier qu'ait adopté t
Quand des ans ou des maux il ſentira l

Des travaux de l'amour diſpenſe ſa vieilleſſe :
Vénus, ainſi que *Mars*, demande la jeuneſſe.
Pour ſon corps dévoré d'un impuiſſant déſir,
L'hymen eſt un tourment, & non pas un plaiſir :
Vieux Athlete, ſon feu dès l'abord ſe conſume.

L'unique objet des vœux d'*Horace*, étoit d'être poſſeſſeur d'une habitation champêtre, dans laquelle il pût goûter les délices d'une vie dégagée de ſoins & d'inquiétudes, & s'abandonner aux mouvemens ingénus de ſon cœur, à l'enjouement, au plaiſir, à la molleſſe, à la négligence de l'avenir, &c. Ce goût étoit très dominant chez lui.

Mécène lui donna une petite métairie auprès de Rome *. Son étendue & ſes revenus étoient fort modiques : il n'y en auroit peut-être eu aſſez pour perſonne ; mais il y en avoit aſſez pour *Horace*, à qui non-ſeulement la médiocrité ſuffiſoit pour être heureux, mais qui ne pouvoit l'être que par elle. Il fit alors une Ode pour remercier ſon bienfaiteur, ou plutôt pour lui dire, ſans le remercier expreſſément, que ſon bienfait faiſoit la douceur de ſa vie. Voici deux ſtrophes de cette Ode.

* Réflex. ſur le génie d'*Horace*.

Un clair ruiſſeau, de petits bois,
Une fraîche & tendre prairie,
Me font un tréſor que les Rois
Ne pourroient voir qu'avec envie;
Je préfere l'obſcurité,
Qui ſuit la médiocrité,
A l'éclat qui ſuit la puiſſance;
Le riche eſt, au ſein des plaiſirs,
Moins heureux par la jouiſſance,
Que malheureux par ſes déſirs.

Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil *Pluton* étale;
Ni vins rares, ni mets exquis,
Ne couvrent ma table frugale.
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure néceſſité,
J'ignore l'affligeante peine;
Je jouis d'un deſtin heureux:
Et n'ai-je pas toujours *Mécène*,
Si je voulois former des vœux?

Aucun Poëte, excepté *Virgile*, ne peint avec tant d'ame & de naturel qu'*Horace* les charmes de la vie retirée. Perſonne n'a ſu joindre, comme lui, dans ſes peintures, la paſſion à la vérité. Elles ont un agrément infini; il ſemble voir la nature elle-même, & la nature de l'âge d'or.

Beatus ille, qui procùl negotiis, &c.

Heureux, dit-il, heureux celui qui ſillonne le champ de ſes peres, & vit, comme eux, ſans ſoins, ſans affaires & ſans créanciers.

De la trompette ſanguinaire,
Il oſe mépriſer la voix;
De la fortune mercenaire,
Il ignore les dures loix.

Il rit du frivole avantage,
Dont le courtiſan eſt épris:
Et l'intrigue au double viſage,
N'obtient de lui que des mépris.

Fidele aux loix de la nature,
Seule elle fait tous ſes plaiſirs:
Et ſes beſoins ſont la meſure
De ſes goûts & de ſes déſirs.

Tantôt à ſa vigne naiſſante,
Il unit de jeunes ormeaux;
Tantôt d'une main bienfaiſante,
Il en élague les rameaux.

Tantôt à l'ombre de ſa treille,
Il compte ſes troupeaux naiſſans;
Il ſerre les dons de l'abeille,
Il tond ſes agneaux bondiſſans.

Lorſque *Pomone*, en ſes contrées,
A mûri ſes dons précieux,
Il charge ſes mains épurées
Des prémices qu'il offre aux Dieux.

Sous un vieux chêne, il ſait attend
Le déclin du brûlant ſoleil ;
Puis ſur un gazon frais & tendre,
Il va chercher un doux ſommeil.

Alors mille rivaux d'*Orphée*,
Fardeau léger des arbriſſeaux,
S'uniſſent, pour hâter *Morphée*,
Au gazouillement des ruiſſeaux.

(*M. le D.* DE N***

Horace, content de ſa ſolitude, mandoit plus rien aux Dieux, & n choit point à importuner ſon puiſſa pour accroître ſa fortune. O ma cher ſon de Sabine, diſoit-il ſouvent même, quand me ſera-t'il permis de tantôt dans la lecture des Anciens, & entre les bras du ſommeil & de l'oi le délicieux oubli de cette vie fatigu tumultueuſe ? Quand pourrai-je da repas ruſtiques me régaler d'un plat ves ? &c. O charmantes ſoirées ! ô re Dieux ! où aſſis à table auprès de mon je ſoupe, ſans façon, avec mes amis,

O rus! quando ego te aſpiciam! quandoque licebit, &c.

Voyez comme il décrit à ſon ami *Quintius* la ſituation & la nature de ſa petite vallée.

Continui montes; niſi diſſocientur opacâ Valle, &c.

» Imaginez-vous une chaîne de montagnes interrompue par une vallée bien couverte : le ſoleil levant eſt à ma droite, & le couchant à ma gauche : l'air y eſt fort temperé, vous en ſeriez charmé vous-même. Mais ſi vous voyez nos haies & nos buiſſons etaler la pourpre des prunes dont ils ſont chargés, & nos chênes fournir en abondance du gland à nos troupeaux, & nous donner une ombre agréable, vous jureriez, ſans doute, qu'on auroit tranſporté aux environs de ma maiſon la campagne de Tarente avec ſes délicieux boccages. Outre cela, j'ai une fontaine aſſez conſidérable pour donner ſon nom à un ruiſſeau, dont elle eſt la ſource. Ses eaux ne ſont ni moins fraîches, ni moins pures que celles de l'Hébre, qui baigne la Thrace : & ce ſont ces paiſibles retraites, c'eſt ce ſéjour enchanté qui garantit votre ami contre l'intempérie de l'automne, &c. ».

Il nous touche en faveur des lieux où il ſouhaiteroit de finir ſa vie avec ſon ami. Il nous inſpire le déſir d'y aller.

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet : ubi non Hymetto
Mella decedunt, viridique certat
Bacca Venafro, &c.

&c. C'eſt avec ces beaux génie
que le Poëte,

Libre d'inquiétude,
Cherchoit quels ſont les biens vérit
Si l'honnête homme en ſoi doit ſ
fauts,
Quel chemin le plus droit à la gloi
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſo

Après avoir vécu en homme
en Philoſophe, *Horace* mouru
quante-ſept ans, un mois av
Mécène.

Ainſi finirent ſes beaux jours
Évanouis dans la molleſſe :
Et ſon nom, qui vivra ſans c
Fut dépoſé par la Pareſſe
Dans les annales de l'Amour

En s'adreſſant à ſon Livre,
l'âge de 44 ans **, il le charge
Lecteurs qu'il n'étoit point né
diſtingué ; mais que dédaigna
& l'obſcurité où les Dieux
naître, & pouſſé par ſon prop

---

* *Deſpréaux*, imitat. d'*Horace*, L
** Eſſai ſur la vie d'*Horace*, d'ap

avoit pris l'eſſor le plus ſublime ; qu'il avoit obtenu l'amitié des plus grands hommes, ainſi que des plus grands perſonnages de ſon ſiécle ; qu'il étoit né violent & colere, mais qu'il s'appaiſoit facilement ; qu'il aimoit le ſoleil ; qu'il étoit d'une petite taille, & que ſes cheveux avoient blanchi avant le temps. Les moindres détails deviennent intéreſſans, lorſqu'ils regardent les grands hommes. Nous trouvons encore dans les écrits de notre Poëte, qu'il avoit la vue tendre & délicate, & qu'il étoit d'une très-foible conſtitution. Lorſqu'il voyoit, pour la premiere fois, quelque perſonne d'un haut rang, il avoit l'air timide & embarraſſé. Il parloit peu, & ne perdoit jamais ſon temps en de vaines diſputes, ſur-tout avec les perſonnes dont les poumons étoient meilleurs que les ſiens. Il dépenſoit noblement : il étoit grand amateur de peinture. Quoiqu'il fût très-éloigné d'importuner qui que ce fût du récit de ſes Ouvrages, il cédoit cependant à la démangeaiſon qu'éprouve tout Auteur, de paroître en public. Il en eſt des beaux eſprits, lorſqu'il s'agit de publier leurs productions, comme des jeunes filles, lorſqu'il eſt queſtion de les marier. Celles-ci, après avoir bien examiné les inconvéniens du mariage, prennent un mari. Ceux-là, après avoir long-temps réfléchi ſur le danger qu'il y a à paroître en public, finiſſent par ſe faire imprimer.

Regalique ſitu pyramidum altius,
Quod non imber edax, non aquilo
Poſſit diruere, aut innumerabilis
Annorum ſeries & fuga temporum

I.

On doit regarder *Horace* com
plus beaux génies du ſiécle d'
fait, avec *Virgile*, la gloire d
Latine. Il poſſede toutes les ſor
& de caracteres. On retrouve d
mitable Ecrivain la majeſté, la
les mâles tranſports d'*Alcée* & de
le feu & la ſenſibilité de *Sapho*
fiaſme & la fougue de *Pindare*,
les graces & la fleur du libertina
créon, le ſel attique, la fineſſe,
terie d'*Ariſtophane* & de *Ménan*

l'Epopée. La Poëſie lyrique demande une infinité de talens qu'il eſt très-rare de trouver réunis dans le même homme; un plan noble & bien deſſiné; des penſées ſublimes; des ſentimens énergiques; une imagination brûlante, ſoumiſe cependant au jugement & à la raiſon; une diction naturelle & hardie à la fois; des images tantôt grandes & majeſtueuſes, tantôt gracieuſes, riantes, ſimples; un ſentiment tendre & délicat; une ame libre & fiere, & ſur-tout cet enthouſiaſme divin qu'on ne peut définir, & que reſſentoient les *Pindare*, les *Chiabrera*, les *Cowley*, les *Malherbe*, les *Rouſſeau*, &c. Le Poëte Lyrique doit être comme la Prêtreſſe d'*Apollon*, enivré d'une vapeur divine, tranſporté hors de lui-même; il faut qu'il puiſſe dire:

Ce n'eſt plus un mortel, c'eſt *Apollon* lui-même
Qui parle par ma voix.

Les Romains pouvoient ſe flatter de poſſéder leur *Homère* & leur *Démoſthène* dans *Virgile* & dans *Cicéron*; mais juſqu'alors aucun Poëte n'avoit oſé monter ſa lyre au ton d'*Alcée*, de *Pindare* & d'*Anacréon*. *Horace* parut; il fit le premier paſſer dans ſa Langue le génie de ſes maîtres, autant que la Langue Latine pouvoit ſe prêter à l'harmonie enchantereſſe de la Langue Grec-

Sublimi feriam ſidera vertice

Il tiroit ſa principale gloir
diſputer le prix de l'Ode aux
d'en avoir tranſporté le nomb
monie dans ſa Langue. Il ne b
à ſe couronner la tête des laurier
deſtine à ſes favoris.

Ex humili potens
Princeps Æolium Carmen ad
Deduxiſſe modos ; ſume ſupe
Quæſitam meritis, &c.

Cependant il ſe reconnoît f
à *Pindare*, & déſeſpere de l'at

Ah ! que jamais mortel, jaloux du
Ne s'expoſe à le ſuivre en ſon vol

Qui groſſit par les orages,
Et ſouleve en grondant & couvre ſes rivages;
Tel ce Chantre impérieux,
Des vaſtes profondeurs de ſon puiſſant génie
Précipite à grands bruit ſes vers impétueux, &c. *

Ces vers rappellent l'idée juſte, grande & ſublime que *Gravina* nous donne du célebre Poëte Grec.

» *Pindare*, dit-il, pouſſe ſon vaiſſeau dans » le ſein de la mer; il déploie toutes les voi» les; il affronte la tempête & les écueils: » les flots ſe ſoulevent, & ſont prêts à l'en» gloutir. Déja il a diſparu à la vue du ſpec» tateur, lorſque tout-à-coup il s'élance au » milieu des eaux, & arrive heureuſement au » rivage.

Mais ſi *Horace* n'a pas atteint le vol de *Pindare*, s'il n'a pas ſes mouvemens rapides & variés, ſes images fréquentes & vives, ſes idées fortes & frappantes, ſa diction animée, impétueuſe & bruyante, c'eſt moins la faute de ſon génie, que de la langue dont il ſe ſervoit. Pour n'avoir pu s'élever juſqu'à ſon modele, il n'a pas laiſſé de répandre dans ſes Odes le caractere d'élévation, de hardieſſe & de majeſté qui convient à ce genre de Poëſie. Son audace eſt quelquefois heureuſe.

On trouve dans les Odes d'*Horace* un

* Trad. de M. *de la Harpe*.

artifice qui produit un effet adm
le contraſte qu'il fait quelquef
riantes avec les penſées ſublime
mieux faire ſentir la force. Lif
ce Poëte ſe montre le rival
Thébain. Son eſſor eſt auſſi fu
le ton de *Pindare* : c'eſt ſa fo
ſon génie. Mais voyez comme
cendre du plus haut des cieux,
le Poëte Grec, pour cueillir de
une riante prairie.

Ego apis matinæ
More modoque,
Grata carpentis thyma per labo
Plurimum, circa nemus, uvi
Tiburis ripas, Operoſa parvu
Carmina fingo.

La même variété régne par-to
che eſt tantôt mâle & vigoure
aimable & douce. A des tablea
force & de poëſie, ſuccédent d
riantes. L'on peut, dire avec l'
Diſcours ſur la Poëſie Lyrique *
a plus de reſſource que *Pindar*
faût deſcendre à des objets g
voix ſe monte à tous les tons.

* Imprimé en 1761.

peut-être plus de force & de ſublimité : mais en récompenſe, il a bien moins de facilité & de ſoupleſſe dans le génie.

Horace étoit preſque le ſeul Poëte Lyrique qui méritât d'être lu chez les Romains. *Jules Antoine* & *Titius Septimius* s'étoient exercé dans ce genre : mais jamais ils n'égalerent la poëſie brillante d'*Horace* : jamais ils n'ont ſu tranſporter dans leur Langue, comme il l'a fait quelquefois, la cadence, les formes, les tournures & les procédés de la Langue Grecque. Ce Poëte releve les plus petits objets par une élégance & une juſteſſe d'expreſſions admirables. Il y a dans ſes Odes anacréontiques une variété infinie d'images, de ſentimens & de tableaux aimables & rians. Sa lyre prend tous les tons. Tantôt il chante les Amours les Graces, les Plaiſirs, les jaloux tranſports & les tendres alarmes ; tantôt il célebre les Dieux, les héros, les hommes bons & vertueux, les triomphes d'*Auguſte*. Jamais Poëte n'a ſemé dans ſes Ouvrages d'auſſi ſages leçons ; & ſa morale, loin de ralentir le feu de ſa poëſie, le ranime, parce qu'il la met en ſentiment. Grand ſans emphaſe, lorſqu'il embraſſe un ſujet héroïque, tendre & délicat, lorſqu'il ſe plaint de *Chloé*, & qu'il exalte les faveurs de *Vénus* : ſage même dans ſes écarts, il gouverne à ſon gré ſon génie, & ſait lui preſcrire des loix.

Chez lui la plus ſublime Philoſophie ſe

Et par ſermons de joie antidotés

Platon diſoit que ſi la vertu
hommes ſous une forme ſenſi
perſonne qui ne ſe ſentît épris
plus ardent amour. C'eſt le p
nage des écrits d'*Horace* : là v
ſente ſous des traits ſéduiſans
d'un éclat dont rien n'altere l
Poëte ne gourmande point
cenſeur ſévere ; il ne crie poin
forcené, que tout eſt perdu :
diſtille point le fiel. C'eſt un S
invite ; c'eſt un ami qui nous
penſe comme *Pythagore*, que
ont moins beſoin d'être inſtruit
avertis avec douceur. Que de
yiſſans ſur la juſtice, la fidélit
ration, l'amitié, la conſtance,
l'amour de la patrie, &c ! On c

butante des *Stoïciens*. Son ſeul guide eſt la lumiere naturelle qui éclaire tous les hommes. Sa philoſophie n'eſt point grimacière ; elle eſt douce, familiere, aiſée ; elle a pour compagne le plaiſir. Il ne débite point ſes maximes en charlatan qui ne fait que répéter : *Ecoutez-moi, je ſuis ſublime.*

On admire les autres Poëtes, mais on aime *Horace*. Un attrait inſenſible nous fait d'abord courir à ſes Ouvrages dans nos inſtans de loiſir. C'eſt le Poëte de tous les âges, de tous les temps, & de tous les lieux. C'eſt, en un mot, celui que nous déſirons le plus d'avoir pour ami.

En le liſant, avec lui je crois vivre,
A Tivoly je m'empreſſe à le ſuivre :
La liberté, l'enjouement, la raiſon,
Dans ſa retraite accourent ſur ſes traces :
L'Amour y vient ſans bandeau, ni poiſon,
Et la Vieilleſſe y joue avec les Graces.

Ses Satires & ſes Epîtres, pour me ſervir de l'expreſſion de *Gravina*, ſont comme de petits ruiſſeaux qui découlent de la Comédie ancienne. Elles ſont aſſaiſonnées du même ſel. *Ariſtophane*, *Eupolis*, *Cratinus*, *Ménandre* *, &c. faiſoient auſſi bien ſes délices

* Voy. la vie de ces Poëtes, dans le I & II vol. des Poëtes Grecs.

Son *Epître aux Pisons* eſt admi
le code de la raiſon ; c'eſt un n
critique précieux aux gens de
clarté, la ſimplicité, la variété, la
la ſolidité y regnent d'un bout à l
déſireroit que ce Poëme eût plus
& de méthode, & que l'ordonna
auſſi parfaite que celle des *Géo*
Virgile & de l'*Art Poëtique* de B
bel Ouvrage, dicté par la ſageſſe
eſt une ſuite de la Poëtique d'*Ar*
race fut le premier qui offrit aux
les préceptes de ce ſouverain Légi
Poëtes.

L'art & la nature, le génie &
l'eſprit & le goût, ſe donnent la
les écrits d'*Horace* *. Une imagin
& féconde, un jugement profond,
pénétrant, une activité prodigieu
vifie véritablement les production

charme inexprimable que nous fait éprouver la lecture de ſes Ouvrages.

Virgile diſoit qu'il étoit auſſi difficile d'arracher un vers à *Homère*, que la maſſue d'entre les mains d'*Hercule*. On pourroit dire qu'il eſt auſſi difficile d'arracher un vers à *Horace*, qu'à *Vénus* ſa ceinture.

Plaute, *Térence*, *Catulle*, *Lucrèce*, &c. ont trouvé des rivaux dignes d'eux. *Horace* a été ſouvent imité, mais rarement atteint. Qui pourroit s'élever avec lui ſur les aîles rapides de ſa poëſie? Qui oſeroit toucher à tant de fleurs précieuſes, ſans craindre de les flétrir? Comment conſerver dans notre Langue l'expreſſion grande & ſublime, badine & enjouée, ſimple & naturelle, pure & élégante des Odes de ce grand Homme? Que de froids Commentateurs! Que de Traducteurs durs & ſecs! Que d'éternels Scholiaſtes! Que de lourds Diſſertateurs! Que de *Scaliger*, de *Benthlei*, de *Cuningham*, de *Heinſius*, de *Kuſter*, de *Cruquius*, de *Dacier*, &c. pour un homme de goût, pour un *D*. . . de *N*. . . pour un de ſes favoris, des Muſes & des Graces, en état de ſentir & de rendre les beautés de l'ami de *Mécène!*

Chantre d'*Auguſte* & de *Glicère*,
Poëte ſublime & galant,
Arbitre de la bonne chere,
Amant volage, ami conſtant,

Le Recueil des Poëſies d'*Horace* ſi grande variété de talens, & fo modeles dans tant de genres, qu'il pour la réputation de pluſieurs Poëtes. Que de caractéres différens ſeul homme ! Comme il ſait acc lyre ſur pluſieurs tons !

Parle-t'il du Poëte Lyrique & d des Muſes ? Rien n'égale la délica tour, la nobleſſe, la vivacité & la ficence de ſes expreſſions.

Quem tu, Melpomene ſemel
Naſcentem placido lumine videt
Illum non labor Iſthmius
Clarabit pugilem, non equus in
Curru ducet Achaïco

Sed, quæ Tibur aquæ fertile perfluunt,
Et ſpiſſæ memorum comæ
Fingent Æolio carmine nobilem, &c.
(Liv. IV, Od. III.)

Cette Ode paſſe pour un morceau de poëſie des plus achevés.

III.

Décrit-il l'état de l'ame d'un Stoïcien, endurci contre les malheurs? Il verra l'univers ſe diſſoudre, & tomber en éclats ſur ſa tête; il ne tremblera pas: il a tout prévu.

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

Quelle ſublimité dans la penſée & dans l'image! C'eſt ainſi que le Poëte ſacré dépeint l'état du Juſte qui ſe repoſe pleinement en Dieu.

» Quand la terre s'écrouleroit, & que les monts ſe précipiteroient dans la mer, nous ne craindrons pas ».

IV.

Veut-il perſuader aux Romains que le mépris de la Religion & la corruption des mœurs ſont les ſeules cauſes des malheurs qui ont affligé Rome?

Romains, de vos aïeux vous expierez les
Si vous ne reparez les Temples ébranlés
Relevez des autels trop long temps ſans
Et des Dieux ſans honneur, ſanglans &
Votre reſpect pour eux fonda votre puiſ
Qu'ils ſoient de vos projets le principe &
De leur culte affoibli nous ſentons
geance,
Et Rome impie a vu chanceler ſon deſti

V.

Fait-il parler *Nérée* ? dans l'enth
des oracles, voit-il les bataillons
brables briſer le ſceptre antique de
Quelles idées grandes & magnifiques
force dans ſes expreſſions ! quelle
dans les figures ! quel feu !

VI.

Peut-on donner une plus grande idée de la Divinité ?

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipſos imperium eſt Jovis.
Clari Gigantæo triumpho,
Cuncta ſupercilio moventis.

Les deux premiers vers de cette maxime ſublime ont été imité par *Rouſſeau.*

Le ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ſes loix :
Les Rois ſont les maîtres du monde,
Les Dieux ſont les maîtres des Rois.

VII.

Tantôt il peint les objets avec force, comme lorſqu'il parle de *Regulus*, ſe refuſant aux tendres embraſſemens de ſon épouſe & aux careſſes de ſes chers enfans. La vertu eſt peinte dans ſes yeux fierement baiſſés ; il fixe le Sénat chancelant. Inſenſible à la douleur de ſes amis, il renonce glorieuſement à ſa Patrie, & retourne à Carthage.

Fertur pudicæ conjugis osculum,
Parvosque natos, ut capitis minor
A se removisse, & virilem
Torvus humi posuisse vultum;
Donec labantes consilio Patres
Firmaret auctor numquam aliàs dato
Interque mœrentes amicos
Egregius properaret exul, &c.

Et dans cet autre endroit, où il l'air efféminé des jeunes gens de son à la force de corps de ces anciens R qui avoient vaincu *Annibal* & domp thage.

Non his juventus orta parentibus
Infecit æquor sanguine Punico;
Sed rusticorum mascula militum
Proles, Sabellis docta ligonibus
Versare glebas, &c.

VIII.

Tantôt il est précis & serré, plein gie & de clarté, comme dans ces

Damnosa quid non imminuit Dies?
Ætas parentum pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Il eſt impoſſible de dire plus de choſes en moins de paroles. La traduction de *La Motte* égale l'original.

Mais que n'alterent point les temps impitoyables ?
Nos peres, plus méchans que n'étoient nos aïeux,
Ont eu pour ſucceſſeurs des enfans plus coupables,
Qui ſeront remplacés par des pires neveux.

IX.

Peut-on faire un tableau plus vrai & plus terrible de la condition des tyrans ?

Diſtrictus enſis cui ſuper impiâ
Cervice pendet, non ſiculæ dapes
Dulcem elaborabunt ſaporem ;
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent. Somnus agreſtium
Lenis virorum non humiles domos
Faſtidit, umbroſamque ripam,
Non Zephiris agitata Tempe.

L'impie, en un feſtin, ne ſent que du dégoût.
Le glaive eſt ſur ſa tête, & l'effroi le conſume ;
Il trouve un ſuc plein d'amertume
Dans les alimens les plus doux.

En vain ſes yeux laſſés demandent le repos;
Le ſommeil eſt ami des champêtres aſiles;
Il cherche les réduits tranquilles,
Les bois, la fraîcheur & les eaux, &c.

X.

Veut-il louer *Alcée* & les anciens Poëtes Lyriques? il a penſé perdre la vie par la chute d'un arbre: il a entrevu les Champs Elyſées: il a entendu *Alcée*, qui enchantoit par les ſons de ſa lyre les ombres des Héros.

Quam pene furvæ regna Proſerpinæ
Et judicantem vidimus Eacum,
Sedeſque deſcriptas piorum, &
Eoliis fidibus querentem
Sapphó puellis de popularibus;
Et te ſonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro dura navis,
Dura fugæ mala, dura bèlli, &c.

XI.

Veut-il nous perſuader qu'il a vu *Bacchus* ſur des rochers écartés dicter des vers aux Nymphes & aux Satyres, attentifs à l'écouter? Il s'écrie:

Evœ! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur. Evœ! parce, Liber,
Parce, gravè metuende thyrſo, &c.

Il ſe montre quelquefois le digne émule des *Arion*, des *Philoxènes*, des *Cénéſias*, des *Timothée*, &c. & de tous les fameux Poëtes Dythyrambiques de la Grèce. Il préſente des choſes neuves, inattendues, &c. Il eſt dans un commerce intime avec les Dieux... il eſt comme ſaiſi d'une fureur divine. Le grand *Rouſſeau* imite encore *Horace* dans cet endroit.

Mais quels tranſports involontaires
Saiſiſſent, tout-à-coup, mon eſprit agité?
Sur quel vallon ſacré, dans quels bois ſolitaires
Suis-je en ce moment tranſporté?
Bacchus, à mes regards, dévoile ſes myſteres.
Un mouvement confus de joie & de terreur
M'échauffe d'une ſainte audace:
Et les Ménades, en fureur,
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace!

XII.

Horace exprime admirablement bien l'audace du premier homme, qui oſa le premier expoſer une fragile barque au caprice de la mer irritée.

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
Decertantem Aquilonibus .... &c.

Sans doute, en ſa vive colere,
Le ciel arma d'un triple airain
Le cœur du premier téméraire,
Qui des mers s'ouvrit le chemin ;
Qui ſur un fragile navire,
Sans pâlir, de l'humide Empire
Traça la route aux matelots,
Dont l'ame, aux écueils aguerrie,
Ne redouta point la furie
Des vents armés contre les flots.

Quel genre de mort ſi terrible
Pût effrayer l'audacieux
Qui ſut braver la mer horrible,
Ses monſtres, ſes écueils affreux ?
C'eſt en vain que la Providence
A creuſé cet abyme immenſe,
Qui ſépare tant de climats :
Foibles, inutiles barrieres,
Que des vaiſſeaux trop téméraires
Aujourd'hui ne reſpectent pas.

L'homme, trop hardi dans ſes vues,
Victime de ſa paſſion,
S'ouvre des routes défendues,
Et n'écoute plus la raiſon.
Pere à tes enfans trop funeſte,
Hélas ! avec le feu céleſte,
Que de maux tu nous apportas!
La mort dès-lors plus meurtriere,
Pour abréger notre carriere,
Précipita vers nous ſes pas.

Dédale, d'un vol intrépide,
S'éleva juſques dans les airs ;
Malgré mille obſtacles, *Alcide*
Se fit jour juſques aux enfers.
Qu'eſt-il de difficile aux hommes!
Mortels inſenſés que nous ſommes,
Nous déclarons la guerre aux cieux;
Nos crimes, défiant la foudre,
Sans ceſſe à nous réduire en poudre,
Forcent le ſouverain des Dieux.

XIII.

Voyez quelle image il emploie, lorſqu'il veut nous faire ſentir que la briéveté de la vie ne nous permet pas de porter loin nos eſpérances!

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas
Regumque turres, ô Beate Sexti!

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix:
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.
(MALHERBE.)

Et lorſqu'il exalte la médiocrité, plus précieuſe que l'or.

Sæpius ventis agitatur ingens
Pinus, & celſæ graviore caſu
Decidunt turres, feriuntque ſummos
Fulmina montes.

Cette ſtrophe a été très-bien rendue par *Racan.*

Plus on eſt élevé, plus on court de dangers:
Les grands pins ſont ſujets aux coups de la tempête,

Et la rage des vents briſe plutôt le faîte
Des maiſons de nos Rois, que des toits des Bergers.

XIV.

La chaleur, la véhémence, la majeſté, la grandeur, la magnificence & la ſublimité des expreſſions & des images qui ſemblent affectées à la Langue Grecque, régnent dans l'Ode qu'*Horace* adreſſe à *Calliope*. Elle porte l'empreinte du génie Pindarique. Le deſſein du Poëte eſt de faire ſentir à *Auguſte* l'obligation qu'il a aux Muſes, & de conſacrer à la poſtérité le témoignage de ſa reconnoiſſance.

Deſcende cælo, dic, age, tibiâ,
Regina longum Calliope melos;
Seu voce nunc mavis acutâ
Seu fidibus, citharâve Phœbi.

Tout-à-coup il eſt tranſporté d'une ſainte fureur. L'enthouſiaſme l'enleve hors de lui-même : à peine en croit-il les tranſports qu'il éprouve : il interroge ſes amis.

Auditis? an me ludit amas ibi
Inſania? audire & videor pios
Errare per lucos, amœnæ
Quos & aquæ ſubeunt & auræ.

Le protégé des Muſes ſe promene au bord de leurs fontaines; il mêle ſa voix dans leurs chœurs. Ce ſont elles qui ont pris ſoin de ſa vie dès le berceau. Ces Divinités tutélaires l'ont préſervé de tous les périls. C'eſt ſous leurs auſpices qu'il s'éleve inſenſiblement, & prend un ton plus ſublime.

Ut cunque mecum vos eritis, libens
Inſanientem navita Boſphorum
Tentabo, & arentes urenas
Littoris Aſſyrii, viator.

Les Nymphes du Permeſſe ont la gloire de préſider aux conſeils d'*Auguſte*, & de lui inſpirer la clémence, la douceur, la généroſité.

Vos lene concilium & datis, & dato.
Gaudetis almæ.

Le tableau magnifique de la puiſſance de *Jupiter* étincelle de ce beau feu qui animoit *Homère*, *Eſchyle* & *Pindare*. *Jupiter* dicte ſes loix à toute la terre immobile; il gouverne les vents & les flots de la mer; il régit les états du monde entier; il régne ſur les triſtes enfers: & lui ſeul, maître abſolu, exerce un empire équitable ſur les Dieux, comme ſur les Mortels.

Qui terram inertem, qui mare temperat
Ventoſum, & urbes, regnaque triſtia,
Divoſque, mortaleſque Turbas
Imperio regit unus æquo.

Le Poëte peint enſuite les Titans rebelles, foudroyés par le Monarque des cieux. Ces enfans de la terre s'éfforcent d'entaſſer le Mont Pélion ſur le nébuleux Olympe.

Magnum illa terrorem intulerat Jovi
Fidens, juventus horrida, brachiis
Fratreſque tendentes opaco
Pelion impoſuiſſe Olympo.

Que peuvent leurs impétueux efforts contre les Immortels?

Sed quid minaci Porphirion ſtatu,
Quid Rhætus, evulſiſque truncis
Enceladus jaculator audax,
Contra ſonantem Palladis Ægida
Poſſent ruentes? &c.

Ils ſont précipités, & la terre gémit encore de voir ſon ſein ſervir de tombeau à ſes monſtrueux enfans.

Injecta monſtris terra dolet ſuis,
Mœretque partus fulmine luridum
Miſſos ad Orcum: nec peredit
Impoſitam celer ignis Ætnam, &c.

Cette Poëſie forte, ſublime, audacieuſe, enleve l'ame du Lecteur.

XV.

L'éloge de *Cléopatre* eſt frappant par ſa ſublimité. Cette Reine, enivrée de ſa fortune, flattée d'une chimérique eſpérance, menaça follement de renverſer le Capitole, & de détruire l'Empire Romain. Sa flotte embraſée a rabaiſſé ſon orgueil inſenſé. Après la bataille d'Actium, elle aima mieux ſe donner la mort, que de ſouffrir d'être menée à Rome, & ſervir d'ornement au triomphe d'*Auguſte*.

Quæ generoſiùs
Perire quærens, nec muliebriter
Expavit enſem, nec latentes
Claſſa citâ reparavit oras
Auſa & jacentem viſere regiam
Vultu ſereno fortis, & aſperas
Tractare ſerpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,

Deliberata morte ferocior
Sævis liburnis ſcilicet invidens
Privata deduci ſuperbo
Non humilis mulier triumpho.

XVI.

Un des grands talens d'*Horace* eſt de rever les choſes les plus communes par une égance, une juſteſſe d'expreſſions qui n'ap- rtient qu'à lui.

ifficile eſt propriè communia dicere.

Parle-t'il de l'inconſtance de la fortune ; jet ſi rebattu par tant de Poëtes ? Il fé- nde ſon ſujet ; il le nourrit d'images & : ſentimens ; il ſe le rend propre : il lui nne de la force & de la dignité.

Quod adeſt, memento
Componere equus. Cætera fluminis
Ritu feruntur, nunc medio alveo
Cum pace delabentis Etruſcum
In mare, nunc lapides adeſos
Stirpeſque raptas, & pecus & domos,
Volventis una, non ſine montium
Clamore, vicinæque ſilvæ ;
Cum fera diluvies quietos

Irritat amnes. Ille potens ſui
Lætuſque deget, cui licet in diem
Dixiſſe, vixi; Cras vel atra
Nube Polum, pater, occupato,
Vel ſole puro. Non tamen irritum,
Quodcunque retro eſt, efficiet, neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens ſemel hora vexit;
Fortuna ſævo læta negotio, &
Ludum inſolentem ludere pertinax
Tranſmutat incertos honores,
Nunc mihi, nunc alii benigna.
Laudo manentem: ſi celeres quatit
Pennas, reſigno quæ dedit, & mea
Virtute me involvo, probamque
Pauperiem ſine dote quæro.

Chante-t'il les ſaiſons? cette matie qui ſembloit épuiſée, devient neuve e ſes mains. Son pinceau l'anime & l'embe Il décrit le Printemps!

Jam veris comites, quæ mare temperant
Impellunt animæ lintea Thraciæ.
Jam nec prata rigent, nec fluvii ſtrepun
Hybernâ nive turgidi, &c.

Voyez de quelles couleurs il peint l'Hiver.

Vides ut altâ ſtet nive candidum
Soracte, nec jam ſuſtineant onus
Sylvæ laborantes, geluque
Flumina conſtiterint acuto, &c.

Invite-t'il ſon cher *Mécène* à venir partager un repas champêtre? il lui fait une deſcription aimable & élégante de l'Eté.

Jam clarus occultum Andromedæ Pater
Oſtendit ignem; jam Procyon furit
Et ſtella veſani Leonis,
Sole dies referente ſiccos.
Jam Paſtor umbras cùm grege languido
Rivumque feſſus quærit, & horridi
Dumeta Sylvani, &c.

Rien n'eſt plus ſimple que de dire que le vers iambe ne conviendroit pas à la Tragédie, s'il n'étoit mêlé de ſpondée. *Horace*, pour relever une choſe ſi connue, perſonnifie l'iambe, qui, pour arriver aux oreilles d'un pas plus lent & plus majeſtueux, s'unit avec le grave ſpondée, qu'il aſſocie à l'héritage paternel.

Tardior ut paulò graviorque veniret ad aures;
Spondeos ſtabiles in jura paterna recepit
Commodus ac patiens; non ut de ſede ſecundâ
Cederet, aut quartâ ſocialiter, &c.

Fait-il voir la néceſſité de créer des mots, afin de rafraîchir de temps en temps les Langues de quelque nouveau ſecours? Au lieu d'un précepte ſec & ſtérile, il ſe ſert d'une image naturelle.

Ut ſylvæ foliis pronos mutantur in annos;
Prima cadunt; ità verborum vetus interit ætas,
Et juventum ritu; florent modò nata, vigentque.

XVII.

Sa peinture des Iſles fortunées peut être comparée à celle de l'*Enéide*, Liv. II.

Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret uſque vinea:
Germinat & nunquam fallentis termes olivæ,
Suamque pulla ficus orna arborem, &c.
(Epod. XV.)

Ces beaux vers rappellent auſſi la deſcription qu'*Ovide* fait du ſiécle d'or, dans le IIIe. Livre de ſes Elégies.

meliora dabat curvo ſine vomere fruges,
maque & in quercu mella reperta cava, &c.

Et de celle *Lamothe*, dans une de ſes Odes.

La terre féconde & parée,
Marioit l'automne au printemps :
L'ardent *Phébus*, le froid *Borée*,
Reſpectoient l'honneur de ſes champs.
Par-tout les dons brillans de *Flore*
Sous ſes pas s'empreſſoient d'éclore
Au gré du Zéphire amoureux ;
Les moiſſons, ſecondant nos plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le fruit tardif de nos vœux.

XVIII.

Ses comparaiſons ſont juſtes, nobles, nſibles. Peint-il les Romains invincibles ſques dans leurs malheurs ? Il les compare ix forêts qui renaiſſent ſous la hache qui s dépouille : ils ſe reproduiſent au milieu s débris & du carnage, & reçoivent du fer ême une force, une vigueur nouvelle.

Duris at ilex tonſa bipennibus
Ab ipſo
Ducit opes animumque ferro.

Loue-t'il le jeune *Druſus ?* il le compare une aigle, né pour porter la foudre, &

& pour donner la loi à tous les oiſeaux, &c.

Qualem miniſtrum fulminis alitem, &c.

Mais il compare la modeſte *Chloé* à un faon égaré qui court les montagnes les plus écartées, inquiet de ſa mere.

Vitas hinnuleo me ſimilis, Chloe, &c.

Pourquoi me fuyez-vous, Bergere ?
Pourquoi me fuyez-vous, plus timide & légere
Qu'un faon dans les bois égaré,
Qui tremble au moindre bruit, courant après ſa mere,
Dont le haſard l'a ſéparé ?

XIX.

Son Ode à la *Fortune* eſt remplie de traits ſublimes & admirables. L'ame y eſt toujours ſatisfaite, toujours ſoutenue, toujours remplie de l'heureux enthouſiaſme qui anime le Poëte. La morale y eſt toute en images; elle perd entre les mains de ce grand homme ſa ſéchereſſe naturelle, les traits de ſon génie, grave plus profondément dans les cœurs les vérités qu'elle annonce.

* Voyez dans la vie de *Virgile*, p. 60, tom. II, une imitation de cette Ode d'*Horace*, par *Segrais*.

Parcus

Parcus Deorum cultor & infrequens,
Insanientis dùm sapientiæ
Consultus erro, &c.

D'*Epicure* éleve profane,
Je refusois aux Dieux des vœux & de l'encens ;
Je suivois les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne.

Je reconnois des Dieux, c'en est fait, je me rends ;
J'ai vu le maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montroit à la terre ;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant,
Et les voûtes éternelles
S'embraser des étincelles
Que lançoit *Jupiter* de son char foudroyant.

Le Styx en a mugi dans sa source profonde :
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé :
Des hauteurs de l'Olympe, aux fondemens du monde,
L'Athlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables loix ;
La Fortune agitant ses inconstantes ailes,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des Rois,

Aux deſtins des Etats ſon caprice préſide ;
Elle ſeule diſpenſe ou la gloire ou l'affront ;
Enleve un diadême ; & d'un eſſor rapide
Le porte ſur un autre front.

Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable Reine !
Tu places les humains au trône ou ſur l'écueil ;
Tu trompes le Bonheur, l'Eſpérance & l'Orgueil,
Et l'on voit ſe changer, à ta voix ſouveraine,
La foibleſſe en puiſſance & le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moiſſon féconde,
Et l'avide Marchand, ſur les gouffres de l'onde,
Rapportant ſon tréſor,
Préſente à la Fortune, arbitre des orages,
Ses timides hommages,
Et te demande un vent qui le conduiſe au port.

Le Scythe vagabond, le Dace ſanguinaire,
Et le Guerrier Latin, conquérant de la terre,
Craint tes funeſtes coups ;
De l'Orient ſoumis, les tyrans invincibles,
A tes autels terribles,
L'encenſoir à la main, fléchiſſent les genoux.

Tu peux, & c'eſt l'effroi dont leur ame eſt troublée,
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,

Frapper ces demi-Dieux :
ulevant contr'eux la révolte & la guerre,
Cacher dans la pouſſiere
rône, où leur orgueil crut s'approcher des
cieux.

ſe d'Antium, ô Déeſſe fatale!
une, à ton pouvoir qui ne ſe ſoumet pas ?
La Néceſſité cruelle
Marche toujours à tes côtés,
De ſon ſceptre déteſté,
Frappant la race mortelle ;
Cette fille de l'Enfer,
Porte dans ſa main ſanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins & du fer.

pérance te ſuit, compagne plus propice,
Fidélité, Déeſſe protectrice,
Au ciel tendant les bras,
voile ſur le front, accompagne tes pas ;
Lorſqu'annonçant les alarmes,
Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le ſeuil
D'un Palais rempli de larmes,
D'où s'éloigne avec effroi
Et le vulgaire perfide,
Et la courtiſane avide,

Et ces convives ſans foi,
Qui, dans un temps favorable,
D'un mortel tout-puiſſant, par le ſort adopté,
Venoient entourer la table,
Et s'enivroient du vin de ſa proſpérité.
Je t'implore, à mon tour, Déeſſe redoutée;
Auguſte va deſcendre à cette Iſle indomptée
Qui borne l'univers;
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'Aurore,
Qui ſeuls ont repouſſé notre joug & nos fers.

Ah! Rome, vers les Dieux lève des mains coupables:
Ils ne ſont point lavés, ces forfaits exécrables,
Qu'ont vu les Immortels.
Elles ſaignent encor, nos honteuſes bleſſures:
La fraude & les parjures,
L'inceſte & l'homicide entourent nos autels.
N'importe; c'eſt à toi, Fortune, à nous abſoudre;
Porte aux antres brûlans, où ſe forge la foudre,
Nos glaives émouſſés
Dans le ſang odieux des guerriers d'Aſſyrie.
Il faut que Rome expie
Les flots de ſang Romain qu'elle-même a verſés

(M. DE LA HARPE.)

XX.

S'agit-il d'objets plus rians? il leur donne
e la grace, & les peint avec délicateſſe. Il
parle de la jeune *Lalagée.*

Quem ſi puellarum inſereres choro,
Mirè ſagaces falleret hoſpites
Diſcrimen obſcurum, ſolutis
Crinibus, ambiguoque vultu.

Il peint le retour du Printemps.

Solvitur acris hyems gratâ vice veris & favoni
Trahuntque ſiccas machinæ carinas, &c.

Nos bois reprennent leurs feuillages,
Après les noirs frimats, le printemps a ſon tour;
Et le ſoleil plus pur, diſſipant les nuages,
Sans obſtacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie,
Le Berger laiſſe errer ſes troupeaux bondiſſans;
Et du ſon de ſa flûte, Echo même attendrie,
En imite les doux accens.

Cytherée, avec ſes compagnes,
Le ſoir, d'un pas léger, danſe au bord des ruiſſeaux,

Tandis que ſon époux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ſes marteaux.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir ;
Profitons du printemps qui paſſera comme elles,
L'Amour nous preſſe d'en jouir.

Il préſente en trois vers un tableau, où tout vit & inſpire du ſentiment.

Fugit retro
Levis juventus & decor, arida
Pellente laſcivos amores.
Canitie, facilemque ſomnum.

XXI.

La deſcription qu'il fait de la fontaine de *Blanduſe*, eſt d'une ſimplicité inimitable.

O fons Banduſiæ, ſplendidior vitro
Dulci digne mero, non ſine floribus,
Cras donaberis hædo,
Cui frons turgida Cornibus, &c.

O charmante Blanduſe, ô fontaine limpide !
Demain, avec des fleurs, d'un vin pur & nouveau,
Arroſant ton criſtal liquide,
Je veux t'immoler un chevreau, &c.

corne menaçante, au front déja pouſſée,
pelle vainement l'amour & les combats;
Au bord de ton onde glacée,
Il rencontrera le trépas.

ſtre enflammé du jour, dont la chaleur nous
brûle,
milieu de l'été, reſpecte ta fraîcheur;
Tes flots, malgré la canicule,
Déſalteront le voyageur.

ſſi, dans mes accords, j'ennoblirai ta ſource,
chêne, ce rocher, d'où tombant avec bruit,
Ton onde commence ſa ſource,
Bouillonne, murmure & s'enfuit.

XXII.

On eſt ému, on eſt attendri, en liſant ſa
le Ode ſur la mort de *Varus*. Le cœur
l lui inſpiroit ces ſentimens affectueux,
te douce ſenſibilité qui fait le charme de
morceau. On pourra remarquer qu'*Ho-*
e montoit ſa lyre ſur toutes ſortes de
s. Nous avons préſenté quelques endroits
eſtueux & ſublimes. Les graces qu'il ré-
d ici ne ſont plus ſi fieres : c'eſt la dou-
qu'elles expriment.

Quis deſiderio ſit pudor aut modus
Tam cari capitis! Præcipe lugubres

Cantus, Melpomene, cui liquidam Pater
Vocem cum citharâ dedit.
Ergo Quintilium perpetuus ſopor
Urget! cui Pudor & Juſtitiæ ſoror
Incorrupta fides, nudaque veritas
Quando ullum inveniet parem? &c.

XXXIII.

Horace n'eſt pas uniquement conſacré à former la jeuneſſe : il fait les délices de tous les âges. On ne ſe laſſe point de le lire. Chez lui la plus ſublime philoſophie eſt rendue par la plus rare Poëſie. Il ſeroit difficile de citer un Poëte, chez les Anciens & chez les Modernes, qui ait ſemé dans ſes écrits de plus belles leçons de vérité & de vertu. Il nous apprend mieux que *Sénèque* à être humains, généreux, équitables. Cet aimable Poëte eſt plus Philoſophe que tous les charlatans qui uſurpent avec orgueil ce titre reſpectable. Il n'a point la morgue & la froide & ſtérile métaphyſique de nos prétendus Sages. Sa morale n'eſt point chimérique ni grimaciere ; ſes principes ſont dirigés vers la nature, dont il eſt le plus fidele interprète : en un mot, on peut dire de lui ce qu'il diſoit d'*Homère*, que ce grand Poëte enſeignoit mieux la vertu, que ni *Crantor* ni *Chryſippe*,

Quiquid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non
Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dicit.

Il inſtruit d'ordinaire ſans vouloir y penſer, & ſa morale eſt toujours accompagnée d'un agrément qui la fait goûter. Témoin l'Ode qu'il adreſſe à *Torquatus*.

Diffugere nives : redeunt jàm gramina campis
Arboribuſque comæ :
Mutat terra vices, & decreſcentia ripas
Flumina præter eunt :
Gratia, cùm Nymphis geminiſque ſororibus, audet ;
Ducere nuda choros, &c.

Le ciel tranquille & ſans nuage,
A repris ſon plus bel azur,
Et l'onde, au bord de nos rivages,
Préſente un criſtal auſſi pur.
Déja le front paré de lierre,
Les Nymphes danſent en riant,
Et célebrent le Dieu brillant,
Dont la main conduit la lumiere.

A peine le printemps nous rit,
Que le brillant été le chaſſe ;

L'automne, qui bientôt le ſuit,
A l'hiver cède auſſi ſa place ;
L'hiver atteint ſon dernier jour,
Dès que les Zéphirs reparoiſſent :
Ainſi les ſaiſons tour-à-tour,
S'évanouiſſent & renaiſſent.

Mais nous, mortels aſſujettis,
Au Temps qui nous pourſuit en maître,
Un jour nous voit anéantis,
Un jour ne nous voit point renaître.
C'eſt ainſi que prête à périr,
Une jeune fleur eſt panchée,
Ainſi par le vent arrachée,
Elle ne peut plus refleurir.

XXIV.

Sa philoſophie reſpire par-tout la tranquillité de l'ame, & une certaine quiétude qui ne ſe rencontre qu'avec des paſſions douces. Ecoutez-le un inſtant. Il veut perſuader à ſon ami que le bonheur de la vie conſiſte à conſerver une grande égalité d'ame, & à jouir des plaiſirs innocens.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non ſecùs in bonis
Ab inſolenti temperatam
Lætitia, moriture Delli, &c.

Ami, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoumis à la mort,
Songe, dans l'un & l'autre ſort,
A conſerver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne ſois point la proie:
Heureux, crains que la folle joie
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs,
Attends ſans crainte & ſans déſirs
La fin d'une vie incertaine.

Jouis ſagement du loiſir
Que l'oubli des Parques te laiſſe:
L'âge, la ſanté, la richeſſe
Te donnent les biens à choiſir.

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs laſſés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux rians,
Qu'en fuyant, lave une onde pure,
Qui par ſon paiſible murmure,
Endort les ſoins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bientôt tu laiſſeras aux tiens
Ton palais, ton vaſte domaine;
Et tes biens accrus avec peine,
Bientôt ne ſeront plus tes biens.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe;
Pauvre, riche, illuſtre, ou ſans nom,
Chez l'impitoyable *Pluton*
Le Temps rapide nous emporte.

Du Monarque du ſombre bord,
Tout ce qui vit ſent la puiſſance:
Et l'inſtant de notre naiſſance
Fut pour nous un arrêt de mort.

Dans un autre endroit, il prouve que la félicité conſiſte dans le calme des paſſions.

Otium Divos rogat impotentis
Prenſus Ægeo, ſimul atra nubes
Condidit Lunam, neque certa fulgent
Sidera nautis, &c.

Par une affreuſe tempête,
Surpris au milieu des mers,

Le Nocher voit ſur ſa tête
Briller le feu des éclairs ;
L'air ſiffle, la foudre gronde ;
Une obſcurité profonde
Lui dérobe la clarté.
Dieux ! dit-il, Dieux que j'implore ;
Faites-moi jouir encore
Du repos que j'ai quitté !

Repos que le ciel avare
Semble envier à nos cœurs,
Le mortel le plus barbare
Eſt ſenſible à tes douceurs.
Du Thrace, fier & fauvage,
Dans les horreurs du carnage ;
Tu fixes tous les déſirs :
Indifférent pour la gloire,
Le Mède dans la victoire
Ne cherche que tes plaiſirs.

Cette paix délicieuſe,
Où tendent tous nos ſouhaits,
Fortune capricieuſe
N'eſt pas un de tes bienfaits ;
Aveugle dans tes largeſſes,
Comble d'honneurs, de richeſſes
Tes ſuperbes favoris :
Je le verrai ſans envie :
Le vrai bonheur de la vie
Ne s'acquiert point à ce prix.

On voit, quand la foule obſede
Nos auguſtes Magiſtrats,
Le Licteur qui les précede
En diſſiper l'embarras ;
Mais il n'a pas la puiſſance
D'écarter de leur préſence
Les ſoucis tumultueux :
Noir eſſaim qui les afflige,
Et qui ſans ceſſe voltige
Sous leurs lambris faſtueux.

Heureux qui touché des charmes
De la médiocrité,
Loin du bruit & des alarmes,
Vit avec frugalité !
La peur, l'avarice infame,
Ne trouble point de ſon ame
L'inaltérable repos :
Morphée, à ſa voix docile,
Fend les airs d'une aîle agile,
Pour lui verſer ſes pavots.

Dieux ! par une folle audace,
Nous étendons nos projets
Au-delà du court eſpace,
Où nous bornent vos décrets !
Sous un ciel plus favorable,
De l'ennui qui nous accable,
Nous courons nous délivrer.
Vain eſpoir ! erreur extrême !

L'homme a beau fuir : de lui-même
Il ne peut ſe ſéparer.

En vain ſur l'humide plaine,
Nous cherchons un ſort plus doux ;
Le noir chagrin qui nous gêne
S'embarque, & vogue avec nous :
A ſon atteinte homicide
Le courſier le plus rapide
Ne nous dérobera pas :
Un cerf que le chaſſeur preſſe
N'égale point la viteſſe
Dont il vole ſur nos pas.

Après nos peines paſſées,
Goûtons-nous quelque plaiſir ?
Ne portons point nos penſées
Dans la nuit de l'avenir.
Sommes-nous dans la ſouffrance ?
Livrons-nous à l'eſpérance
De voir changer nos deſtins :
Un bonheur que rien n'altere,
N'eſt qu'une belle chimere
Dont on berce les humains.

Achille, aux rives du Xanthe,
Cueille d'immortels lauriers ;
Déja ſa valeur naiſſante
Efface tous les guerriers :

Ce héros comblé de gloire,
Dans les bras de la victoire,
Meurt au printemps de ſes jours.
Tithon, accablé d'années,
Se plaint que les deſtinées
En éterniſent le cours.

Des biens qui ſont notre envie,
Le ciel diſpoſe à ſon gré:
Groſphus, ce qu'il te dénie,
Peut-être je l'obtiendrai.
L'opulence eſt ton partage,
Dans un vaſte pâturage,
Tu vois tes courſiers errans;
Tes troupeaux au loin mugiſſent,
L'or & la pourpre enrichiſſent
Tes ſuperbes vêtemens.

Pour moi, de l'erreur commune,
Dès long-temps déſabuſé,
Je pardonne à la fortune,
Qui m'a peu favoriſé;
Je poſſede, en dépit d'elle,
Une légere étincelle
De ce feu pur & divin,
Dont les Nymphes du Permeſſe,
Des Poëtes de la Grèce,
Avoient embraſé le ſein.

XXV.

On doit rendre cette juſtice à *Horace*, qu'aucun des Poëtes anciens ne loue auſſi pompeuſement que lui les vrais biens. Il inſpire par-tout la vertu, la probité, la clémence, la juſtice, la fidélité, l'horreur des guerres civiles, &c. Il n'a point ſemé dans ſes Ouvrages de maximes dangereuſes pour les mœurs ni pour la religion. Quelle force invincible ne donne-t'il point à l'innocence, lorſqu'il dit qu'une mort eſt peu de choſe pour une vierge qui s'oublie ?

Levis una mors eſt
Virginum culpæ.

Et la récompenſe qu'il promet à l'homme vertueux ?

Virtus recludens immeritis mori,
Cœlum negatâ tentat iter viâ,
Cœtuſque vulgares, & udam
Spernit humum, fugiente pennâ.

XXVI.

Il éleve toutes les vertus ſur la baſe de la religion : c'eſt le premier fondement de ſa philoſophie. Si vous êtes les maîtres du monde, diſoit-il aux Romains, c'eſt parce

que vous reconnoiſſez les Dieux pour vos maîtres ; c'eſt là le principe de votre grandeur, & c'en doit être le terme, &c.

Delicta majorum immeritus lues,
Romane, donec templa refeceris,
Ædeſque labantes deorum, &
Fœda nigro ſimulacra fumo.
Dîs te minorem quòd geris, imperas.
Hinc omne principium, huc refer exitum.
Dî multa neglecta dederunt
Heſperiæ malæ luctuoſæ.

Romains, de vos aïeux vous expierez les crimes,
Si vous ne réparez les Temples ébranlés ;
Relevez des autels trop long-temps ſans victimes
Et des Dieux ſans honneurs, ſanglans & mutilés.

Votre reſpect pour eux fonda votre puiſſance ;
Qu'ils ſoient de vos projets le principe & la fin.
De leur culte affoibli nous ſentons la vengeance,
Et Rome impie a vu chanceler ſon deſtin.

Ses Odes renferment ſouvent des morceaux dignes de la verve de *Juvenal*.

Magnum pauperies opprobrium, jubet
Quidvis & facere & pati,

Virtutiſque viam deſerit arduæ?
Vel nos in Capitolium,
Quò clamor vocat ac turba faventium;
Vel nos in mare proximum
Gemmas, & lapides, aurum & inutile?
Summi materiem mali
Mittamus, &c.

Le violement de la foi donnée & la perte de la pudeur, ſont traités par la plupart de nos Poëtes de bonne fortune & de galanterie. *Horace* s'éleve contre l'adultere; il peint avec des couleurs auſſi vives que naturelles ce déſordre qui a commencé à Rome par ſouiller les maiſons, & par deshonorer les familles: ſource de maux dont le peuple gémit, & dont la patrie eſt inondée. Les jeunes Romaines ont à peine atteint l'âge nubile, qu'elles apprennent les danſes Ioniennes, & ſe formant le corps par des mouvemens laſcifs, reſpirent, dès l'âge le plus tendre, de coupables amours.

Fœcunda culpæ ſæcula, nuptias
Primum inquinavere, & genus, & domos.
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit, &c.

M. de *Voltaire* a imité une partie de ce

morceau dans l'Ode qu'il a publiée ſur les malheurs du temps. En voici un fragment.

Voyez cette beauté, ſous les yeux de ſa mere;
Elle apprend, en naiſſant, l'art dangereux de plaire,
Et d'irriter en nous des funeſtes penchans.
Son enfance prévient le temps d'être coupable:
Le vice trop aimable
Inſtruit ſes premiers ans.

Bientôt bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtiſan volage
De ſes trompeurs appas le charme empoiſonneur.
Que dis-je? cet époux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au deshonneur.
Ainſi vous outragez les yeux & la nature, &c

C'eſt cette belle morale qui rend la lecture d'*Horace* ſi intéreſſante, ſi utile. Il n'eſt entre les mains de tout le monde que parce que le fond de ſes poëſies eſt l'éclatante vérité & la noble vertu.

XXVII.

Horace * porte une lumiere philoſophique ſur les mœurs de ſon temps. Il peint

* M. le D. de N****.

les vices & les vertus, & les colore avec les nuances les plus juſtes & les plus propres à inſpirer l'amour de l'un & l'horreur de l'autre. C'eſt là ſon but ; il ne fait qu'effleurer les ſots Ecrivains de ſon temps. Ce n'eſt pas contr'eux qu'il veut écrire, tans pis pour ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage : il ne va pas les chercher. La morale eſt le fond de ſon Ouvrage, non pas une morale ſéche, monotone & inanimée, pour ainſi dire, mais vivante, enjouée & variée à l'infini par de continuels portraits. C'eſt dans chacune de ſes ſatires quelque précepte nouveau, paré de toutes les graces d'une poëſie familiere & d'une peinture vive.

C'eſt de cette partie des écrits d'*Horace* que *Pope* a voulu parler ; lorſqu'il a dit :

Horace dans le cœur puiſant tout ce qu'il penſe,
Par une gracieuſe & douce négligence,
Sans trop affecter l'art, nerveux, vif & preſſant,
Eſt par-tout inſtructif, par-tout intéreſſant ;
C'eſt un ami prudent, mais ſans ceſſe agréable,
Qui mene à la raiſon par une route aimable.

Que faut-il pour être heureux, dit ce grand Poëte ? Un néceſſaire honnête, & rien de plus. Une maiſon puiſſante, une terre conſidérable, des monceaux d'or & d'argent, ont-ils jamais rendu la ſanté à un malade, ont-ils jamais banni les cha-

grins de ſon eſprit ? Et ſi l'eſprit ou le corps ne ſont pas dans une bonne diſpoſition, peut-on jouir agréablement de tant de biens que l'on a eu la peine d'amaſſer ? Tous ces avantages de la fortune ne ſauroient guérir un cœur troublé par le déſir ou par la crainte. Je n'en ſuis pas ſurpris. Un homme qui a les yeux brûlés par une humeur âcre, eſt-il en état de goûter le plaiſir que donnent de beaux tableaux ? La muſique a-t-elle des charmes capables de flatter les oreilles tourmentées par les douleurs d'un abcès ? D'où vient cela ? C'eſt qu'un vaſe qui n'eſt pas bien net, fait aigrir toutes les liqueurs qu'on y verſe.

Sincerum eſt niſi vas, quod cunque infundis acesçit.

XXVIII.

Il ramene à la raiſon tous ceux qui ſe gouvernent par leurs paſſions, & donne d'excellentes leçons au prodigue, à l'avare, à l'ambitieux, à l'hipocrite, au ſuperſtitieux. Aux traits de ſon pinceau, chacun ſe reconnoît, & ne peut s'empêcher d'avoir honte de lui-même.

Rien n'eſt plus adroit que ſa maniere d'expoſer le caractere de quelques perſonnes vicieuſes. Il ſemble ne pas y toucher. On ne s'attendoit pas à trouver un coup de pin-

ceau frappant. Nous en avons un bel exemple dans la ſatire IVe. du Liv. I. en parlant de la comédie, qui nous préſente un pere irrité, faiſant des reproches à ſon fils de ce que follement épris d'une courtiſane, il ſe deshonore, & vit dans le déſordre. Le Poëte habile ſaiſit cette occaſion pour décocher un trait contre un citoyen vicieux.

Numquid Pomponius iſtis
Audiret leviora, pater ſi viveret?

Voyez comme il caractériſe les folies des hommes! il les compare à des voyageurs engagés dans une vaſte forêt, qui ont perdu leur chemin; les uns vont à droite, les autres à gauche: tous s'éloignent de leur terme, &c.

Velut ſylvis, ubi paſſim
Palantes error certo de tramite pellit, &c.
(L. II. Sat. III.)

Peint-il un fâcheux! il emploie l'enjoûment & le badinage néceſſaires pour corriger les ridicules. On hait les vices, il faut prendre contr'eux le ton de la haine; on s'amuſe de ſimples défauts: on doit le faire ſentir avec des graces légeres.

Ibam forte viâ ſacra, &c. (Sat IX.)

Je ſuivois le chemin ſacré,
M'amuſant d'une bagatelle,
Qui bien ſouvent m'occupe la cervelle,
Et j'allois rêvant à mon gré ;
Pour mon malheur un importun m'aborde :
Je ne le connoiſſois tout au plus que de nom.
Bonjour, dit-il, mon cher Patron.
Je compris à ce bel exorde
Que mon homme étoit un de ceux
Qu'à bon droit on nomme fâcheux.
Comment vous portez-vous, pourſuit-t'il, mon aimable ?
Fort bien, lui dis-je en bref, &c.

Voulez-vous un portrait digne des *Plaute*, des *Molière* ? Liſez le caractere qu'il trace d'*Opimius*.

Pauper Opimius argenti poſiti intus & auri, &c.

» *Opimius* eſt réduit à une extrême diſette, pendant que ſes coffres ſont pleins d'or & d'argent. Du vin gâté eſt ſa boiſſon ordinaire, excepte les jours de fête qu'il ſe regale avec de la piquette de Vales : encore boit-il dans un mauvais pot de terre de Campanie. Il tomba un jour dans une léthargie ſi profonde, que ſon héritier, triomphant de joie, couroit deja pour ſe ſaiſir des clefs & des coffres. Le Médecin, homme à prompte reſſource, & attaché à ſon malade, s'aviſa d'un expédient

pédient pour le faire revenir. Il fait placer une ble proche du lit, verſe ſur la table quantité de es d'argent, & met pluſieurs perſonnes après our le compter. Le malade s'éveille auſſi-tôt au uit de ſes écus.

LE MÉDECIN.

Hola ! Monſieur, ſi vous ne prenez garde à vo- e argent, votre héritier avide a déja la main deſ- s pour l'emporter.

OPIMIUS.

Quoi ! de mon vivant ?

LE MÉDECIN.

Réveillez-vous donc, & faites ce que je vais ous dire : il y va de votre vie.

OPIMIUS.

Eh bien, que faut-il faire !

LE MÉDECIN.

Votre ſang eſt épuiſé par la diette, & votre eſ- omac ruiné. Vous allez mourir, ſi vous ne réparez romptement vos forces par une bonne nourriture. l n'y a point de temps à perdre. Allons vîte, pre- ez-moi cette eau de ris.

OPIMIUS.

Que coûte-t'elle ?

LE MÉDECIN.

Peu de choſe.

OPIMIUS.

Mais encore ?

LE MÉDECIN.

Trois sous.

OPIMIUS.

Hélas ! autant vaut mourir de maladie que d'être assassiné par des voleurs & des brigands.

Eheu!
Quid refert morbo, an furtis peream, an rapinis ?

Et cet autre morceau qui peint si bien l'avare, étendu, la bouche béante sur des tas d'or & d'argent, & n'osant non plus y toucher qu'à des choses sacrées, &c.

Tantalus à labris sitiens fugientia captat
Flumina, &c.

(L. I, Sat. I.)

Dites-moi, pauvre esprit, ame basse & vénale ;
Ne vous souvient-il point du tourment de *Tantale*,
Au milieu de tes sacs la peur te fait coucher ?
Ils sont sacrés pour toi, tu n'oses y toucher,
Comme s'ils étoient peints, ton œil les envisage ;
Ne sais-tu de l'argent ni le prix ni l'usage ? &c.

C'eſt ainſi que *Boileau* s'enrichit des excellentes choſes qu'il puiſe en abondance dans les Satires d'*Horace*. On retrouve à chaque inſtant le Poëte Latin traduit auſſi bien qu'il peut l'être. Souvent ce qu'il imite prend de nouvelles graces entre ſes mains, & l'on oublie l'original pour lui donner la gloire de l'invention.

XXIX.

De quels aimables traits au contraire ne peint-il pas l'homme vertueux ? Il eſt le maître de tous ſes mouvemens ; il ne craint ni la pauvreté, ni la priſon, ni la mort. Il a le courage de gourmander ſes paſſions, & de mépriſer les honneurs. Il tire tout ſon mérite de lui-même, & les plus rudes coups de la fortune n'alterent point ſa tranquillité, &c.

Sibi qui imperioſus ;
Quem neque pauperies, neque mors, nec vincula terrent ;
Reſponſare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, & in ſeipſo totus ; teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per leve morari,
In quem manca ruit ſemper fortuna, &c.

Et le vrai Sage, qui fuit également la ſuperſtition & l'impiété.

Caret tibi pectus inani
Ambitione? caret mortis formidine & ira?
Somnia, terrores magicos, miracula, ſagas;
Nocturnos Lemures, portentaque Theſſala rides?
Natales gratè numeras? ignoſcis amicis?
Lenior ac melior fis accedente ſenecta?

Et l'homme ſociable, qui ſait ſe plier ſuivant le beſoin, & s'accommoder à tout.

Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus, & res,
Tentantem majora, ferè præſentibus æquum.

Vous croyez lire *Platon*, *Epictete*, *Montagne*, *Addiſon*, &c.

On diroit qu'*Horace* n'écrivoit que pour rendre ſes concitoyens plus gens de bien. Et quel étoit le motif qu'il leur propoſoit? Leur propre intérêt, la récompenſe des Dieux, proportionnée aux ſacrifices qu'on leur fait.

Quanto quiſque ſibi plura negaverit;
A Dîs plura feret.

XXX.

Sa petite fable du Rat de ville & du Rat des champs, renferme la plus profonde philoſophie. Elle eſt univerſellement admirée, ſoit pour le tour naïf & naturel qui y régne, ſoit pour la maniere de caractériſer les deux animaux : c'eſt un chef-d'œuvre de ſtyle. Il n'y a peut-être pas dans tout *Horace* un endroit exprimé en termes ſi propres, ſi élégans, & peint avec de ſi vives couleurs. C'eſt moins un récit qu'une peinture.

Aridum & ore ferens acinum, ſemeraquè lardi
Fruſtra dedit, cupiens variâ faſtidia cœnâ
Vincere tangentis male ſingula dente ſuperbo;
Cùm Pater ipſe domus, paleâ porrectus in hornâ
Eſſet ador loliumque, dapis meliora relinquens, &c,

Il nous fait ſentir dans un autre endroit le faux & le frivole de tout entretien qui ne roule que ſur des bagatelles.

Ergò
Sermo oritur, non de villis domibuſve alienis,
Nec male necne Lepos ſaltet; ſed quod magis ad nos

Pertinet, ac neſcire malum eſt, agitamus? utrumne
Divitiis homines, an ſint virtute beati;
Quidve ad amicitias, uſus rectumne, trahat nos;
Etque ſit natura boni, ſummumque quid ejus.

Il eſt admirable, lorſqu'il nous retrace les devoirs de la vie civile! Ces maximes ſont propres à nous rendre doux, honnêtes, indulgens & aimables; c'eſt véritablement entre ſes mains que les Lettres ont le privilége d'adoucir les mœurs, & qu'elles méritent le titre d'*humanitas*, qu'elles ont pas cette raiſon.

Qu'y a-t'il de plus ſenſé que ce qu'il dit pour nous faire ſupporter avec bonté les défauts d'autrui? Il veut qu'un ami complaiſant faſſe une compoſition des bonnes & des mauvaiſes qualités de ſon ami: & ſi les bonnes l'emportent ſur les mauvaiſes, qu'il penche volontiers de ce côté-là.

Eheu!
Quam temerè in noſmet legem ſancimus iniquam?
Nam vitiis nemo ſine naſcitur: optimus ille eſt
Qui minimis urgetur. Amicus dulcis, ut æquum eſt,

Cùm mea compenſet vitiis bona, pluribus hiſce,
Si modo plura mihi bona ſunt, inclinet, amari
Si volet : hâc lege in trutina ponetur eadem.

On ne finiroit point ſi l'on vouloit rapporter les beautés ſans nombre & de toutes eſpéces de ce Poëte inimitable. Terminons cet article par des imitations très-heureuſes de quelques-unes de ſes Odes.

XXXI.

Imitation de la premiere Ode d'Horace, par Madame Deshoulieres.

Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegiſſe juvat ; metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis,
Terrarum Dominos evehit ad Deos, &c.
(HOR. *Lib.* 1, *Od.* 1.)

Couvert d'une noble pouſſiere,
On voit un jeune audacieux,
Triomphant d'une Cour entiere,
D'un ſuperbe tournoi ſortir victorieux ;
Par les louanges qu'on lui donne,
Il ſe croit au-deſſus des plus fameux guerriers :
Et le laurier qui le couronne
Eſt à ſon gré le plus beau des lauriers.

L'eſpoir de parvenir aux dignités ſuprêmes,
Rend eſclave de la faveur ;
Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur :
Son repos, & ſes amis mêmes,
Sont des biens qu'il immole aux ſoins de ſa grandeur.

En cultivant les champs, le laboureur avare,
D'une riche moiſſon flatte tous ſes déſirs ;
Les autres paſſions, où la raiſon s'égare,
N'excitent dans ſon cœur ni douleurs ni plaiſirs.

A peine échappé du naufrage,
Le Nocher hazardeux remonte ſur la mer ;
Durant les périls de l'orage,
Effrayé de ſe voir en proie au flot amer,
Il regrette l'heureux rivage.
Mais dès-lors que de ſon trident
Neptune a par trois fois frappé l'onde irritée,
On voit le Pilote imprudent,
Sans aucun ſouvenir des écueils ni du vent,
Emporté par l'eſpoir dont ſon ame eſt flattée,
S'expoſer comme auparavant.

Gouverne qui voudra cet immenſe univers ;
Tout eſt indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verds,
Le buveur, dégagé de mille ſoins divers,
Au culte de *Bacchus* ſans réſerve s'applique ;
Et bravant du bon ſens le pouvoir tyrannique,
Il met la raiſon dans les fers.

Les affreux & ſanglans combats,
ſ coûtent tant de pleurs aux amantes, aux
meres,
Pour les guerriers ont des appas :
la gloire & l'honneur, ces fatales chimeres,
ır ſont, avec plaiſir, affronter le trépas.

ır les ſombres forêts le diligent chaſſeur,
Mars & de l'*Amour* néglige les conquêtes ;
Il met le ſuprême bonheur
A forcer d'innocentes bêtes ;
t que l'aſtre des cieux, dans ſon rapide tour,
Répande aux mortels ſa lumiere ;
Soit que l'inégale couriere
Répare la perte du jour :
Jamais ſon ame forcenée
ın tranquille ſommeil ne goûte les douceurs,
pourſuite d'un cerf lui fait de l'hymenée
Mépriſer toutes les faveurs, &c.

XXXII.

mitation de l'Epode VIIe, par Rouſſeau.

Le Poëte Latin veut détourner les Ro-ins de la guerre civile.

Quò quò ſceleſti ruitis ? aut cur dexteris
Aptantur enſes conditi ?
Parumne campis, atque Neptuno ſuper
Fuſum eſt Latini ſanguinis ? &c.

Où courez-vous, cruels? quel démon parricide
Arme vos ſacriléges bras?
Pour qui deſtinez-vous l'appareil homicide
De tant d'armes & de ſoldats?
Allez-vous réparer la honte encor nouvelle
De vos paſſages violés?
Etes-vous réſolus à venger la querelle
De vos ancêtres immolés?
Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même;
Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques rivaux, dans leur fureur extrême,
Egorgés de leurs propres mains.
Tigres, plus acharnés que le lion ſauvage,
Qui, malgré ſa férocité,
Dans un autre lion, reſpectant ſon image,
Dépouille pour lui ſa fierté.
Mais parlez. Répondez. Quels feux illégitimes
Allument en vous ce tranſport?
Eſt-ce un aveugle inſtinct, ſont-ce vos propres crimes,
Ou la loi fatale du ſort?
Ils demeurent ſans voix; que devient leur audace?
Je vois leurs viſages pâlir.
Le trouble les ſaiſit, l'étonnement les glace:
Ah! vos deſtins vont s'accomplir.
Vos peres ont péché, vous en portez la peine:
Et Dieu ſur votre nation
Veut des profanateurs de ſa loi ſouveraine
Expier la rébellion.

XXXIII.

Imitation de l'Ode

Tu ne quæſieris, ſcire nefas, &c.

De la fin de nos jours ne ſoyons point en peine,
C'eſt un ſecret, *Philis*, qui n'eſt que pour les Dieux;
Mépriſez ces Devins, dont la ſcience vaine
Se vante follement de lire dans les cieux.

Attendons en repos l'ordre des deſtinées:
Prêts à leur obéir, à toute heure, en tous temps,
Soit qu'il nous reſte encore un grand nombre d'années,
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers momens.

Ne ſongez qu'aux plaiſirs que donne la jeuneſſe,
Nos jours durent trop peu pour de plus grands deſſeins;
Ce temps, cet heureux temps ſe dérobe ſans ceſſe,
Et fuit bien loin de moi pendant que je m'en plains.

Profitez en ce jour des douceurs de la vie:
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir;
Et qu'après tout, *Philis*, c'eſt faire une folie
Que perdre le préſent, à chercher l'avenir.

(VALINCOURT.)

XXXIV.

Le Marquis de *Mimure* a donné une fort belle imitation de l'Ode

Intermiſſa Venus diù, &c.

Cruelle mere des Amours,
Toi, que j'ai ſi long-temps ſervie ;
Ceſſe enfin d'agiter ma vie,
Et laiſſe en paix couler mes jours ;
Ta tyrannie & tes caprices
Font payer trop cher tes délices ;
C'eſt trop gémir dans ta priſon :
Briſe les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent
Les fruits tardifs de ma raiſon.

Déja m'échappe le bel âge,
Qui convient à tes favoris,
Et des ans le ſenſible outrage,
Me vas donner des cheveux gris.
Si pour moi le deſtin de plaire
Devient un eſpoir téméraire,
Que ne puis-je encore déſirer ?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive & conſtante flame
Que je ne pourrois inſpirer !

Lorſqu'on ſait unir & confondre
En deux cœurs mêmes ſentimens,
Et que les yeux des deux amans
Savent s'entendre & ſe répondre :
Quand on ſe livre tout le jour
Aux ſoins d'un mutuel amour,
En quels tranſpórts l'ame eſt ravie !
Dans ces momens délicieux
Le mortel porte-t'il envie
A la félicité des Dieux !

Pour moi, dans ce champêtre aſile,
Où l'azur de ces claires eaux
Baigne le pied de nos côteaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille ;
Sur des fleurs mollement couché,
Avec un eſprit détaché
Des biens que le courtiſan brigue :
Chez moi le pere du repos,
Le ſommeil, d'une main prodigue,
Répandra ſes plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prés mille aimables fleurs ;
Odorantes filles des pleurs
Que verſe la naiſſante Aurore ;
Je verrai tantôt mes guérets,
Dorés par la blonde Cérès ;

Dans leur temps les dons de Pomone
Iront plier mes eſpaliers :
Et mes vignobles, en automne,
Rempliront mes vaſtes celliers.

Mais, quel trouble, quelles allarmes
Viennent me ſaiſir malgré moi ! . . .
Pourquoi, *Céphiſe*, hélas ! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes ?
Dans mon ſein je les ſens couler ;
Je rougis, je ne puis parler,
Un cruel ennemi me dévore
Ah ! *Vénus*, ſon fils eſt vainqueur :
Oui, *Céphiſe*, je brûle encore,
Tu régnes toujours ſur mon cœur.

Sans ceſſe mon inquiétude,
Malgré les détours que je prends,
Par une fatale habitude,
Guide vers toi mes pas errans ;
Quand le haſard t'offre à ma vue,
O combien mon ame eſt émue
Au moment que je t'apperçois !
Et quel plaiſir à mon oreille,
Lorſque d'une bouche vermeille
Sort le ſon touchant de ta voix.

Quelquefois la douceur d'un ſonge
Te rend ſenſible à mes tranſports.

Charmes ſecrets ! divins tréſors !
N'êtes-vous alors qu'un ſonge ?
Une autre fois avec dédain,
Tu te dérobes ſous ma main ;
J'embraſſe une ombre fugitive,
Et la cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des vains fantômes du ſommeil.

XXXV.

Imitation de la Ire Ode du IIIe Livre d'Horace.

Odi profanum vulgus, & arceo, &c.

Loin d'ici, profane vulgaire !
Que ta préſence téméraire
Ne trouble point ces lieux ſacrés ?
Apollon m'enflamme & m'inſpire :
Le chœur des Muſes ſur ma lyre
Va former des ſons ignorés.

Ce luxe faſteux, qui toujours environne
La puiſſance des Rois, l'éclat de leur couronne ;
Sans mélange, auprès d'eux, fixe-t'il le bonheur ?...
Ils le cherchent en vain, & ſous le diadême,
Aſſis au rang ſuprême,
Les ſoins rongent leur cœur.

Les peuples ſont ſous leur puiſſance ;
Et les empires en ſilence

Obéiſſent à leurs décrets;
Mais ces deſpotes ſur la terre,
Du puiſſant maître du tonnerre
Craignent eux-mêmes les arrêts.

Que ſervent ces amas de tréſors, de richeſſes,
Ces honneurs qu'on acquit à force de baſſeſſes,
Ces triomphes brillans, le prix des grands exploits ?
Les ſujets, à leur mort, ſont égaux au monarque,
Et la fatale Parque
Soumet tout à ſes loix.

Ebloui de l'éclat fragile
Que le trône de la Sicile
Préſente à ſes regards ſurpris,
Damoclès, que le faſte enivre,
Croit que le bonheur va le ſuivre
Sous la couronne de *Denis*.

Malheureux courtiſan, l'inſtant fatal s'apprête!
Vois ce glaive brillant ſuſpendu ſur ta tête:
Un fil le tient à peine: il va tomber ſur toi...
Tu trembles, tu pâlis.... Cette terrible vue,
Dans ton ame éperdue,
A répandu l'effroi.

Le ſommeil fuit de ta paupiere,
Tandis qu'au ſein de la chaumiere

Le pauvre goûte ſes pavots.
Sur ton front la terreur eſt peinte...
Tyrans, ainſi l'aveugle crainte
Loin de vous chaſſe le repos.

elle eſt donc des grandeurs la trop fidelle ima-
ge!...
cabane champêtre! ô ſolitaire ombrage,
u'agite mollement le ſouffle des zéphirs!
: trouve dans ton ſein, délicieux aſyle,
La liberté tranquille,
La paix & les plaiſirs.

Dans ſon avidité coupable,
Du ſang des peuples qu'il accable,
Craſſus cimente ſes palais:
Son ambition le tourmente,
L'inquiétude dévorante
Le ſuit ſans le quitter jamais.

ne vois ſes grandeurs qu'avec indifférence;
ontent du peu que j'ai, rien n'émeut ma conſ-
tance:
es beſoins ſont remplis, mes vœux ſont ſatis-
faits.
ai je fatiguer d'une plainte importune
La volage fortune?
Je crains trop ſes bienfaits.

§. XLIII.

MÉCENE.

TE doctarum ederæ præmia frontium
Dis miſcent ſuperis.

TOUT le monde ſait que ce Chevalier Romain contribua à faire régner dans le ſiécle d'*Auguſte* la politeſſe & le bon goût. Diſpenſateur éclairé des bienfaits du Prince, il anima le génie, favoriſa les beaux arts, & ſe fit des amis de tous ceux qui l'approchoient. Son nom eſt devenu un titre glorieux, recherché par les plus grands protecteurs des Lettres. Il vivra dans la mémoire des hommes auſſi long-temps que les Ouvrages des Poëtes qu'il a protégés.

Mécène, dit un Auteur célébre du dernier ſiécle, n'avoit rien en ſa perſonne que la nature n'eût formé avec ſoin, & que les Lettres & le grand monde n'euſſent poli. Il avoit les graces de la Cour, mais il n'en avoit pas les vices: ſes actions furent toujours auſſi droites que ſa façon d'agir étoit agréable.

On a dit de lui qu'il étoit l'homme de

n ſiécle & de l'Empire Romain ; que le leil ceſſeroit plutôt de luire & les rivieres : couler, que *Mécène* de faire du bien. *'eſt trop donner*, Mécène, *je ſuis trop ri-e*, s'écrie dans un Poëme un galant hom-e de ſon temps. En effet, la ſeule diſcré-on de ceux à qui il faiſoit part de ſes bien-its, pouvoit mettre fin à ſes libéralités. ſes amis l'euſſent voulu croire, il ne ſe roit rien réſervé : & l'on n'oſoit plus louer ıez lui, ni un tableau de Grèce, ni une ſta-e d'airain de Corinthe, ni un ſervice de ıiſſelle de criſtal, de peur que ſur le champ ne dépouillât ſon palais de ces meubles écieux, & ne forçât celui qui les avoit ués à les prendre.

La vanité pourroit imiter *Mécène :* la nple bonté naturelle pourroit aller juſ-ıes-là. Mais cette nobleſſe d'eſprit étoit compagnée en lui de toutes les vertus. 'étoit une bonté forte & courageuſe : une ›nté habile & intelligente ; & le même ›mme qui combloit de faveurs les particu-ers, contribuoit, par la ſageſſe de ſes con-ils, à la félicité de tout l'Empire *.

La maiſon de ce grand homme étoit un yle toujours ouvert aux premiers génies : ſon ſiécle, aux Poëtes, aux Orateurs & ıx Philoſophes. C'étoit dans leur agréable

* Balzac, Ent.

ſociété * qu'il paſſoit des jours heureux. Il n'accordoit point ſon amitié au haſard & ſans examen. Les bateleurs, les bouffons, tous ceux enfin qui étoient notés d'infamie, ne pouvoient y prétendre. Le défaut de naiſſance n'étoit pas une excluſion; mais l'eſprit ſans mœurs & ſans ſentimens ne ſuffiſoit point. Peu ébloui de l'éclat des richeſſes & des grands noms, il leur préféroit les talens, le ſavoir & la probité. Conſtant dans ſon choix, il ne ceſſoit de combler de bienfaits les gens de Lettres qu'il avoit jugé dignes de ſon eſtime. Bien différent de ces riches avares, dont les tréſors ne voient jamais le jour, il ſavoit jouir & ſe faire honneur de ſes richeſſes. Les Poëtes ſurtout eurent le plus de part à ſon affection, parce qu'il l'étoit lui-même, & qu'il ſentoit plus que perſonne les charmes & les avantages de ce bel art. Il faiſoit ſa cour aux Muſes, dit un Poëte contemporain, dans ſes agréables jardins, aſſis ſous des arbres verds, où les oiſeaux répétoient ſes chanſons, &c.

Pierides, Phœbumque colens in mollibus hortis
Sederat argutus garrulus inter aves.

(*Ped. in Panegyr.*)

* Richer.

On compte parmi ſes amis *Valgius*, *Pollion*, *Varius*, *Fundanius*, *Domitius Marſus*, *Plotius Tucca*, les deux *Viſcus*, Sénateurs Romains, tous favoris d'*Apollon*.

L'union régnoit entre ces grands hommes; ils ne cherchoient point à s'entredétruire, ni à s'élever des trophées ſur les ruines des autres. La baſſe jalouſie étoit bannie de leur ſociété. Le plus qualifié, le plus riche, n'étoit point enflé d'un ſot orgueil; ni le plus habile de ſon ſavoir. Le mérite y tenoit un rang honorable.

Les mauvais Poëtes, les *Carbilius*, les *Anſer*, les *Cornificius*, les *Mœvius*, les *Fanius*, & leurs pareils, gens cauſtiques, ſans mœurs, ou décriés par leurs mauvais Livres, n'avoient aucun accès auprès de *Mécène*. Il n'admettoit point dans ſa familiarité ces fléaux de la Littérature, dont la préſomption, l'envie & la malignité dictoient les écrits, & qui, pour ſe faire un nom, attaquoient les Ouvrages les plus reſpectables.

Pourſuivons notre carriere
Sans ſonger à la pouſſiere
Qui s'éleve autour de nous.

Le favori d'*Auguſte* ne ſe contentoit pas de protéger le génie. Il mérita lui-même de tenir un rang diſtingué parmi les grands hommes de ſon ſiécle. On cite de lui la

Tragédie d'*Octavie*, la *vie d'Auguſte*; une *hiſtoire des Animaux*, un *traité des Pierres précieuſes*, &c. dont quelques fragmens ſont venus juſqu'à nous. On poſſede de lui un Diſcours ſur *l'abdication de l'Empire par Auguſte*, que *Dion* nous a conſervé.

Il avoit compoſé un grand nombre de Poëſies. On connoît ce vers.

Nec tumulum euro : ſepelit natura relictos.

Traduit ainſi par un certain *Pintrel*.

Sans ſouci du tombeau, je ſais que la nature
Aux corps abandonnés donne la ſépulture.

On nous a conſervé des Phaleuques qu'il adreſſe à *Horace* ſur la perte d'un ami. *Turnebe* les a corrigés, & les lit ainſi :

Lugent, ô mea vita! te Smaragdus,
Beryllus quoque ; Flacce, nec nitentes
Nuper candida margarita, quæras,
Nec quos thynica lima perpolivit
Anellos, nec Jaſpios lapillos.

Ce Critique ſe trompe, lorſqu'il penſe que ces vers ont été faits ſur la mort d'*Horace*.

Voici une peinture des fêtes de *Cybèle*.

Ades huc, ades Cybelle, Dea, montigena Dea,
Age tympano ſonanti quate flexibile caput;
Latus horreat flagello, comitum chorus ululet.

Mais les vers les plus célébres de *Mécène*, ſont cités dans l'Epître 101 de *Sénèque*, qui en condamne les ſentimens, comme indignes d'un vrai Romain : ils auroient fait rougir les *Decius*, les *Curius*, les *Caton*.

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ,
Tuber aſtrue gibberum;
Lubricos quate dentes
Vita dum ſuper eſt, bene eſt.
Hanc mihi, vel acutâ
Si ſedeam cruce, ſuſtine.

Grands Dieux ! je ne crains point les maux les plus affreux ;
Vos fléaux les plus douloureux,
La pauvreté, la maladie
N'ont rien pour moi de rigoureux ;
Je puis braver leur fureur ennemie,
Rendez-moi tout podagre, impotent, catereux ;
J'y ſouſcris : mais du moins conſervez-moi la vie.

On connoît l'imitation de *La Fontaine*.

» *Mécenas* fut un galant homme ;
» Il a dit, quelque part : qu'on me rende impo-
» tent,
» Cul de jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en
» somme
» Je vive, c'eſt aſſez : je ſuis plus que content.

Mécène montroit beaucoup de zèle & de vigueur, lorſqu'il s'agiſſoit d'affermir l'autorité du Prince. On le voyoit actif, toujours en mouvement, préſent à tout, ſe refuſant même le ſommeil, dès que les affaires du gouvernement & l'intérêt de l'Etat demandoient de la vigilance. Mais il s'abandonnoit à l'oiſiveté, & étoit auſſi mou qu'une femme dans ſa conduite perſonnelle & domeſtique. Il faiſoit trophée de ſa nonchalance, & bravoit ſur ce point les yeux & le jugement du public.

On voyoit dans ſes jardins magnifiques un petit Temple de Priape. Les Poëtes qui lui faiſoient ſa cour, écrivoient ſur ſes murailles des vers licentieux, convenables à la Divinité du lieu. *Mécène* en fit faire un recueil, qu'il publia ſous le titre de *Priapées*.

Sénèque, le cenſeur éternel de *Mécène* & des Sectateurs d'*Epicure*, lui reproche ſon exceſſive molleſſe, & le blâme de ce qu'à

à l'exemple des Gymnoſophiſtes & de ythagore, il s'endormoit tous les ſoirs au on des inſtrumens.

Mécène, comme on le voit, réunit d'excellentes qualités, mêlées à quelques défauts. a philoſophie étoit de jouir de la vie, & e profiter de ſon peu de durée pour ſe livrer aux plaiſirs. Il n'étoit point tourmenté ar de vaſtes projets; il n'enviroit point à *Agrippa* le commandement des armées. Son ut étoit de travailler à la gloire de ſon rince, de ſemer de fleurs le reſte de ſa arrieſe, & de ne point s'affliger par une norale chagrine & rebutante, qui l'auroit endu odieux à lui-même & à ſes amis.

Cette molleſſe de mœurs avoit paſſé, omme il eſt inévitable, dans ſon ſtyle. *Sénèque*, le plus grand ennemi de ſa réputation, avoue qu'il avoit un eſprit ſupérieur, & de grandes diſpoſitions à l'éloquence; mais que ſon goût étoit corrompu par les délices & les voluptés. Des tours recherchés, une ſtructure choquante de mots bizarrement aſſemblés, une affectation viſible de s'écarter des façons de parler communes & naturelles, des chutes ménagées, non avec une harmonie qui plût à l'oreille, mais avec des diſſonances qui l'étourdiſſent & l'étonnaſſent; voilà ce qu'on remarquoit dans la plupart de ſes Ouvrages en proſe & en vers. Il auroit évité ces défauts, s'il eût ſou-

mis ſes productions au jugement de ſon illuſtre ami.

Vir bonus ac prudens verſus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomtis adlinet atrum
Tranſverſo calamo ſignum : ambitioſa recidet
Ornamenta ; parum claris lucem dare coget ;
Arguet ambiguè dictum ; mutanda notabit ;
Fiet Ariſtarchus, &c.

(HORAT. Art. Poët. v. 444.)

§. XLIV.

ARISTIUS FUSCUS.

Quidquid negat alter, & alter:
Annuimus pariter, retuli notique columbi
Tu nidum ſervas, &c. (Hor.)

Aristius Fuscus étoit encore plus diſtingué par ſes mœurs que par ſes talens poëtiques. *Horace*, dans une Epître qu'il lui adreſſe, vante le ſéjour de la campagne comme plus conforme à la nature & plus favorable à la vertu. Il lui fait de tendres reproches de ce qu'il préfere les ſoins de ſa fortune, & le tumulte de la Ville aux charmes de la médiocrité & aux douceurs de la vie champêtre. Il craint que ſon ami ſe laiſſe ſéduire par l'éclat des grandeurs, & qu'il vende, pour l'acquérir, cette liberté plus précieuſe que l'or. Il lui fait ſentir que ſous une pauvre cabane, on peut être plus heureux que les favoris des Rois, & que les Rois eux-mêmes; que la vraie ſageſſe conſiſte à nous tenir heureux de ce que la nature nous a donné en partage; que l'argent eſt notre tyran ou notre eſclave, & qu'il eſt fait pour nous ſervir, & non pas pour nous commander, &c.

§. XLV.

DOM. MARSUS.

Ergo ero Virgilius, ſi munera Mæcenatis
Des mihi? Virgilius non ero, Marſus ero.

(MART. Ep. 28, Liv. 8.)

Il ne faut pas confondre *Domitius Marſus*, célébre Poëte Epigrammatique, avec un certain *Marſus*, Auteur de l'*Amazonide*, ou *Poëme du Combat d'Hercule contre les Amazones*. *Martial* en a bien marqué la différence. Il donne des louanges au premier: & le diſtique que nous venons de citer, fait voir l'eſtime qu'il avoit pour lui.

§. XLVI.

VARIUS.

Scriberis Vario fortis & hoſtium
Victor Mœonii carminis alite.
(Hor.)

Virgile, *Quintilien*, *Martial*, &c. célebrent unanimement le génie de *Varius*. *Horace* le compare à *Homère*, & le regarde comme un des premiers Auteurs de ſon ſiécle pour la Poëſie héroïque.

Forte epos acer
Ut Varius nemo ducit.

Son Poëme ſur *Céſar* lui fit le plus grand honneur.

Ce Poëte illuſtre ſavoit non-ſeulement entonner la trompette, mais il chauſſoit le cothurne avec un pareil ſuccès. *Quintilien* compare ſon *Thyeſte* aux plus belles Tragédies des Grecs.

Il étoit en grande conſidération auprès d'*Auguſte*. Ce Prince le chargea de revoir l'Enéide après la mort de *Virgile* : & l'on peut juger de la réputation qu'il s'étoit ac-

quiſe, par la maniere dont il eſt parlé de lui.

Me quoque dicunt
Vatem paſtores; ſed non ego credulus illis.
Nam neque adhuc Varo videor, nec dicere cinnâ
Digna, (Egl. IX.)

Il ne reſte que quelques fragmens des Ouvrages de *Varius*. On connoît les beaux vers qu'*Horace* nous a conſervé de ce Poëte, dans leſquels il donne à *Auguſte* la louange la plus flatteuſe.

Tene magis ſalvum populus velit, an populum
tu,
Servet in ambiguo, qui conſulit & tibi & urbi,
Jupiter.

§. XLVII.

MACER.

Sæpe ſuas volucres legit mihi grandior ævo,
Quæque nocet ſerpens, quæ juvat herba,
Macer.

Ovide nous apprend par ces vers que *Macer*, dans ſa vieilleſſe, lui lut pluſieurs fois un Poëme *ſur la nature des ſerpens, des oiſeaux & des herbes.* On ignore ſi cet imitateur de *Nicandre* avoit plus de génie que ce Poëte Grec, & s'il eut le talent d'ennoblir, d'égayer & de revêtir d'images brillantes ce ſujet auſtere. La fécondité, la force & l'enthouſiaſme ne ſe faiſoient gueres remarquer dans ſes Ouvrages, ſi l'on peut en juger par quelques conjectures ſur ce qu'en dit *Quintilien.* Que penſer, après cela, de la générité de ce Poëte, qui oſa donner un complément à l'Iliade d'*Homère* ?

Riſum teneatis, amici !

§. XLVIII.

PONTICUS.

Dum tibi Cadmeæ dicantur, Pontice, Thebæ,
Armaque fraternæ triſtia militiæ :
Atque, ita ſim felix, primo tua carmina Homero,
Sint modo fata tuis mollia carminibus.
(PROPERT. Liv. I, El. 7.)

On ne ſait rien de particulier ſur le caractere de ce Poëte. *Ovide* en parle avantageuſement dans la derniere Elégie du IVe Livre de *ſes Triſtes.*

Ponticus heroo, Baſſus quoque clarus iambis.

Il étoit très-lié avec *Properce*, qui fait un très-bel éloge de ſon Poëme de la *guerre de Thèbes*, & ne balance pas à égaler ſa renommée à celle du divin *Homère.* Il ne reſte aucun fragment de cet Ouvrage.

§. XLIX.

GETULICUS.

OBSCÆNITAS verò non à verbo tantum : abeſſe debet, ſed etiam à ſignificatione.

LES Poëtes Romains, qui s'exerçoient dans l'Epigramme, étoient très-éloignés de penſer comme *Quintilien*; perſuadés que les vers, qui réveilloient des idées deshonnêtes, faiſoient plus de fortune que ceux qui étoient dictés par la pudeur, ils diſoient avec *Catulle* :

Nam caſtum eſſe decet pium poëtam
Ipſum; verſiculos nihil neceſſe eſt :
Qui tum denique habent ſalem & leporem
Si ſint molliculi & parum pudici.

Getulicus réuſſit dans le genre épigrammatique ; mais il deshonora ſon pinceau par des images cyniques. Cet Ecrivain, dont on ne ſait preſque rien, jouiſſoit à Rome de la plus grande réputation, & les Poëtes ſe faiſoient une gloire de le prendre pour modele. *Getulicus* inſpira à *Martial* les obſcénités & les endroits licencieux qui dégradent ſa poëſie & deshonorent la raiſon.

§. L.

VALGIUS.

VALGIUS : æterno propior non alter Homero.

Tibulle ne faiſoit que répéter les louanges de ſes contemporains, lorſqu'il diſoit que *Valgius* approchoit plus d'*Homère* qu'aucun Ecrivain de ſon temps. On le regardoit comme un Poëte du premier rang. Ses Ouvrages ne ſont malheureuſement pas venus juſqu'à nous, mais ſa mémoire nous eſt conſervée dans les vers qu'*Horace* lui a adreſſé ſur la mort de ſon fils. Il le place parmi les excellens Ecrivains qui ornoient la Cour d'*Auguſte*. Les *Plotius*, les *Mécène*, les *Virgile*, les *Pollion*, &c. s'honorerent de ſon ſuffrage.

§. LI.

GERMANICUS CÉSAR.

UTQUE nec ad cytharam, nec ad arcum
ſegnis Apollo eſt,
Sed venit ad ſacras nervus uterque manus :
Sic tibi nec docti, nec deſunt Principis artes :
Mixta ſed eſt animo cum Jove muſa tuo.

LES vertus & la mort de ce Prince ſont aſſez connus. Nous ne parlerons ici que de ſes talens littéraires. Comment ce grand homme a-t'il pu compoſer tant d'Ouvrages, lui qui vécut ſi peu, & qui paſſa la plus grande partie de ſa vie dans les armées ? Son goût pour les Lettres ſe développa dès l'âge le plus tendre. *Ovide* le flatte ſur le génie qu'il avoit pour la Poëſie. Tantôt, lui dit-il, vous livrez des batailles, tantôt vous compoſez des vers ; & ce qui eſt un travail pour les autres, n'eſt qu'un jeu pour vous. De même qu'*Apollon* ſe ſert également & de la lyre & de l'arc, ainſi vous joignez enſemble le Poëte & le Héros : les Muſes ſont alliées en vous avec *Jupiter*.

Quintilien paye auſſi à cet excellent Prince un tribut d'hommage.

Les ſoins de l'univers l'ont détourné de

ſes premieres études, & les Dieux ont jugé que c'étoit peu pour lui d'être le plus grand des Poëtes. Cependant qu'y a-t'il de plus ſublime, de plus ſavant & de plus achevé que les Poëſies qu'il faiſoit dans ſa jeuneſſe? Quel autre chanteroit mieux la guerre & les combats que celui qui les entend ſi bien? Quel autre ſeroit écouté des Muſes plus favorablement? &c. *.

Germanicus ſurpaſſa *Cicéron* dans ſa tradition des *Phénomènes d'Aratus*. Il compoſa un grand nombre de Comédies, dont il ne reſte plus rien, des Epigrammes très-ingénieuſes, & d'un ſtyle qui porte l'empreinte du ſiécle d'or & de la Poëſie Latine.

Une des plus heureuſes, eſt celle qu'il fit ſur un jeune enfant qui périt ſur l'Hebre glacé. Le fleuve emporta ſon corps, & ſa tête reſta ſur la glace même qui l'avoit coupée. Sa mere, en tenant l'urne qui renfermoit ſes cendres, ſe plaint de n'avoir fait un enfant que pour le partager entre l'eau & le feu.

Thrax puer ad ſtricto glacie dum ludit Hinebro,
Frigore concretas pondere rupit aquas;
Dumque imæ partes rapido traherentur ab amne,
Abſcidit, heu, tenerum lubrica teſta caput.
Orba quod inventum mater dum conderet urnâ,
Hoc peperi flammis, cætera, dixit, aquis.

* *Quint. inſt. orat. L.* 10.

§. LII.

J. MONTANUS.

Quique vel imparibus numeris, Montane, vel æquis,
Sufficis, & gemino carmine nomen habes.

Montanus eſt compté au nombre des Poëtes qui font le plus d'honneur à la Littérature Romaine. *Ovide* nous apprend qu'il ſe diſtinguoit également dans les vers héroïques & dans les vers élégiaques.

Montanus fait ſentir la ſublime énergie
Des vers conſacrés aux héros,
Et toute la douceur de la tendre Elégie
Qui ſoupire en vers inégaux.

Il écrivit un Poëme *ſur le Jour & la Nuit*, dont voici un fragment.

Incipit ardentes Phœbus producere flammas,
Spargere ſe rubicunda dies, jam triſtis hirundo
Argutis reditura cibos immittere nidis
Incipit, & molli partitos ore miniſtrat....
Jam ſua Paſtores ſtabulis armenta locarum;
Jam dare ſopitis nox nigra ſilentia terris
Incipit.

Ces vers laiſſent une idée très-avantageuſe des talens de *Montanus*. *Sénèque* le jeune cependant le regardoit comme un Poëte médiocre. *Tolerabilis Poëta.*

On dit qu'il avoit la manie de réciter ſes vers, quelquefois juſqu'à l'importunité; & qu'il reſſembloit en cela à ce *Duperier*, dont *Deſpréaux* s'eſt moqué.

Quelques vers toutefois qu'*Apollon* vous inſpire,
En tous lieux auſſi-tôt ne courez pas les lire, &c.

§. LIII.

SABINUS.

Quam celer è toto rediit meus orbe Sabinus;
Scriptaque diverſis retulit ille locis!
Candida Penelope ſignum cognovit Ulyſſis;
Legit ab Hippolyto ſcripta novera ſuo.
Jam pius Æneas miſeræ reſcripſit Eliſſæ:
Quodque legat Phyllis, ſi modo vivit, habet.
Triſtis ad Hyſipylen ab Jaſone littora venit:
Det votam Phœbo Leſbis amata lyram.
(Ovid. Amor. L. II, Eleg. XVIII.)

Aulus Sabinus, Orateur & Poëte, floriſſoit ſous *Auguſte*. Il écrivit un livre d'Elégies,

qu'il adreſſa à ſa Maîtreſſe. Le Temps nous a conſervé trois Héroïdes, dans le goût d'*Ovide*, en réponſe à celles de cet excellent Poëte. Elles portent ces titres: *Ulyſſe à Penelope*, *Démophoon à Philys*, & *Pâris à Œnone*. Il en avoit fait beaucoup d'autres.

Le ſavant *Heinſius*, parlant de ces héroïdes, les regarde comme un tréſor. Elles annoncent, ſelon lui, les talens propres à ce genre de Poëſie. On peut juger par la réponſe de *Pâris* à *Œnone*, ſi cet Auteur poſſédoit la délicateſſe & le génie d'*Ovide*.

Quæ ſatis apta tibi tam juſte, Nympha, querenti
Reſcribam, fateor quærere verba manum.
Quærit nec ſubeunt: ſentit, ſua crimina tantum;
Solvere, quæ ſentit, non ſinit alter amor.
Si levat hoc iras, ipſo me judice damnor.
Quid refert? cauſa tu meliore cales.
Damnatumque tibi me ſub ſua jura Cupido
Retrahit: alterius ſic quoque præda fumus.
Prima meis tu pacta toris: faſſuſque juventam
Te primum accepta eſt conjuge noſter amor.
Nondum tantus eram: quo me genitore ſuperbam
Arguis; hoc dominus tunc retinendus eram.
Non ego Deïphobum ſperabam, aut Hectora fratrem,

Cum paſtos agerem, te comitante, greges!
Reginamque Hecuben, niſi matris nomine, noram:
Et fueras illi digna manere nuras.
Sed non eſt rationis amor: te conſule, Nympha;
Læſa eſt: ſed læſam ſcribis amare tamen.
Cumque petant Satyri connubia, cum tua Panes;
Rejectæ memor es tu tamen uſque facis.
Adde, quod his fatis amor eſt adjutus, & illum
Præſcia venturi viderat ante ſoror.
Nondum Tyndaridos nomen mihi ſederat aure,
Nec cecinit Grajos illa vocare viros.
Omnia vera vides: ſuperant mea vulnera tantum
Utque tuam ſupplex poſcere cogar opem.
Te penes arbitrium noſtræ vitæque neciſque:
Victuri jam nunc pectora ſume tibi.
Fleviſti: memini, tamen hac in voce canentis:
Et, mala, dixiſti, ſint precor iſta procul.
Nec ſi fata ferant, tulerint ſic cætera quamvis,
Ut poſſim Œnone, perdere læſa Parin.
Tot ſuperare metus, qui me, nec credere cogit,
(Ignoſcas) idem te quoque fallit amor.
Imperat ille Deis: cum vult, in cornua tauri,
Cum vult, in pennas deſtruit ille Jovem.
Non foret in terris tanto miranda decore

Tyndaris; (heu flammis nata puella meis!)
Si ſua non cygno mutaſſet Jupiter ora:
Fluxerat in Danaës aureus ante ſinus.
Pleniferam que Iden falſus luſtraverat ales:
Inter Agenoreas conſtiteratque boves,
Victorem Alciden dominæ quis penſa tenere
Crederet? at lanas nere coëgit Amor
Dicitur & Coæ ſediſſe in veſte Puellæ,
Illa Cleonæo tecta leone fuit.
Te memini Phœbum, Œnone (mea crimina dico)
Fugiſſe, & noſtros præpoſuiſſe toros
Non ego præſtabam Phœbo; ſed tela Cupido:
His in te voluit legibus ire ſua,
Conſolare tamen digna tua pellice damna:
Quam tibi prætulimus, nata puella Jove eſt.
Sed quod nata Jove eſt, minimum me tangit in illa:
Quod non eſt facies pulchrior ulla, nocet.
Atque utinam formæ judex incallidus eſſem
Creditus ideis, Pegaſi Nympha, jugis!
Non mihi Junonis, nec obeſſet Pallados ira:
Laudata eſt oculis quod Cytherea meis.
Dividit hæc aliis flammas celereſque pareſque:
Ut libitum eſt, nati temperat ipſa faces.
Non tamen evaluit vitare domeſtica tela:
Quod aliis arcus & ſibi dura tulit.

Deprenſam conjux illam in Mavorte dolebat
Teſtibus hic divis cum Jove queſtus erat,
Jam dolet & Mavors, terra ultroque reliquit
Prætulit Anchiſen huic habitura ſuum.
Anchiſen propter voluit formoſa videri:
Viſaque poſt latam jacuit ulta deam.
Quid mirum eſt potuiſſe Parin ſuccumbere
Amori,
Immunis ſub quo non fuit ipſa parens?
Quam læſus Menelaus amat, non læſus amavit
Adjice, non læſo quod comes ipſa fuit.
Et magnos (video) cogit mihi rapta tumultus
Armataque petunt Pergama mille rates.
Non vereor belli ne non ſit cauſa probanda:
Eſt illi facies digna movere duces:
Si mihi nulla fides: armatos reſpice Atridas?
Quam ſibi ſic repetunt, ſic metuenda mihi eſt.
Quod ſi vertendæ ſpem mentis concipis hujus;
Cur ceſſant herbæ, carmina curve tua?
Nam te nec Phœbi ſollertior artibus ulla eſt;
Phœbeæque Hecates ſomnia vera vides.
Tecum ſideribus, tecum deducere Lunam
Nubibus, & memini ſurripuiſſe diem.
Paſcebam tauros: interque armenta leones
Obſtupui placidos vocibus ire tuis.
Quid retro Xanthum, retro Simoënta vocatum

Adjiciam curſus non tenuiſſe ſuos?
Ipſe pater cebren, notæ male tutus ab ore;
Cantatas quoties reſtitit inter aquas:
Nunc locus Œnone eſt, nunc illam oſtende paralis
Sive tuos ignes pellere, ſive meos.

Malgré l'autorité de quelques Ecrivains ſtimables, nous penſons que cette Poëſie ſt très-inférieure à celle d'*Ovide*.

§. LIV.

TITIUS SEPTIMIUS.

PINDARICI fontis qui non expalluit hauſtus. (HOR.)

SEPTIMIUS eſt du petit nombre des 'oëtes qui n'ont point tremblé de marcher ur les traces de *Pindare*, & de puiſer dans a même ſource. Si l'on en croit ſon ami *orace*, en imitant dans ſa langue les ac-ens lyriques du Poëte Thébain, il étoit ſûr e la faveur des Muſes. Il avoit auſſi des alens pour la Tragédie.

§. LV.

JULIUS FLORUS.

Non tibi parvum
Ingenium, non incultum eſt, nec turpiter hirtum,
Seu linguam cauſſis acuis, ſeu civica jura
Reſpondere paras; ſeu condis amabile carmen,
Prima feres hederæ victricis præmia. (Hor.)

Cet ami de *Tibère* ſe diſtingua par ſon éloquence, ſon ſavoir & ſa politeſſe. S'il ſe fût plus appliqué à la Poëſie, il en eût enlevé les premieres couronnes. La nature l'avoit favoriſé d'un très-beau génie. *Horace*, qui lui étoit très-attaché, l'invite à entreprendre quelque grand Ouvrage, & lui aſſure l'immortalité; mais la gloire littéraire ne le tourmentoit pas. L'ami de *Mécène* l'exhorte à l'étude de la ſageſſe, s'il veut vivre heureux, & ſe rendre utile aux hommes.

Hoc opus, hoc ſtudium parvi properemus & ampli,
Si patriæ volumus, ſi nobis vivere chari, &c.

Il paroît que *Florus* écoutoit plus la voix de l'ambition, que les conſeils de ſon ami.

§. LVI.

GRATIUS.

A venanti Gratius arma dabat

ier, qui n'admiroit que *Virgile*, loge hyperbolique du Poëme d'*Op-* ir la *Pêche* & ſur la *Chaſſe*. Il le comme un chef-d'œuvre *, & paroît er à tous ceux qui ont écrit en ce Malgré le jugement de ce Critique, nſons que le *Cynegeticon* ** de *Gra-* ait lire avec beaucoup plus de plaiſir 'oëme d'*Oppien*. *Ovide* en parle avec & ſon autorité vaut bien celle d'un ntateur.

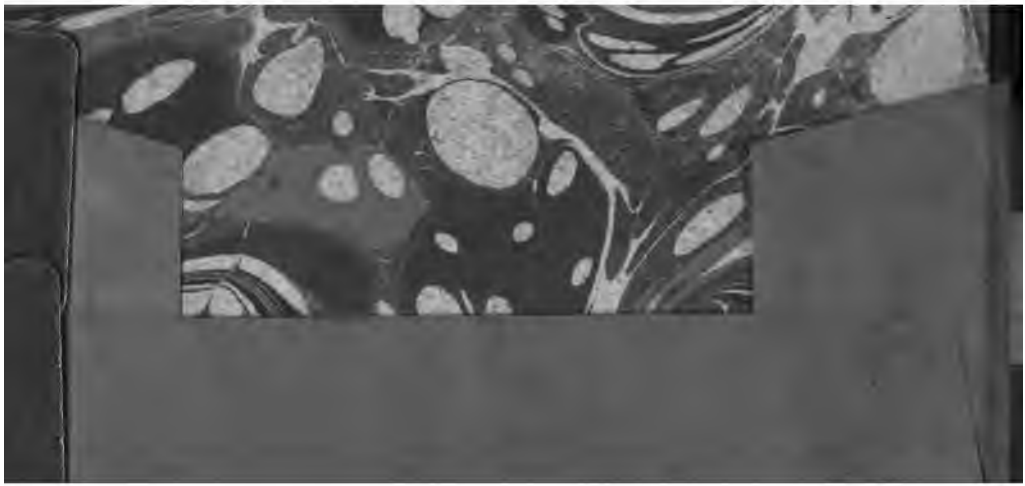
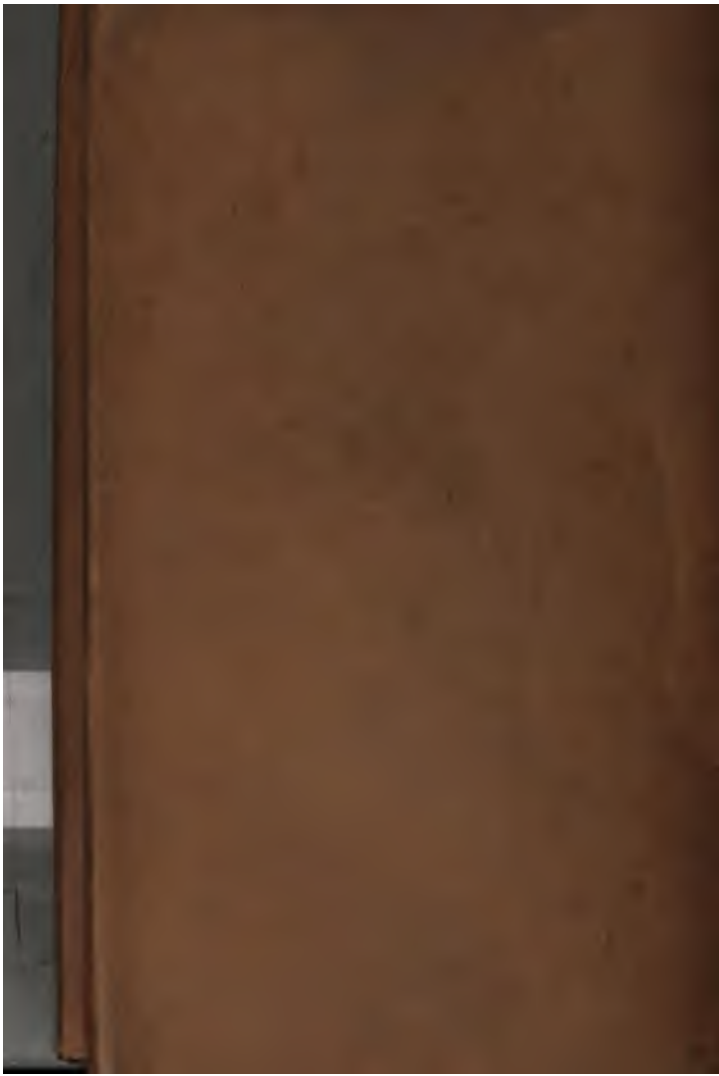
ſien a fait auſſi un *Cynegeticon*, à on de *Gratius*. Il néglige de parler ſtere des animaux qu'il apprend à Son Ouvrage ſemble plus fait pour ; qui chaſſent pour le profit, & celui *ius* pour les Grands, qui chaſſent plaiſir.

---

ie d'*Oppien*, Notice des Poëtes Grecs, tie.

** *la maniere de chaſſer avec les chiens.*

Auſpicio, Diana, tuo, prius omnis i
Spes fuit, & nuda ſilvas virtute move
Inconſulti homines, vitaque erat error
Poſt alia propiore via, meluiſque prof
Te ſociam, Ratio, rebus ſumpſere ge
Hinc omne auxilium vitæ, rectuſque i
Ordo: & contiguas didicere ex artib
Proſerere. Hinc demens cecidit violen
Sed primum auſpicium deus artibus
circum
Firmamenta dedit. Tum parteis quiſque
Exegere ſuas, tetigitque induſtria fin
Tu trepidam bello vitam, Diana, fer
Quâ primam quærebat opem dignata r
Protegere, auxiliis, orbemque hac
noxa.
Aſcivere tuo comites ſub nomine divæ

iuſque puer, domitrixque Idea leonum
, & inculto Silvanus termite gaudens.
› præſidibus noſtram defendere ſortem
mille feras, & non ſine carmine niſus,
ıe & arma dabo venandi, & perſequar
·tem
um, caſſeſque, plagarumque ordiar aſ-
's, &c.

Fin de la IIe. Partie.